This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

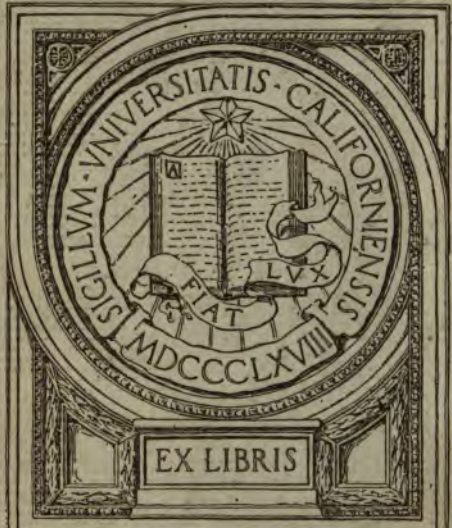
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

$B 313 565

GIFT OF
de Laveaga Estate



EX LIBRIS

812
S149
1884

Marie de Saveaga
San Francisco

ŒUVRES CHOISIES

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

UNIV. OF CALIFORNIA

ŒUVRES CHOISIES

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

ILLUSTRÉES

DE 12 VIGNETTES SUR BOIS

PAR ÉMILE BAYARD

Paul et Virginie

L'Arcadie. — La chaumière indienne

La pierre d'Abraham

4/21/22

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

UNIV. OF
CALIFORNIA

NOTICE

SUR

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Bernardin de Saint-Pierre (Jacques-Henri) naquit au Havre, en 1737, d'une famille dont les membres s'adonnaient au commerce ou servaient dans la marine marchande.

L'inconsistance de son caractère et l'effervescence d'idées qui le tourmenta de bonne heure dérangèrent souvent ses études; il les termina néanmoins heureusement au collége de Rouen, où il obtint le prix de seconde année de philosophie, c'est-à-dire de mathématiques ; il avait alors vingt ans. Ce succès décida de son avenir; sa famille voulut qu'il fût ingénieur. L'École des ponts et chaussées où il fut admis, ayant été supprimée un an après, il fut envoyé, en qualité d'ingénieur militaire, à l'armée du duc de Broglie; privé peu après de son grade (pour insubordination, à ce qu'on croit), il obtint cependant d'être chargé à Malte d'une mission, qui ne dura que quelques mois.

468189

De retour à Paris, sollicitant de l'emploi, n'en obtenant point et tourmenté par des rêves ambitieux, il partit pour la Russie, où les ingénieurs français obtenaient facilement du service; il en obtint, se dégoûta promptement de ce séjour, passa en Pologne, où il chercha à être utile à la cause de la nationalité polonaise, ne put y rester, demanda inutilement du service en Saxe et en Prusse, et, après trois ans d'absence, revint à Paris désabusé de ses rêves de grandeur et de fortune, et obligé de solliciter encore un emploi, qu'il finit par obtenir. On l'envoya, en qualité d'ingénieur, à l'île de France, où il passa trois ans.

De retour à Paris, en 1771, le seul fruit qu'il rapportait de tant de courses aventureuses, c'était d'avoir pu étudier la nature dans les climats les plus opposés et sous ses aspects les plus divers; habile à l'observer, il devait plus tard exceller à la peindre; mais ni lui ni ses contemporains ne connaissaient encore son talent.

Son temps à Paris se consuma longtemps en démarches et en sollicitations le plus souvent infructueuses; il se lia quelque peu avec Jean-Jacques Rousseau, dont le caractère avait quelque analogie avec le sien, mais dont il n'eut pas la fière indépendance. Il se figura bientôt que, comme ce grand écrivain, il était persécuté et calomnié; c'était une vraie maladie morale; peu s'en fallut, à ce qu'il dit lui-même, qu'elle ne lui fît perdre la raison. Il vint cependant à bout d'en guérir, et cessant de solliciter un emploi, il conçut l'heureuse idée de demander à son travail et à son talent la fortune que les hommes lui refusaient.

Les hommes cependant n'étaient pas aussi injustes envers lui qu'il voulait bien le croire; car quoiqu'il eût servi le gouvernement pendant trois ou quatre années à peine, il recevait de lui un secours annuel de quinze cents francs, qui ne lui manqua jamais.

L'ouvrage auquel il travaillait solitairement parut en 1784, sous le titre d'*Études de la Nature*, et, eut un succès prodigieux; ainsi, c'est à l'âge de 47 ans qu'il se révéla à la France comme un de ses écrivains les plus remarquables; autre trait de ressemblance avec Jean-Jacques Rousseau, qui ne commença à écrire qu'après l'âge de quarante ans.

Onze ans auparavant, Bernardin avait publié un *Voyage à l'île de France*, dont le succès avait été médiocre.

Après les *Études de la Nature*, il donna successivement *Paul et Virginie*, les *Vœux d'un Solitaire*, *la Chaumière indienne*, un fragment de *l'Arcadie* et quelques opuscules. Il travaillait à un très-grand ouvrage intitulé *Harmonies de la Nature*, auquel il n'a pas mis la dernière main.

Bernardin de Saint-Pierre est du petit nombre des hommes célèbres qui, sans prendre ancune part aux excès de la révolution, ont été épargnés par elle. Elle lui enleva cependant la place d'intendant du Jardin des Plantes que Louis XVI lui avait donnée. Chargé à l'École normale d'un cours de morale, il ne donna que très-peu de leçons.

Il fut nommé membre de l'Institut.

Le premier consul lui accorda une pension d'homme de lettres; il en reçut une plus considérable de Joseph Bonaparte, son grand admirateur.

D'ailleurs le produit de ses ouvrages et son mariage avec une fille du célèbre imprimeur Didot l'avaient mis fort au-dessus du besoin. Il eut deux enfants, qu'il nomma Virginie et Paul; devenu veuf, il leur donna, dans la personne de Mlle de Pelleport, qu'il épousa, malgré une grande disproportion d'âge, une secnode mère.

Bernardin de Saint-Pierre passait la belle saison d'abord à Essonne, où l'on voit encore la maison qu'il habitait, puis à Éragny (Seine-et-Oise).

C'est à Éragny qu'il est mort en 1814.

Bernardin de Saint-Pierre est un des auteurs qui ont peint la nature avec le plus de talent et qui ont su donner à la morale le plus de charmes.

Il est malheureux qu'il ait mêlé à ses belles descriptions quelques théories scientifiques inacceptables.

La lutte qu'il avait soutenue si longtemps contre le monde et contre la fortune avait donné à son caractère une sorte d'âpreté; quelques personnes l'ont cru dur et méchant; tout au contraire, il était bon, sensible et modeste.

Il disait de lui-même : « Ma réputation n'est qu'une petite flamme agitée par tous les vents; si elle attire quelques regards de mes contemporains, c'est que je l'ai allumée au pied de l'image sainte de la Providence. »

PAUL ET VIRGINIE

UNIV. OF
CALIFORNIA

PAUL ET VIRGINIE.

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Ile-de-France[1], on voit dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève

1. Aujourd'hui *île Maurice*. (Note de l'éditeur.

UNIV. OF CALIFORNIA

avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et plus loin une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux; et, au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés et dont on voit les longues flèches toujours balancés par les vents. Un jour doux éclaire

le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore, ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il était suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole :

« Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes? »

Il me répondit :

« Mon fils, ces masures et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante ; mais dans cette île, située sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs? Qui vou-

drait même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré? Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne.

— Mon père, repris-je, il est aisé de juger à votre air et à votre discours que vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez sur les anciens habitants de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé par les préjugés du monde, aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu. »

Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta :

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de La Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île, pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province; mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient

opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre; et peu de temps après son arrivée il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'Ile-de-France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit, ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit pas les cantons les plus fertiles, ni les plus favorables au commerce; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché, où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces ro-

chers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts : comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de La Tour, que ne donnent ni les richesses ni la grandeur ; c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible ; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, et avait un enfant qui avait perdu son père avant de naître. Elle s'était déterminée alors à quitter le village où elle était née et à se rendre aux colonies. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de La Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla, en peu de mots, de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de La Tour, fut émue de pitié ; et lui offrit, en pleurant, sa cabane et son amitié. Ma-

dame de La Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras :

« Ah! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents. »

Je connaissais Marguerite, et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêche les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais dans les colonies nouvelles on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié; et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre.

Je trouvai dans madame de La Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle était alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin,

qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage.

J'en formai deux portions à peu près égales : l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez en haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins, qu'à peine on y peut marcher; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre; car, dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb; quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches.

Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de La Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de

leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entr'aider. » Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter, dans ces déserts, ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes était achevée, madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Madame de La Tour me pria aussi de nommer sa fille, conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie.

Lorsque madame de La Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencè-

rent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment, sur les deux habitations, les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux ; et au pied des roches, des giraumons, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates, qui y viennent très-sucrées ; des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent ; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers, qui donnent touté l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage ; et enfin quelques plantes de tabac, pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Marguerite ; et il ne l'é-

tait guère moins à madame de La Tour, dont il avait épousé la négresse, à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était adroite, propre, et très-fidèle. Elle avait soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filaient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs familles; mais d'ailleurs, elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe, à l'église des Pamplemousses que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étaient vêtus de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le

bonheur domestique? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentraient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevaient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisaient dans les yeux de leurs esclaves, la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux mots d'amie, de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme, qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliments sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait.

« Mon amie, disait madame de La Tour, chacune de nous aura deux enfants, et chacun de nos enfants aura deux mères. »

Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin ; ainsi, ces deux petits enfants, privés de tous leurs parents, se remplissaient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le jour. Déjà leurs mères parlaient de leur mariage sur leurs berceaux.

Rien n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déjà. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie ; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivais point de fois ici, que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer : elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau,

joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner, furent ceux de frère et de sœur. L'enfance qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivait dans les bois; et si dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseau se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé

presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfants de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans les temps reculés et loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île, et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères, occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats : chez eux, l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer; et s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils

étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez madame de La Tour : alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme.

Virginie n'avait que douze ans : déjà sa taille était à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraî-

cheur de son visage : ils souriaient toujours de concert quand elle parlait; mais quand elle gardait le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnait une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux, ne leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paraissait il devenait tranquille, et allait s'asseoir auprès d'elle: souvent leur repas se passait sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfants de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant, madame de La Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentait augmen-

ter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois :

« Si je venais à mourir, que deviendrait Virginie sans fortune ? »

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille, dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de La Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de La Bourdonnais dans cette île, madame de La Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paraître mal

vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de La Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin ; que les passions portaient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari était un juste châtiment de Dieu ; qu'elle avait bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle était, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par se louer elle-même. Pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité est qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de grande qualité ; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût voulu s'allier à une femme aussi laide, et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutait par *post-scriptum*, que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée à M. de La Bourdonnais. Elle l'avait en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de se plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de La Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes :

« Je verrai.... nous verrons.... avec le temps.... Il y a bien des malheureux !... Pourquoi indisposer une tante respectable?... C'est vous qui avez tort. »

Madame de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie :

« Voilà le fruit de onze ans de patience ! »

Mais, comme il n'y avait que madame de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité :

« Qu'avons-nous besoin de tes parents? Dieu nous a-t-il abandonnées? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as point de courage. »

Et voyant madame de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras :

« Chère amie, s'écria-t-elle, chère amie ! »

Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A

ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur; et Paul, les yeux enflammés de colère criait, serrait les poings, frappait du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur :

« Ah! madame!... ma bonne maîtresse!... ma mère!... ne pleurez pas. »

De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content :

« Mes enfants, vous êtes cause de ma peine, mais vous faites toute ma joie. O mes chers enfants, le malheur ne m'est venu que de loin; le bonheur est autour de moi. »

Paul et Virginie ne la comprirent pas; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un sque-

lette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit :

« Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire : il m'a traitée comme vous le voyez. »

En même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta :

« Je voulais aller me noyer; mais sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : « Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. »

Virginie, tout émue, lui répondit :

« Rassurez-vous, infortunée créature! Mangez, mangez; » et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit :

« Pauvre misérable! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître; en vous voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui?

— Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. »

Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés, et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais

pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus; et parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie :

« Ma sœur, il est plus de midi; tu as faim et soif; nous ne trouverons point ici à dîner; redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave.

— Oh! non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier.

— Comment ferons-nous donc? dit Paul; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir.

— Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. »

A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent; et après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueilli-

rent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles, est un fort bon manger; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments; mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même de couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras: il n'avait point de briquet; et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre, il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds; et le faisant rouler

rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin ; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant, Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés ; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie :

« Notre case est vers le soleil du milieu du jour ; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. »

Allons, marchons, mon amie. (Pag : 28.)

Cette montagne était celle des Trois-Mamelles[1], ainsi nommée, parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière, sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds, pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux.

« N'aie pas peur, lui disait-il, je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, je me serais battu avec lui.

— Comment! dit Virginie, avec cet homme si

1. Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles; car c'est d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. (*Note de l'auteur.*)

grand et si méchant ? A quoi t'ai-je exposé? Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! il n'y a que le mal de facile à faire. »

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là ; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors :

« Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennent me manquent ; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères.

— Oh ! non, dit Paul; je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste ; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri. »

Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins, dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche

de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles ; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées ; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil ; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force :

« Venez, venez au secours de Virginie! »

Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises :

« Virginie..... Virginie. »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit :

« Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh! j'ai été bien imprudente! » et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul :

« Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. »

A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer.

« C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur, qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût. »

Peu après, les aboiements du chien redoublèrent.

« Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix : se-

rions-nous si près d'arriver, et au pied de notre montagne? »

En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens :

« O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude ! comme elles ont été étonnées, quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la messe, où je les accompagnais ! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre[1], je les ai fait flairer à Fidèle ; et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une

1. Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle, ressemble beaucoup à celui du sauvage Téwénissa et de son chien Oniah, rapporté par M. Crèvecœur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé : *Lettres d'un cultivateur américain.* (*Note de l'auteur.*)

négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce! Il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force. C'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore : enfin il m'a conduit ici. Nous sommes au pied de la montagne des Trois-Mamelles, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez et prenez des forces. »

Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois :

« Oh! qu'il est difficile de faire le bien! »

Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu ; et ayant cherché dans les rochers un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Vir-

ginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux.

« Où est le temps, leur disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux. »

Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit :

« Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire ; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules. »

Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul :

« O mon ami! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclai-

rées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient :

« Est-ce vous, mes enfants? »

Ils répondirent, avec les noirs : « Oui, c'est nous; » et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flambants.

« Malheureux enfants, dit madame de La Tour, d'où venez-vous? dans quelles angoisses vous nous avez jetées!

— Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire, demander la grâce d'une pauvre esclave marronne, à qui j'ai donné, ce matin, le déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de faim; et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés. »

Madame de La Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit :

« Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert! »

Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait :

« Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation, que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie. Il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés. Seulement, quand un passant demandait, sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitants de la plaine :

« Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces petites cases? »

Ceux-ci répondaient, sans les connaître :

« Ce sont de bonnes gens. »

Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en

particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général; et quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle, qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissants.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingue ne faisait que cultiver. Il allait avec lui dans les bois voisins, déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et d'attiers dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantait ces arbres déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grap-

pes de fleurs blanches ; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin ; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles, semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnaient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres qui en bordaient la circonférence ; de sorte que ce vaste enclos paraissait, de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais en

assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'était pas écarté de celui de la nature Guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles; et sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissait dans son site propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches, formaient, au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs, qui répétaient, au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours, pour en venir à bout. Il avait pratiqué un sentier qui tournait autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circonférence au centre. Il avait tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, de

poincillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formaient des souterrains voutés, inaccessibles à la chaleur, où l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisait dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissait, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là, était une moisson; ici, un verger. Par cette avenue, on apercevait les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet : sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvrait tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe, ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait

la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevaient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et, s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et de Virginie, ces vers d'Horace :

.... Fratres Helenæ, lucida sidera
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter iapyga.

« Que les frères d'Hélène, astres charmants comme vous, et que le père des vents vous dirigent, et ne fassent souffler que le zéphyr. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyait quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!

« Heureux, mon fils, de ne connaître que les divinités champêtres ! »

Et cet autre, au-dessus de la porte de la cabane de madame de La Tour, qui était leur lieu d'assemblée :

At secura quies, et nescia fallere vita.

« Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvait point mon latin; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant.

« J'eusse mieux aimé, ajoutait-elle : TOUJOURS AGITÉE MAIS CONSTANTE.

— Cette devise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu. »

Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul

allaient quelquefois danser, se nommait LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de La Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisaient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE, à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient ANGOLA et FOULLEPOINTE, deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenaient les douces illusions de leur pays, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ, est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes, qu'on m'avait

donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de La Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait, au bout de douze ans, celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides, rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut

Vv Marie Maisch.

de l'escarpement de la montagne, pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyait voler, le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine; et au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches, comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage

est couleur de feu, quittaient leurs buissons; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins; des perdrix accouraient sous l'herbe : tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le Ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes; là, on

était mal assis; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage; Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyait, rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râteaux, des haches, des bêches; et auprès de ces instruments de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe; ensuite, madame de La Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient. Ils priaient le Ciel de leur faire la grâce d'exercer, quelque jour, l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui

tombait par torrents sur la couverture de leurs cases, où à celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de La Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour était pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnait, un temple divin, où ils admiraient sans cesse une Intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'âme la mieux réglée, des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paraissait triste,

tous les autres se réunissaient autour de lui, et l'enlevaient aux pensées amères, plus par des sentiments que par des réflexions. Chacun y employait son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive; madame de La Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité. Marie et Domingue même venaient à son secours. Ils s'affligeaient, s'ils le voyaient affligé; et ils pleuraient s'ils le voyaient pleurer. Ainsi, des plantes faibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils allaient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venait des habitants riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connaissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les faibles que pour avoir des complaisants, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitaient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médisants et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée était ac-

compagnée de marques de politesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches, et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venait souvent les requérir de quelque bon office. C'était une personne affligée qui leur demandait des conseils; ou un enfant qui les priait de passer chez sa mère malade, dans un des quartiers voisins. Elles portaient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitants, et elles y joignaient la bonne grâce, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissaient surtout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de La Tour parlait avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie; car elle avait eu l'occasion de faire du bien. C'est elle qui préparait d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentait avec une grâce ineffable.

Après ces visites d'humanité, elles prolongeaient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusque chez moi, où je les attendais à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurais, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin

d'augmenter la gaieté de nos repas indiens, par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignions à celles que la mer nous fournissait en abondance. Nous pêchions sur ses rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuraient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageait d'ailleurs comme un poisson, s'avançait quelquefois sur les récifs, au-devant des lames; puis, à leur approche, il fuyait sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivaient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetait des cris perçants, et disait que ces jeux-là lui faisaient grand'peur.

Nos repas étaient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un

élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme ; elle est connue de toutes les nations. Elle est si naturelle et si expressive, que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie, se rappelant, dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événements avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête ; elle s'avançait avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendaient l'approche, et feignaient de la repousser. Paul accourait à son secours, battait les bergers, remplissait la cruche de Virginie; et en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevait la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeais du personnage de Raguel, et j'accordais à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentait l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère, après une longue ab-

sence. Domingue et Marie contrefaisaient les moissonneurs. Virginie feignait de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeait; elle répondait, en tremblant, à ses questions. Bientôt ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence, et un asile à l'infortune; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenait devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage malgré son indigence. Madame de La Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avaient laissée ses propres parents, son veuvage, la bonne réception que lui avait faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne pouvait s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisait verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percées formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons,

brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois, son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs moussus et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournait dans sa case, et la retrouvait dans l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermaient point à la clef, et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avait dans l'année des jours qui étaient, pour Paul et Virginie, des jours de plus grandes

réjouissances; c'étaient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquait pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours des noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étaient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation; mais elle y joignait une bonne grâce qui leur donnait un grand prix. D'abord, c'était Paul qui était chargé de les porter lui-même à ces familles; et elles s'engageaient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de La Tour et Marguerite. On voyait alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides qu'elles n'osaient lever les yeux. Virginie les mettait bientôt à leur aise; elle leur servait des rafraîchissements, dont elle relevait la bonté par quelque circonstance particulière, qui en augmentait, selon elle, l'agrément : cette liqueur avait été préparée par Marguerite; cette autre par sa mère; son frère avait cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageait Paul à les faire danser. Elle ne les quittait point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites.

Elle voulait qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille.

« On ne fait son bonheur, disait-elle, qu'en s'occupant de celui des autres. »

Quand elles s'en retournaient, elle les engageait d'emporter ce qui paraissait leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquait trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissait avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeait Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisait le bien à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour, par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent

leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations.

« Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds; » ou bien : « la nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles.

— Quand viendrez-vous nous voir? lui disaient quelques amies du voisinage.

— Aux cannes de sucre, répondait Virginie.

— Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, » reprenaient ces jeunes filles.

Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul :

« Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine : et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde. »

Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens

d'être riches et savants à notre manière? leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières; oui, des lumières : et quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front; aucune intempérance n'avait corrompu leur sang; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Éden parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Ève; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté) il lui disait, au retour de ses travaux :

« Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand du haut de la montagne je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers comme un bouton de rose. Si tu marches vers la

maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver; quelque chose de toi, que je ne puis dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux; le chant des bengalis moins doux que le son de ta voix. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulants de la rivière des Trois-Mamelles. En arrivant sur ses bords j'étais déjà bien fatigué; mais quand je t'eus prise sur mon dos, il me semblait que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit? mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la Rivière-Noire, pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt; tu la mettras la nuit, près de ton lit. Mange ce rayon de miel; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant repose-toi sur mon sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondait :

« O mon frère! les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne; mais quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes; mais tout ce qui a été élevé ensemble, s'aime. Vois nos oiseaux : élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous, ils sont toujours ensemble comme nous. Écoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre. De même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte au haut de la montagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher, surtout depuis le jour où tu voulais te battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des fois : Ah! mon frère a un bon cœur; sans lui je serais morte d'effroi. Je prie Dieu, tous les jours, pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs; mais quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs? n'en avons-nous pas assez dans le jardin? Comme te voilà fatigué! tu es tout en nage. »

Et avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyait

le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir; son teint jaunissait; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée. Elle cherchait partout le repos et ne le trouvait nulle part. Paul lui disait :

« La verdure couvre ces rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient; tout est gai autour de toi, toi seule es triste. »

Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant; mais elle détournait la tête, et fuyait vers sa mère. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés, qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe, pendant trois semaines, l'Ile-de-France de ses feux verticaux. Le vent sud-est, qui y règne presque toute l'année n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux

étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur le flanc des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le Cafre même qui les conduisait, se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude, ni le sommeil, ni le repos. Elle court auprès de sa mère. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression ; et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

« Mon enfant, lui disait madame de La Tour, adresse-toi à Dieu qui dispose à son gré de la santé

et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui, pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer la vertu. »

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux ; et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats, les bois, les plaines et les vallons ; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne ; le fond de ce bassin était devenu une mer ; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île ; et l'entrée de ce vallon une écluse par où sortaient pêle-mêle avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante priait Dieu dans la case de madame de La Tour, dont le toit craquait horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient vifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu ; il ne rentrait que pour consoler

la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa, le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire, les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étaient debout et bien verdoyants. Mais il n'y avait plus aux environs, ni gazons, ni berceaux; ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul :

« Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre; il n'y a que le ciel qui ne change point. »

Paul lui répondit :

« Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel ! mais je ne possède rien, même sur la terre. »

Virginie reprit, en rougissant :

« Vous avez à vous le portrait de saint Paul. »

A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature, représentant l'ermite Paul. Marguerite y avait une grande dévotion. Elle l'avait porté longtemps suspendu à son cou, étant fille ; ensuite, devenue mère, elle l'avait mis à celui de son enfant. Il était même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, l'enfant qu'elle portait dans son sein en avait contracté quelque ressemblance ; ce qui l'avait décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avait passé sa vie loin des hommes, qui l'avaient abusé, puis abandonné. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému :

« Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde. »

A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser ; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa,

et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disait à madame de La Tour :

« Pourquoi ne marions-nous pas nos enfants ? Ils ont l'un pour l'autre une passion extrême, dont mon fils ne s'aperçoit pas encore. »

Madame de La Tour lui répondit :

« Ils sont trop jeunes et trop pauvres. Quel chagrin pour nous, si Virginie mettait au monde des enfants malheureux, qu'elle n'aurait peut-être pas la force d'élever ! Ton noir Domingue est bien cassé ; Marie est infirme. Moi-même, chère amie, depuis quinze ans je me sens fort affaiblie. On vieillit promptement dans les pays chauds, et encore plus vite dans le chagrin. Paul est notre unique espérance. Attendons que l'âge ait formé son tempérament, et qu'il puisse nous soutenir par son travail. A présent, tu le sais, nous n'avons guère que le nécessaire de chaque jour. Mais, en faisant passer Paul dans l'Inde, pour un peu de temps, le commerce lui fournira de quoi acheter quelques esclaves ; et à son retour ici, nous le marierons à Virginie ; car je crois que personne ne peut rendre ma chère fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis.

« Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant une saison favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage de six semaines au plus, et d'autant de temps pour en revenir. Nous ferons dans notre quartier une pacotille à Paul; car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne lui donnerions que du coton brut, dont nous ne faisons aucun usage, faute de moulins pour l'éplucher, du bois d'ébène, si commun ici qu'il sert au chauffage, et quelques résines qui se perdent dans nos bois; tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de La Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage, et avant tout, je voulus prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement, lorsque ce jeune homme me dit avec un bon sens fort au-dessus de son âge :

« Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille, pour je ne sais quel projet de fortune? Y a-t-il un commerce au monde plus avantageux que la culture d'un champ qui rend quelquefois cinquante et cent pour un? Si nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans que j'aille courir aux Indes? Nos mères me disent que Domingue est vieux et cassé; mais moi je suis jeune, et je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver pen-

dant mon absence quelque accident, surtout à Virginie, qui est déjà souffrante. Oh non, non! je ne saurais me résoudre à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de La Tour ne m'avait pas caché le désir qu'elle avait de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de La Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seraient jamais sensibles, l'avait frappée. Elle sortait d'une grande maladie dégénérée en langueur, et que l'âge rendait incurable. Elle mandait à sa nièce de repasser en France; ou, si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignait d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachait le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot.

« Pourriez-vous nous quitter maintenant? dit Marguerite à madame de La Tour.

— Non, mon amie; non, mes enfants, reprit

madame de La Tour; je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parents, et par la perte de mon cher époux. Mais depuis, j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux Paul, serrant madame de La Tour dans ses bras, lui dit :

« Je ne vous quitterai pas non plus. Je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman ; rien ne vous manquera jamais avec nous. »

Mais de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin, qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'habitation. C'était M. de La Bourdonnais. Il entra dans la case,

où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières; mais qu'elle avait bien des droits sur lui.

« Vous avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune, et vous attend auprès d'elle. »

Madame de La Tour répondit au gouverneur, que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage.

« Au moins, reprit M. de La Bourdonnais, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez, sans injustice, la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir; mais ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitants de cette colonie j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille et le bien-être de toute votre vie. Pour-

quoi vient-on aux îles? n'est-ce pas pour y faire fortune? N'est-il pas plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs.

« Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoiselle votre fille, de la part de votre tante. »

Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour, de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur :

« Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçue.

— Avez-vous un autre enfant, madame? dit M. de La Bourdonnais à madame de La Tour.

— Non, monsieur, reprit-elle; celui-ci est le fils de mon amie, mais lui et Virginie nous sont communs, et également chers.

— Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience du monde, vous connaîtrez le malheur des gens en place; vous saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient au mérite qui se cache. »

M. de La Bourdonnais, invité par madame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la

manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques.

« Il n'y a, dit-il, ici que des meubles de bois; mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or. »

Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit :

« Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme. »

M. de La Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes, qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années.

« Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne peut pas traîner plus de deux ans : ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de bon sens seront de mon avis. »

Elle lui répondit « que ne désirant désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle laisserait son départ pour la France entièrement à sa disposition. »

Madame de La Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit :

« Mon enfant, nos domestiques sont vieux; Paul est bien jeune; Marguerite vient sur l'âge; je suis déjà infirme : si j'allais mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire. Cette idée me pénètre de douleur. »

Virginie lui répondit :

« Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler, et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent il ne nous a pas abandonnés; il ne nous abandonnera point encore. Sa providence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère! Je ne saurais me résoudre à vous quitter. »

Madame de La Tour, émue, reprit :

« Je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse et de te marier un jour avec Paul, qui n'est point

ton frère. Songe maintenant que sa fortune dépend de toi. »

Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui répondit qu'elle voyait le secours de la Providence dans celui d'une mère tendre qui approuvait son inclination, et qui la dirigeait par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageait à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de La Tour voyant que sa confidence avait produit un effet contraire à celui qu'elle en attendait, lui dit :

« Mon enfant, je ne veux point te contraindre; délibère à ton aise, mais cache ton inclination à Paul. »

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de La Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur.

« Mes enfants, dit-il en entrant, Dieu soit loué ! vous voilà riches. Vous pouvez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de La Bourdonnais, et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de rester ici; mais vous, jeune demoiselle,

vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parents, même injustes. C'est un sacrifice; mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous; il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle ? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant :

« Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite! » dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de La Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle, pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver cheznous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvaient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de La Tour ? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus

depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espérait pour son fils de la fortune de Virginie, s'était opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignorait le parti auquel on se déterminait, étonné des conversations secrètes de madame de La Tour et de sa fille, il s'abandonnait à une tristesse sombre.

« On trame quelque chose contre moi, dit-il, puisqu'on se cache de moi. »

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île que la fortune avait visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde ; de superbes basins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour ; des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir ; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de La Tour voulut que sa fille achetât

tout ce qui lui ferait plaisir ; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils.

« Ceci, disait-elle, était bon pour des meubles, cela pour l'usage de Marie et de Domingue. »

Enfin, le sac de piastres était employé, qu'elle n'avait pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présents qu'elle avait distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageaient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit, d'un air accablé :

« Ma sœur s'en va ; elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne, pour la retenir. »

Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seraient sans effet.

Si Virginie m'avait paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle était vêtue de mousseline blanche, doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinait

parfaitement sous son corset; et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnaient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étaient remplis de mélancolie; et son cœur agité par une passion combattue, donnait à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle semblait porter malgré elle, rendait sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvait la voir ni l'entendre, sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier :

« Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances, qui rendent les privations encore plus amères? Il est temps que je te découvre le secret de ta vie et de la mienne. Mademoselle de La Tour appartient, par sa mère, à une parente riche et de grande condition : pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne, tu n'as d'autres parents que moi seule dans le monde! » et elle se mit à répandre des larmes.

Paul la serrant dans ses bras, lui dit :

« O ma mère! puisque je n'ai d'autres parents que vous dans le monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle de La Tour depuis deux mois,

et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah! sans doute, elle me méprise! »

Cependant, l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisait une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipaient par degrés. Sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer, qui répétait leurs images tremblantes. Virginie parcourait avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut, à l'entrée du port, une

lumière et une ombre : c'était le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de La Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là sous des bananiers; et dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit :

« Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer.... de la mer dont vous êtes si effrayée !

— Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes parents, à mon devoir.

— Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée, que vous n'avez jamais vue !

— Hélas ! dit Virginie, je voulais rester ici toute ma vie ; ma mère ne l'a pas voulu. Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu était que je partisse : que la vie était une épreuve..... Oh ! c'est une épreuve bien dure !

— Quoi, repartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue! Ah ! il en est encore que vous ne me dites pas. La richesse a de

grands attraits. Vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère, que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que je ne peux vous offrir. Mais, pour être plus heureuse, où voulez-vous aller? Dans quelle terre aborderez-vous, qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née? Où formerez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée? Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la promenade où elle s'appuyait sur vous? Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle? Que leur dirai-je à l'une et à l'autre, quand je les verrai pleurer de votre absence? Cruelle! je ne vous parle point de moi : mais que deviendrai-je moi-même, quand le matin je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit viendra sans nous réunir ; quand j'apercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance, et si longtemps témoins de notre amitié mutuelle? Ah! puisqu'un nouveau sort te touche, que tu cherches d'autres pays que ton pays natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent tant d'effroi sur la

terre. Je reposerai ta tête sur mon sein ; je réchaufferai ton cœur contre mon cœur ; et en France, où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai encore assez riche et assez noble pour te faire le plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie qui lui disait ces mots entrecoupés de soupirs....

« C'est pour toi que je pars..... pour toi, que j'ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié ? Que me dis-tu de ta naissance ? Ah ! s'il m'était encore possible de me donner un frère, en choisirais-je un autre que toi ? O Paul ! ô Paul ! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère ! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi ! Je voulais que tu m'aidasses à me séparer de moi-même, jusqu'à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant je reste, je pars, je vis, je meurs ; fais de moi ce que tu veux. Fille sans vertu ! j'ai pu résister à tes caresses, et je ne peux soutenir ta douleur ! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras ; et la

tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible :

« Je pars avec elle, rien ne pourra m'en détacher. »

Nous courûmes tous à lui. Madame de La Tour lui dit :

« Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir? »

Il répéta en tremblant ces mots :

« Mon fils.... mon fils.... Vous ma mère, lui dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la sœur! Tous deux nous avons sucé votre lait; tous deux élevés sur vos genoux, nous avons appris de vous à nous aimer; tous deux, nous nous le sommes dit mille fois : et maintenant vous l'éloignez de moi! Vous l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare qui vous a refusé un asile, et chez des parents cruels qui vous ont vous-même abandonnée! Vous me direz : Vous n'avez plus de droits sur elle; elle n'est pas votre sœur. Elle est tout pour moi, ma richesse, ma famille, ma naissance, tout mon bien. Je n'en connais plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau; nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il faut que je la suive. Le gouverneur m'en empêchera? M'empêchera-t-il de me jeter à la mer? Je la suivrai à la nage. La mer ne saurait m'être plus funeste que la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins je mourrai sous ses yeux,

loin de vous. Mère barbare! femme sans pitié! Puisse cet océan où vous l'exposez, ne jamais vous la rendre! Puissent ses flots vous rapporter mon corps, et le roulant avec le sien parmi les cailloux de ces rivages, vous donner, par la perte de vos deux enfants, un sujet éternel de douleur! »

A ces mots, je le saisis dans mes bras; car le désespoir lui ôtait la raison. Ses yeux étincelaient; la sueur coulait à grosses gouttes sur son visage en feu; ses genoux tremblaient, et je sentais dans sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée lui dit :

« O mon ami! j'atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoin, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie, et qui voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m'entend, par cette mer que je dois traverser, par l'air que je respire, et que je n'ai jamais souillé du mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux. Sa mère,

mêlant ses larmes aux siennes, le tenait embrassé sans pouvoir parler. Madame de La Tour, hors d'elle, me dit :

« Je n'y puis tenir ; mon âme est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit jours que personne ici n'a dormi. »

Je dis à Paul :

« Mon ami, votre sœur restera. Demain nous en parlerons au gouverneur ; laissez reposer votre famille, et venez passer cette nuit chez moi. Il est tard, il est minuit; la croix du sud est droite sur l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire ; et après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connaître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

« Mon père, lui dis-je, je vous en conjure, achevez de me raconter ce que vous avez commencé

d'une manière si touchante. Les images du bonheur nous plaisent, mais celles du malheur nous instruisent. Que devint, je vous prie, l'infortuné Paul? »

Le premier objet que vit Paul en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardait vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut :

« Où est Virginie ? »

Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'était embarquée au point du jour, que son vaisseau avait mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyait plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paraisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts, qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si

escarpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages, que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Piterboth et les Trois-Mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'Ile-Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenait Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il était déjà disparu, qu'il croyait le voir encore; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le ramenai ce-

pendant à son habitation ; et son premier mouvement en revoyant madame de La Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avait trompé. Madame de La Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin ; et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était pour leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante.

« Au moins, répondit Paul, si je lui avais fait mes adieux, je serais tranquille à présent. Je lui aurais dit : Virginie, si pendant le temps que nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole qui vous ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me la pardonnez. Je lui aurais dit : Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chère Virginie ! adieu ! Vivez loin de moi, contente et heureuse ! »

Et comme il vit que sa mère et madame de La Tour pleuraient :

« Cherchez maintenant, leur dit-il, quelque autre que moi qui essuie vos larmes ! »

Puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcourait tous les endroits qui avaient été les plus chers à

Virginie. Il disait à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivaient en bêlant :

« Que me demandez-vous ? vous ne reverrez plus avec moi celle qui vous donnait à manger dans sa main. »

Il fut au Repos de Virginie ; et, à la vue des oiseaux qui voltigeaient autour, il s'écria :

« Pauvres oiseaux ! vous n'irez plus au-devant de celle qui était votre bonne nourrice. »

En voyant Fidèle qui flairait ça et là, et marchait devant lui en quêtant, il soupira et lui dit :

« Oh ! tu ne la retrouveras plus jamais. »

Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avait parlé la veille ; et à l'aspect de la mer où il avait vu disparaître le vaisseau qui l'avait emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de La Tour le priaient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin, celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelait son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinait sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous, auprès de la place où se mettait la compagne de son enfance : et, comme

si elle l'eût encore occupée, il lui adressait la parole, et lui présentait les mets qu'il savait lui être les plus agréables; mais dès qu'il s'apercevait de son erreur, il se mettait à pleurer. Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avait été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avait portés, une tasse de coco où elle avait coutume de boire; et comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisait et les mettait dans son sein. Enfin, voyant que ses regrets augmentaient ceux de sa mère et de madame de La Tour, et que les besoins de la famille demandaient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarquerait; et dans l'histoire, pour connaître les mœurs de la société où elle allait vivre.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et surtout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyait que des malheurs généraux

et périodiques, dont il n'apercevait pas les causes ; des guerres sans sujet et sans objet ; des intrigues obscures ; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préférait à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentiments et des intérêts des hommes, lui offraient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisait à sa mère et à madame de La Tour, les endroits qui l'affectaient davantage : alors, ému par de touchants ressouvenirs, sa voix s'étouffait, et les larmes coulaient de ses yeux. Il lui semblait trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses ; et quand il sut que ces romans renfermaient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'était écoulé sans que madame de La Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement elle avait appris, par une voie étrangère, que celle-ci était arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut, par un vais-

seau qui allait aux Indes, un paquet, et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle était fort malheureuse. Cette lettre peignait si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

« TRÈS-CHÈRE ET BIEN-AIMÉE MAMAN,

« Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture ; et comme je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles ne vous soient point parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les précautions que j'ai prises pour vous donner de mes nouvelles, et pour recevoir des vôtres.

« J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui n'avais presque jamais pleuré que sur les maux d'autrui ! Ma grand'tante fut bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'ayant questionnée sur mes talents, je lui dis que je ne savais ni lire ni écrire. Elle me demanda qu'est-ce que j'avais donc appris depuis que j'étais au monde ; et quand je lui eus répondu que c'était à avoir soin d'un ménage et à faire votre volonté, elle me dit que j'avais reçu l'éducation d'une servante. Elle me mit, dès le lendemain, en pension dans une grande abbaye auprès de Paris, où j'ai des maîtres de toute espèce : ils m'enseignent, entre autres

choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, la mathématique, et à monter à cheval ; mais j'ai de si faibles dispositions pour toutes ces sciences, que je ne profiterai pas beaucoup avec ces messieurs. Je sens que je suis une pauvre créature qui ai peu d'esprit, comme ils le font entendre. Cependant, les bontés de ma tante ne se refroidissent point. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison. Elle a mis près de moi deux femmes de chambre, qui sont aussi bien parées que de grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre de comtesse; mais elle m'a fait quitter mon nom de La Tour, qui m'était aussi cher qu'à vous-même, par tout ce que vous m'avez raconté des peines que mon père avait souffertes pour vous épouser. Elle a remplacé votre nom de femme par celui de votre famille, qui m'est encore cher cependant, parce qu'il a été votre nom de fille. Me voyant dans une situation aussi brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer quelques secours. Comment vous rendre sa réponse? mais vous m'avez recommandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc répondu, que peu ne vous servirait à rien, et que dans la vie simple que vous menez, beaucoup vous embarrasserait. J'ai cherché d abord à vous donner de mes nouvelles par une main étrangère, au défaut de la mienne. Mais n'ayant, à mon arrivée ici, personne en qui je pusse prendre confiance, je me

suis appliquée nuit et jour à apprendre à lire et à écrire : Dieu m'a fait la grâce d'en venir à bout en peu de temps. J'ai chargé de l'envoi de mes premières lettres les dames qui sont autour de moi; j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises à ma grand'tante. Cette fois, j'ai recours à une pensionnaire de mes amies : c'est sous son adresse ci-jointe, que je vous prie de me faire passer vos réponses. Ma grand'tante m'a interdit toute correspondance au dehors, qui pourrait, selon elle, mettre obstacle aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi qu'un vieux seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup de goût pour ma personne. Pour dire la vérité, je n'en ai point du tout pour lui, quand même j'en pourrais prendre pour quelqu'un.

« Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je ne peux disposer d'un sou. On dit que si j'avais de l'argent, cela tirerait à conséquence. Mes robes même appartiennent à mes femmes de chambre, qui se les disputent avant que je les aie quittées. Au sein des richesses, je suis bien plus pauvre que je ne l'étais auprès de vous; car je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu que les grands talents que l'on m'enseignait ne me procuraient pas la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours à mon aiguille, dont heureusement vous m'avez appris à faire usage. Je vous envoie donc plusieurs

paires de bas de ma façon, pour vous et maman Marguerite, un bonnet pour Domingue, et un de mes mouchoirs rouges pour Marie. Je joins à ce paquet des pepins et des noyaux des fruits de mes collations, avec des graines de toutes sortes d'arbres, que j'ai recueillies, à mes heures de récréation, dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajouté aussi des semences de violettes, de marguerites, de bassinets, de coquelicots, de bluets, de scabieuses, que j'ai ramassées dans les champs. Il y a dans les prairies de ce pays, de plus belles fleurs que dans les nôtres; mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre que vous et maman Marguerite serez plus contentes de ce sac de graines, que du sac de piastres qui a été la cause de notre séparation et de mes larmes. Ce sera une grande joie pour moi, si vous avez un jour la satisfaction de voir des pommiers croître auprès de nos bananiers, et des hêtres mêler leur feuillage à celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans la Normandie que vous aimez tant.

« Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies et mes peines. Je n'ai plus de joies loin de vous : pour mes peines, je les adoucis en pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par la volonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve, est que personne ne me parle ici de vous, et que je n'en puis parler à personne. Mes femmes

de chambre, ou plutôt celles de ma grand'tante, car elles sont plus à elle qu'à moi, me disent, lorsque je cherche à amener la conversation sur des objets qui me sont si chers : « Mademoiselle, « souvenez-vous que vous êtes Française, et que « vous devez oublier le pays des sauvages. » Ah ! je m'oublierais plutôt moi-même que d'oublier le lieu où je suis née et où vous vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour moi un pays de sauvages ; car j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire part de l'amour que vous portera jusqu'au tombeau,

« Très-chère et bien-aimée maman,

« Votre obéissante et tendre fille,

« VIRGINIE DE LA TOUR. »

« Je recommande à vos bontés Marie et Domingue, qui ont pris tant de soin de mon enfance : caressez pour moi Fidèle, qui m'a retrouvée dans les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parlait pas du tout de lui, elle qui n'avait pas oublié dans ses ressouvenirs le chien de la maison, mais il ne savait pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un *post-scriptum*, Virginie recommandait

particulièrement à Paul deux espèces de graines, celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnait quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. « La violette, lui mandait-elle, produit une petite fleur d'un violet foncé, qui aime à se cacher sous les buissons; mais son charmant parfum l'y fait bientôt découvrir. » Elle lui enjoignait de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, ajoutait-elle, donne une jolie fleur d'un bleu mourant, et à fond noir piqueté de blanc. On la croirait en deuil. On l'appelle aussi, pour cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres et battus des vents. » Elle le priait de la semer sur le rocher où elle lui avait parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avait renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu était fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avaient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur,

depuis son départ, et que pour elle en particulier, elle en était inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assurait qu'il allait rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avait entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyait des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignait, ajoutait-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la suppliait de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvait désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et surtout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs semblaient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avait si particulièrement recommandées ; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnaient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du

vaisseau qui avait apporté la lettre de Virginie, assuraient qu'elle était sur le point de se marier : ils nommaient le seigneur de la cour qui devait l'épouser ; quelques-uns même disaient que la chose était faite, et qu'ils en avaient été témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitants de l'île, par une pitié perfide, s'empressaient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avait lus, il voyait la trahison traitée de plaisanterie ; et comme il savait que ces livres renfermaient des peintures assez fidèle des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de La Tour ne vînt à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendaient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venait me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière

qui coule le long de la Montagne-Longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfants et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paraît

impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins ; il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux éléments du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres, qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bon-

heur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitants si misérables; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit, toute sa vie, ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-

même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur; ils blâmaient ma vie solitaire; ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes, et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix : les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent, en écumant, contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages; et par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe

en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toutes sortes de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive et bois de cannelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues, et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandais. Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se jouent

dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides, leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants : à mille pas de là, elle se précipite de différents étages de rochers, et forme, à sa chute, uue nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise, en tombant, en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses; et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là, est un rocher assez

éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de La Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeait toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeait pas un fruit à la campagne, qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins.

« Il en viendra, disait-elle, des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiseau. »

Un jour donc qu'elle avait mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avait un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'était pas si haut que le genou de Virginie à son départ; mais, comme il croît vite, deux ans après il avait vingt pieds de hauteur, et son tronc était entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter par son amie; et en même temps, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les ob-

jets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible : mais ce sont ceux que nous revoyons tout à coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants, qu'il avait laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il voulait l'abattre, parce qu'il lui rendait trop sensible la longueur du temps qui s'était écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisait son tronc, et lui adressait des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre, dont la postérité existe dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monuments de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille!

C'était donc au pied de ce papayer que j'étais sûr de rencontrer Paul quand il venait dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie; et j'eus avec lui une conversation que je vais vous

rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme ; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs, par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle de La Tour est partie depuis deux ans et deux mois ; et depuis huit mois et demi, elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche ; je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer ; j'irai en France. Puisque sa parente veut lui donner pour mari un homme d'un grand nom, avec l'étude et des livres on devient savant et célèbre : je m'en vais étudier. J'acquerrai de la science ; je servirai utilement ma patrie par mes lumières, sans nuire à personne, et sans en dépendre ; je deviendrai fameux, et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

« Mon fils, les talents sont encore plus rares que les richesses ; et sans doute ils sont de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, et que partout ils nous concilient l'estime publique. Mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise qui nous rend malheureux au dedans et au dehors par les

persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'envie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer ; mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous? Mais celui qui fait produire à un terrain une gerbe de blé de plus leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

PAUL.

« Oh ! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitants de ces forêts un présent plus utile et plus doux, que si elle leur avait donné une bibliothèque. »

Et en même temps il saisit cet arbre dans ses bras, et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

« Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde, l'Évangile, a servi pendant des siècles de prétexte aux fureurs des Européens. Combien de tyrannies publiques et particulières s'exercent encore en son nom sur la terre ! Après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes par un livre ? Rappelez-vous quel a été le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de vers si beaux, demandait l'aumône pendant sa vie. Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables

leçons par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son sublime disciple Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince même qui le protégeait; et avant eux, Pythagore, qui étendait l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je? la plupart même de ces noms illustres sont venus à nous défigurés par quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se plaisant à les reconnaître là ; et si, dans la foule, la gloire de quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains : semblables à ces statues qu'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

« Vous voyez donc que pour acquérir la gloire orageuse des lettres, il faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches? Ils se soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte ni dignités dans la patrie, ni gouvernements, ni entrée à la cour! On persécute peu dans ce siècle indifférent à tout, hors à la fortune et aux voluptés; mais les lumières et la vertu n'y mènent à rien de distingué, parce que tout est dans l'État le prix de l'argent. Autrefois,

elles trouvaient des récompenses assurées dans les différentes places de l'église, de la magistrature et de l'administration : aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer les nations, et de dire la vérité même aux rois. C'est sans contredit, la fonction la plus auguste dont le ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira de siècle en siècle et de nations en nations, servir de barrière à l'erreur et aux tyrans; et que, du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monuments périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui les vantent?

PAUL.

« Ah ! je ne voudrais cette gloire que pour la répandre sur Virginie, et la rendre chère à l'univers. Mais vous qui avez tant de connaissances, dites-moi si nous nous marierons. Je voudrais être savant, au moins pour connaître l'avenir.

LE VIEILLARD.

« Qui voudrait vivre, mon fils, s'il connaissait

l'avenir? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes! la vue d'un malheur certain empoisonnerait tous les jours qui le précéderaient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne; et le Ciel, qui nous donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL.

« Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités et des honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale, pour aller épouser Virginie à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

« Quoi! vous quitteriez sa mère et la vôtre?

PAUL.

« Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

« Virginie était alors ici. Mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère et de la sienne.

PAUL.

« Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

« Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde.

PAUL.

« Les gens riches sont cependant bien heureux!

Ils ne trouvent d'obstacles à rien; ils peuvent combler de plaisirs les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

« Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos s'achète par la fatigue; celui de manger, par la faim; celui de boire, par la soif? Eh bien! celui d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert que par une multitude de privations et de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-là, en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, et que la moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouissances ne les flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure longtemps après sa piqûre. Un mal au milieu des plaisirs, est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux, est une fleur au milieu des épines : ils en goûtent vivement la jouissance. Tout effet augmente par son contraste. La nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre, ou presque rien à craindre et tout à espérer? Le premier état est celui des riches et le second celui des pauvres. Mais ces extrêmes

sont également difficiles à supporter aux hommes, dont le bonheur consiste dans la médiocrité et dans la vertu.

PAUL.

« Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

« Mon fils! vous qui soutenez vos parents par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

PAUL.

« Oh! que Virginie est vertueuse! C'est par vertu qu'elle a voulu être riche, afin d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette île : la vertu l'y ramènera. »

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient. Virginie n'avait point écrit, parce qu'elle allait arriver. Il fallait si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent! Il faisait l'énumération des vaisseaux qui avaient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'était embarquée n'en mettrait pas plus de deux. Les constructeurs étaient aujourd'hui si savants, et les marins si habiles! Il parlait des arrangements qu'il allait faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il allait bâtir,

des plaisirs et des surprises qu'il lui ménagerait chaque jour, quand elle serait sa femme. Sa femme!... cette idée le ravissait.

« Au moins, mon père, me disait-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. »

Et il allait, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il était enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'âme dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenait me voir, accablé de tristesse. Il me disait.

« Virginie ne m'écrit point. Si elle était partie d'Europe, elle m'aurait mandé son départ. Ah! les bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés! Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. L'amour des richesses l'a perdue, comme tant d'autres. Dans ces livres, qui peignent si bien les femmes, la vertu n'est qu'un sujet de roman. Si Virginie avait eu de la vertu, elle n'aurait pas quitté sa propre mère et moi. Pendant que je passe ma vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, et elle se divertit. Ah! cette pensée me désespère. Tout travail me déplaît; toute société m'ennuie. Plût à

Dieu que la guerre fût déclarée dans l'Inde ! J'irais y mourir.

— Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la mort n'est que le courage d'un instant. Il est souvent excité par les vains applaudissements des hommes. Il en est un plus rare et plus nécessaire, qui nous fait supporter chaque jour, sans témoins et sans éloges, les traverses de la vie : c'est la patience. Elle s'appuie, non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu. La patience est le courage de la vertu.

— Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu ! Tout m'accable et me désespère.

— La vertu, repris-je, toujours égale, constante, invariable, n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit ; mais il est des phares où nous pouvons en rallumer le flambeau : ce sont les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elle échauffent ; c'est un feu divin. Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre usage. Par elles, nous réunissons autour de nous les choses,

les lieux, les hommes et les temps. Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la vie humaine. Elles calment les passions ; elles répriment les vices ; elles excitent les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent, et dont elles nous présentent les images toujours honorées. Ce sont des filles du ciel, qui descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain. Les grands écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru dans les temps les plus difficiles à supporter à toute société, les temps de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une infinité d'hommes plus malheureux que vous : Xénophon, exilé de sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs ; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Romains ; Lucullus, de leurs brigues ; Catinat, de l'ingratitude de sa cour. Les Grecs, si ingénieux, avaient réparti à chacune des Muses qui président aux lettres, une partie de notre entendement pour le gouverner : nous devons donc leur donner nos passions à régir, afin qu'elles leur imposent un joug et un frein. Elles doivent remplir, par rapport aux puissances de notre âme, les mêmes fonctions que les Heures qui attelaient et conduisaient les chevaux du Soleil.

« Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant nous, sont des voyageurs qui nous ont précédés dans le sentier de l'infortune, qui nous ten-

dent la main, et nous invitent à nous joindre à leur compagnie, lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.

— Ah! s'écriait-il, je n'avais pas besoin de savoir lire quand Virginie était ici. Elle n'avait pas plus étudié que moi; mais, quand elle me regardait en m'appelant son ami, il m'était impossible d'avoir du chagrin.

— Sans doute, lui disais-je. Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses grâces font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage, sont les doux attraits et la confiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa joie? Quel front ne se déride à son sourire? Quelle colère résiste à ses larmes? Virginie reviendra avec plus de philosophie que vous n'en avez. Elle sera bien surprise de ne pas retrouver le jardin tout à fait rétabli, elle qui ne songe qu'à l'embellir, malgré les persécutions de sa parente, loin de sa mère et de vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelait le courage de Paul, et le ramenait à ses occupations champêtres. Heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisait à sa passion!

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce

pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur, que le vaisseau signalé était le Saint-Géran, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de La Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein, et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de La Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandait à sa mère, qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'Ile-de-France que dans la saison des ouragans; qu'elle avait essayé en vain de la

fléchir, en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille transportée de joie, s'écria :

« Virginie est arrivée ! »

Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul :

« Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie. »

Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus, à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me lève; et à peine j'étais habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou, en me disant :

« Allons, allons, Virginie est arrivée. Allons au port; le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ, nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit :

« Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre-d'Or : on m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours ; car la mer est bien mauvaise. »

Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul :

« Allons vers le quartier de la Poudre-d'Or, au-devant de Virginie ; il n'y a que trois lieues d'ici. »

Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée : on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne

sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écumes d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étaient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île par les courants;

que la nuit l'avait dérobé à sa vue ; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours ; mais que la mer était si mauvaise, qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui ; que bientôt après, il avait cru apercevoir ses fanaux allumés ; et que dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin de Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis ; que si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte ; qu'il l'avait sondé ; que la tenure et le mouillage en étaient très-bons, et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port.

« J'y mettrais toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirais aussi tranquillement qu'à terre. »

Un troisième habitant dit qu'il était impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvaient naviguer. Il assura qu'il l'avait vu mouiller au-delà de l'île d'Ambre ; en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il serait le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestaient entre eux, sui-

vant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisait trop peu de clarté au ciel, pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume : nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevait dans ce jour ténébreux, que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparaissaient de temps en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours; c'était le gouverneur, M. de La Bourdonnais, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite, que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que, malgré le bruit des flots, nous enten-

dîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois VIVE LE ROI! car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies; comme si, dans les dangers, ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Géran aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de La Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage, chercher des vivres, des planches, des câbles, et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnée de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès, qui venaient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flacque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitants s'approcha du gouverneur, et lui dit :

« Monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la montagne. Dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse de vent. Les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement tous ces signes annoncent un ouragan.

— Eh bien! mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-queue, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria :

« Voilà l'ouragan ! » et dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile-de-France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais dans ce mouve-

ment, sa poupe venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait se briser sur la côte, s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre, n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la

vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et, comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras.

« Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr?

— Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure! »

Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied : mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en

sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs :

« Sauvez-la, sauvez-la; ne la quittez pas ! »

Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une

effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs, qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant :

« O mon Dieu! vous m'avez sauvé la vie; mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. »

Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas

même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant on avait mis Paul, qui commençait à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes, et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés; mais la sérénité était encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits; et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et

roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte, mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement.

Pour Domingue, il se frappait la poitrine, et perçait l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office, nous montâmes, en tremblant, à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de La Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de La Tour m'apercut, elle s'écria :

« Où est ma fille, ma chère fille, mon enfant? »

Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout à coup d'étouffements et d'angoisses douloureuses; sa voix ne faisait plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria :

« Où est mon fils? je ne vois point mon fils! »

Et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle; et l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul était vivant, et que le gouverneur en faisait prendre soin Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de

son amie, qui tombait de temps en temps dans de longs évanouissements. Madame de La Tour passa toute la nuit dans de cruelles souffrances; et par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'était égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvrait la connaissance, elle tournait des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi, nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres ; elle paraissait insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortait de sa poitrine oppressée que de sourds gémissements.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avait repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvait proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de La Tour, que j'avais d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avais pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent; et leurs larmes, qui avaient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un

repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de La Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avait été apporté à la ville par son ordre, et que de là on allait le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitants de tous les quartiers, rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avait de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avaient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiraient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvraient la marche du convoi. Ils portaient leurs fusils baissés : leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisaient entendre que des sons lugubres, et on voyait l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avaient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc et tenant des palmes à la main, portaient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfants le suivait en chantant des hymnes : après eux venait tout ce que l'île avait de plus distingué dans ses habitants et dans son état-major, à la suite duquel marchait le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avait ordonné,

pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avait fait si longtemps le bonheur, et que sa mort remplissait maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée; les hymnes et les chants cessèrent, on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandaient à Dieu une fille comme elle; les pauvres, une amie aussi tendre; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mozambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays; des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau!

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et

en écarter quelques filles de pauvres habitants, qui voulaient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avaient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restait qu'à mourir avec celle qui était leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimait à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appelait alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de La Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à madame de La Tour et à son amie tous les secours qui dépendaient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dénaturée; et s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler.

« Je désirais, lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille : Dieu m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en France; je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence, j'aurai soin de votre mère comme de la mienne. »

Et en même temps, il lui présenta la main; mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à

Paul, tous les secours dont j'étais capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paraissait augmenter à mesure que son corps reprenait des forces. Il était insensible à tout; ses regards étaient éteints, et il ne répondait rien à toutes les questions qu'on pouvait lui faire. Madame de La Tour, qui était mourante, lui disait souvent :

« Mon fils, tant que je vous verrai, je croirai voir ma chère Virginie. »

A ce nom de Virginie, il tressaillait et s'éloignait d'elle, malgré les invitations de sa mère qui le rappelait auprès de son amie. Il allait seul se retirer dans le jardin, et s'asseyait au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avait pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie, il fallait lui laisser faire tout ce qu'il lui plairait, sans le contrarier en rien; qu'il n'y avait que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinait.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdais pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres, et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendait cette montagne, sa joie et

ses forces semblaient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée : là, il s'agenouilla, et levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême faisait voir que son âme commençait à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi, nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savais qu'il ignorait non-seulement où on avait déposé le corps de Virginie, mais même s'il avait été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avait été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit :

« Nous y avons été si souvent! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre.

Le lendemain, je crus qu'il se déterminerait à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvements comme pour y retourner;

mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre-d'Or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avait péri le Saint-Géran. A la vue de l'île d'Ambre, et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria :

« Virginie ! ô ma chère Virginie ! »

Et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer ; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'était trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avait été demander la grâce de l'esclave de la Rivière-Noire ; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles où elle s'assit ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'était égarée. Tous les lieux qui lui rappelaient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée, la rivière de la Montagne-Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avait planté,

les pelouses où elle aimait à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisait à chanter, firent tour à tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avaient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétaient plus maintenant que ces mots douloureux :

« Virginie ! ô ma chère Virginie ! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelaient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avait jamais été. L'agriculture et le commerce répandaient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avait des troupes de charpentiers qui équarrissaient des bois, et d'autres qui les sciaient en planches; des voitures allaient et venaient le long de ses chemins; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissaient dans de vastes pâturages, et la campagne y était parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettait en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyait çà et

là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircies des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y était même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs, situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'apercevait ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines que je conduisis Paul. Je le tenais sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions et du chemin que nous avions perdu. Mais l'âme d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée,

dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandais à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams :

« Où irons-nous maintenant? »

Il se tournait vers le nord, et me disait :

« Voilà nos montagnes; retournons-y. »

Je vis bien que tous les moyens que je tentais pour le distraire étaient inutiles, et qu'il ne me restait d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma faible raison. Je lui répondis donc :

« Oui, voilà les montagnes où demeurait votre chère Virginie, et voilà le portrait que vous lui aviez donné, et qu'en mourant elle portait sur son cœur, dont les derniers mouvements ont encore été pour vous. »

Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avait donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses faibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglants, des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis :

« Mon fils, écoutez-moi, qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui, au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidents imprévus de la vie. Que

déplorez-vous avec tant d'amertume? Est-ce votre malheur? est-ce celui de Virginie?

« Votre malheur? Oui, sans doute, il est grand. Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui aurait été la plus digne des femmes. Elle avait sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avait préféré à la fortune, comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur, n'eût pas été pour vous la source d'une infinité de peines? Elle était sans bien, et déshéritée ; vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul travail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber, en s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous aurait donné des enfants, ses peines et les vôtres auraient augmenté, par la difficulté de soutenir seule avec vous, de vieux parents et une famille naissante.

« Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur indépendant de la fortune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à nous à proportion de sa faiblesse même; de le consoler par mes propres inquiétudes; de le réjouir de ma tristesse, et d'accroître notre amour de nos peines mutuelles. Sans doute la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers. Mais elle n'est plus ; et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa mère et la vôtre, que votre

douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avait mis elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu ; il n'y en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets de plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont point faits pour l'homme, faible, voyageur et passager. Voyez comme un pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous vous y êtes opposé, il est vrai ; mais qui n'eût pas cru que le voyage de Virginie devait se terminer par son bonheur et par le vôtre ? Les invitations d'une parente riche et âgée, les conseils d'un sage gouverneur, les applaudissements d'une colonie, les exhortations et l'autorité d'un prêtre, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous courons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni se fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur. Mais enfin, de tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes, ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos, en Europe, des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus, grandeurs, fortune, femme, enfants, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous,

en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la nature. Vos vues étaient légitimes, parce qu'elles étaient pures, simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés qu'aucune fortune ne pouvait balancer. Vous l'avez perdue ; et ce n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse qui vous l'ont fait perdre ; mais Dieu même, qui a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour ; Dieu, de qui vous tenez tout, qui voit tout ce qui vous convient, et dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui marchent à la suite des maux dont nous avons été la cause.

« Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune : Je ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous déplorez ? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la beauté, et aux empires mêmes. La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En naissant, elle était condamnée à mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous, c'est-à-dire, de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière !

« La mort, mon fils, est un bien pour tous les

hommes; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes, qui agitent sans cesse les malheureux vivants. Examinez les hommes qui paraissent les plus heureux : vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien chèrement; la considération publique, par des maux domestiques; la fortune, par la perte de la santé; le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels : et souvent, à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux et des parents ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature; loin de nous, par ceux de la vertu : et même dans le moment terrible où nous l'avons vue périr, elle était encore heureuse; car soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière, à qui elle causait une désolation universelle, ou sur vous, qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous était chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir, par le souvenir de l'innocence de sa vie; et elle a reçu alors le prix que le ciel réserve à la vertu, un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

« Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événements de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle

seule peut en faire usage, et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre, et la met aux prises avec la mort; alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

« Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourrait anéantir la plus petite particule de matière; et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, aurait péri, lorsque les éléments dont il était revêtu sont indestructibles! Ah! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils: toute la nature l'annonce; je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récompense? Croyez-vous que cette même puissance, qui avait revêtu cette âme si noble d'une forme si belle, où vous sentiez un art divin, n'aurait pu la tirer des flots? que celui qui a

arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connaissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? Et maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au delà de la mort, par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe de notre terre, pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté; et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivants qui ressortissent à nous; et il n'existerait rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes! Quoi! il n'y aurait d'intelligence suprême et de bonté divine, précisément que là où nous sommes! et dans ces globes rayonnants et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y aurait qu'un espace vain et un néant éternel!

« Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où

la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie !

« Sans doute, il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah ! si du séjour des anges elle pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait, comme dans ses adieux : O Paul ! la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à mes parents ; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi ; et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effrayent les hommes ne peut plus désormais m'atteindre ; et vous me plaignez ! Je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière ; et vous me rappelez dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi de ces jours de bonheur où dès le matin nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour sentir les parfums

de nos plantes; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant, à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes. Ah! quelle langue pourrait décrire ces rivages d'un orient éternel, que j'habite pour toujours? Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux; tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là, j'apaiserai tes regrets; là, j'essuierai tes larmes. O mon ami! mon jeune époux! élève ton âme vers l'infini, pour supporter des peines d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria :

« Elle n'est plus! elle n'est plus »! et une longue faiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit: « Puisque la mort est un bien, et que Virginie est heureuse, je veux aussi mourir pour me rejoindre à Virginie. »

Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étais comme un homme qui veut sauver son ami, coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avait submergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie; et Paul n'en avait jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de La Tour dans un état de langueur qui avait encore augmenté. Marguerite était la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit:

« O mon bon voisin! il m'a semblé, cette nuit, voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux. Elle m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne d'envie. Ensuite, elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçais de retenir mon fils, j'ai senti que je quittais moi-même la terre, et que je le suivais avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie ; aussitôt je l'ai vue qui nous suivait avec Marie et Domingue. Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que madame de La Tour a fait, cette même nuit, un songe accompagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis :

« Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vérité. »

Madame de La Tour me fit le récit d'un songe tout à fait semblable qu'elle avait eu cette même nuit. Je n'avais jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition ; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi ; entre autres, Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons, et Brutus, qui n'étaient pas des esprits faibles. L'ancien et le nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience ; et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnements, des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés,

pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploierait-elle pas de semblables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une âme vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçait sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de La Tour, « dans l'espérance, lui dit-elle, d'une douce et éternelle réunion. La mort est le plus grand des biens, ajouta-t-elle; on doit la désirer. Si la vie est une punition, on doit en souhaiter la fin; si c'est une épreuve, on doit la demander courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étaient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas longtemps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il était mort de langueur à peu près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de La Tour, qui se soutenait au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'âme incroyable. Elle avait consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avait eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parlait chaque jour, comme d'amis chéris qui étaient dans le voisinage. Cependant, elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle priait Dieu de les lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle était tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle était agitée de vapeurs qui lui rendaient la vie et la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochait la fin prématurée de sa charmante petite nièce, et la perte de sa mère qui s'en était suivie. Tantôt, elle s'applaudissait d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disait-elle, avaient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations.

Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli :

« Que n'envoie-t-on, s'écriait-elle, ces fainéants périr dans nos colonies? »

Elle ajoutait que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étaient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout à coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnait à des terreurs superstitieuses qui la remplissaient de frayeurs mortelles. Elle courait porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeaient, les suppliant d'apaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune : comme si des biens qu'elle avait refusés aux malheureux pouvaient plaire au père des hommes! Souvent son imagination lui représentait des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erraient en l'appelant à grands cris. Elle se jetait aux pieds de ses directeurs, et elle imaginait contre elle-même des tortures et des supplices; car le ciel, le juste ciel, envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour à tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avait sacrifié les sentiments de la na-

ture. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passerait, après elle, à des parents qu'elle haïssait. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle était sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte; et comme elles avaient endurci le cœur de celle qui les possédait, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiraient. Elle mourut donc, et ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connaître qu'elle était dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avait dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse; à consoler la pauvreté mécontente de son sort; à nourrir dans les jeunes âmes, le goût des biens naturels, l'amour du travail et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monuments élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Géran ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAIE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable; comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avait honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! mères infortunées! chère famille! ces bois qui vous donnaient leurs ombrages, ces fontaines qui coulaient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus,

je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes; et les miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

L'ARCADIE

L'ARCADIE.

Un peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faisait paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il était assis sous des pins, au pied d'une roche, d'où il considérait au loin la mer agitée par les vents du midi. Ses flots, couleur d'olive, étaient blanchis d'écume qui jaillissait en gerbes sur toutes ses grèves. Des bateaux de pêcheurs, paraissant et disparaissant tour à tour entre les lames, hasardaient, en s'échouant sur le rivage, d'y chercher leur salut, tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignaient dans la crainte du nau-

frage. Au fond du golfe, des troupes de femmes et d'enfants levaient les mains au ciel, et jetaient de grands cris à la vue du danger que couraient ces pauvres mariniers, et des longues vagues qui venaient du large se briser en mugissant sur les rochers de Sténiclaros. Les échos du mont Lycée répétaient de toutes parts leurs bruits rauques et confus avec tant de vérité, que Tirtée parfois tournait la tête, croyant que la tempête était derrière lui, et que la mer brisait au haut de la montagne. Mais les cris des foulques et des mouettes qui venaient, en battant des ailes, s'y réfugier, et les éclairs qui sillonnaient l'horizon, lui faisaient bien voir que la sécurité était sur la terre, et que la tourmente était encore plus grande au loin qu'elle ne paraissait à sa vue. Tirtée plaignait le sort des matelots, et bénissait celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des dieux, puisqu'il mettait le calme dans son cœur et la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se livrait à la reconnaissance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passait au-dessous de lui, vers le bas de la montagne. L'un était dans la force de l'âge, et l'autre encore dans sa fleur. Ils marchaient à la hâte, comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée s'ils n'étaient pas sur la route d'Argos. Mais le

bruit du vent dans les pins l'empêchant de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, et lui cria :

« Mon père, ne sommes-nous pas sur la route d'Argos?

— Mon fils, lui répondit Tirtée, je ne sais point où est Argos. Vous êtes en Arcadie, sur le chemin de Tégée ; et ces tours que vous voyez là-bas, sont celles de Bellémine. »

Pendant qu'ils parlaient, un barbet jeune et folâtre, qui accompagnait cet étranger, ayant aperçu dans le troupeau une chèvre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle; mais la chèvre effrayée à la vue de cet animal dont les yeux étaient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne où le barbet la poursuivit. Ce jeune homme rappela son chien, qui revint aussitôt à ses pieds, baissant la tête et remuant la queue ; il lui passa une laisse autour du cou ; et, priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chèvre qui s'enfuyait toujours : mais son chien le voyant partir, donna une si rude secousse à Tirtée, qu'il lui échappa avec la laisse, et se mit à courir si vite sur les pas de son maître, que bientôt on ne vit plus ni la chèvre, ni le voyageur, ni son chien.

L'étranger resté sur le grand chemin, se disposait à aller vers son compagnon, lorsque le berger lui dit :

« Seigneur, le temps est rude, la nuit s'approche, la forêt et la montagne sont pleines de fondrières où vous pourriez vous égarer. Venez prendre un peu de repos dans ma cabane, qui n'est pas loin d'ici. Je suis bien sûr que ma chèvre, qui est fort privée, y reviendra d'elle-même, et y ramènera votre ami, s'il ne la perd point de vue. »

En même temps, il joua de son chalumeau, et le troupeau se mit à défiler, par un sentier, vers le haut de la montagne. Un grand bélier marchait à la tête de ce troupeau ; il était suivi de six chèvres dont les mamelles pendaient jusqu'à terre ; douze brebis, accompagnées de leurs agneaux déjà grands, venaient après ; une ânesse avec son ânon fermaient la marche.

L'étranger suivit Tirtée sans rien dire. Ils montèrent environ six cents pas, par une pelouse découverte, parsemée çà et là de genêts et de romarins ; et comme ils entraient dans la forêt de chênes qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiements d'un chien ; bientôt après, ils virent venir au-devant d'eux le barbet, suivi de son maître qui portait la chèvre blanche sur ses épaules. Tirtée dit à ce jeune homme :

« Mon fils, quoique cette chèvre soit la plus chérie de mon troupeau, j'aimerais mieux l'avoir perdue, que de vous avoir donné la fatigue de la reprendre à la course : mais vous vous reposerez,

s'il vous plaît, cette nuit chez moi; et demain, si vous voulez vous mettre en route, je vous montrerai le chemin de Tégée, d'où on vous enseignera celui d'Argos. Cependant, seigneurs, si vous m'en croyez l'un et l'autre, vous ne partirez point demain d'ici. C'est demain la fête de Jupiter, au mont Lycée. On s'y rassemble de toute l'Arcadie et d'une grande partie de la Grèce. Si vous y venez avec moi, vous me rendrez plus agréable à Jupiter quand je me présenterai à son autel, pour l'adorer, avec des hôtes. »

Le jeune étranger répondit :

« O bon berger! nous acceptons volontiers votre hospitalité pour cette nuit; mais demain, dès l'aurore, nous continuerons notre route pour Argos. Depuis longtemps nous luttons contre la mer, pour arriver à cette ville fameuse dans toute la terre, par ses temples, par ses palais, et par la demeure du grand Agamemnon. »

Après avoir ainsi parlé, ils traversèrent une partie de la forêt du mont Lycée vers l'orient, et ils descendirent dans un petit vallon abrité des vents. Une herbe molle et fraîche couvrait les flancs de ses collines. Au fond, coulait un ruisseau appelé Achéloüs[1], qui allait se jeter dans le fleuve

1. Il ne faut pas confondre ce ruisseau qui sortait du mont Lycée, avec le fleuve du même nom qui séparait l'Étolie de l'Acarnanie. (*Note de l'auteur.*)

Alphée, dont on apercevait au loin dans la plaine, les îles couvertes d'aunes et de tilleuls. Le tronc d'un vieux saule renversé par le temps, servait de pont à l'Achéloüs, et ce pont n'avait pour garde-fous que de grands roseaux, qui s'élevaient à sa droite et à sa gauche : mais le ruisseau, dont le lit était semé de rochers, était si facile à passer à gué, et on faisait si peu d'usage de son pont, que des convolvulus le couvraient presque en entier de leurs festons de feuilles en cœur et de fleurs en cloches blanches.

A quelque distance de ce pont, était l'habitation de Tirtée. C'était une petite maison couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouse. Deux peupliers l'ombrageaient du côté du couchant. Du côté du midi, une vigne en entourait la porte et les fenêtres de ses grappes pourprées et de ses pampres déjà colorés de feu. Un vieux lierre la tapissait au nord et couvrait de son feuillage toujours vert, une partie de l'escalier qui conduisait par dehors à l'étage supérieur.

Dès que le troupeau s'approcha de la maison, il se mit à bêler, suivant sa coutume. Aussitôt, on vit descendre par l'escalier une jeune fille, qui portait sous son bras un vase à traire le lait. Sa robe était de laine blanche ; ses cheveux châtains étaient retroussés sous un chapeau d'écorce de tilleul ; elle avait les bras et les pieds nus, et pour chaussure,

des soques, suivant l'usage des filles d'Arcadie. A sa taille, on l'eût prise pour une nymphe de Diane; à son vase, pour la naïade du ruisseau; mais à sa timidité, on voyait bien que c'était une bergère. Dès qu'elle aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit à rougir.

Tirtée lui dit :

« Cyanée, ma fille, hâtez-vous de traire vos chèvres et de nous préparer à manger, tandis que je ferai chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces voyageurs que Jupiter nous envoie. »

En attendant, il pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne, sur un banc de gazon. Cyanée, s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira le lait des chèvres, qui s'étaient rassemblées autour d'elle; et quand elle eut fini, elle conduisit le troupeau dans la bergerie, qui était à un bout de la maison. Cependant, Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les pieds de ses hôtes; après quoi il les invita d'entrer.

Il faisait déjà nuit: mais une lampe suspendue au plancher, et la flamme du foyer placé, suivant l'usage des Grecs, au milieu de l'habitation, en éclairaient suffisamment l'intérieur. On y voyait accrochées aux murs, des flûtes, des panetières, des houlettes, des formes à faire des fromages; et sur des planches attachées aux solives, des corbeilles de fruits, et des terrines pleines de lait. Au-

dessus de la porte d'entrée, était une petite statue de terre de la bonne Cérès; et sur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, faite d'une racine d'olivier.

Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table, et servit des choux verts, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crème, des œufs frais, et des secondes figues de l'année, blanches et violettes. Elle approcha de la table quatre siéges de bois de chêne. Elle couvrit celui de son père d'une peau de loup, qu'il avait tué lui-même à la chasse. Ensuite, étant montée à l'étage supérieur, elle en descendit avec deux toisons de brebis; mais pendant qu'elle les étendait sur les siéges des voyageurs, elle se mit à pleurer. Son père lui dit :

« Ma chère fille, serez-vous toujours inconsolable de la perte de votre mère? et ne pourrez-vous jamais rien toucher de tout ce qui a été à son usage, sans verser des larmes? »

Cyanée ne répondit rien; mais se tournant vers la muraille, elle s'essuya les yeux. Tirtée fit une prière et une libation à Jupiter hospitalier; et faisant asseoir ses hôtes, ils se mirent tous à manger en gardant un profond silence.

Quand les mets furent desservis, Tirtée dit aux deux voyageurs :

« Mes chers hôtes, si vous fussiez descendus chez

quelque autre habitant de l'Arcadie, ou si vous fussiez passés ici il y quelques années, vous eussiez été beaucoup mieux reçus. Mais la main de Jupiter m'a frappé. J'ai eu sur le coteau voisin un jardin qui me fournissait, dans toutes les saisons, des légumes et d'excellents fruits : il est maintenant confondu dans la forêt. Ce vallon solitaire retentissait du mugissement de mes bœufs. Vous n'eussiez entendu, du matin au soir, dans ma maison, que des chants d'allégresse et des cris de joie. J'ai vu, autour de cette table, trois garçons et quatre filles. Le plus jeune de mes fils était en état de conduire un troupeau de brebis. Ma fille Cyanée habillait ses petites sœurs, et leur tenait déjà lieu de mère. Ma femme, laborieuse et encore jeune, entretenait toute l'année, autour de moi, la gaieté, la paix et l'abondance. Mais la perte de mon fils aîné a entraîné celle de presque toute ma famille. Il aimait, comme un jeune homme, à faire preuve de sa légèreté, en montant au haut des plus grands arbres. Sa mère, à qui de pareils exercices causaient une frayeur extrême, l'avait prié plusieurs fois de s'en abstenir. Je lui avais prédit qu'il lui en arriverait quelque malheur. Hélas! les dieux m'ont puni de mes prédictions indiscrètes, en les accomplissant. Un jour d'été que mon fils était dans la forêt à garder les troupeaux avec ses frères, le plus jeune d'entre eux eut envie de manger des

fruits d'un merisier sauvage. Aussitôt, l'aîné monta dans l'arbre pour en cueillir; et quand il fu au sommet, qui était très-élevé, il aperçut sa mère aux environs, qui, le voyant à son tour, jeta un cri d'effroi et se trouva mal. A cette vue, la peur ou le repentir saisit mon malheureux fils; il tomba. Sa mère, revenue à elle aux cris de ses enfants, accourut vers lui : en vain elle essaya de le ranimer dans ses bras; l'infortuné tourna les yeux vers elle, prononça son nom et le mien, et expira. La douleur dont mon épouse fut saisie, la mena en peu de jours au tombeau. La plus tendre union régnait entre mes enfants, et égalait leur affection pour leur mère. Ils moururent tous du regret de sa perte, et de celle les uns des autres. Avec combien de peine n'ai-je pas conservé celle-ci!... »

Ainsi parla Tirtée, et, malgré ses efforts, des pleurs inondèrent ses yeux. Cyanée se jeta au cou de son père, et mêlant ses larmes aux siennes, elle le pressait dans ses bras sans pouvoir parler. Tirtée lui dit :

« Cyanée, ma chère fille, mon unique consolation, cesse de t'affliger. Nous les reverrons un jour : ils sont avec les dieux. »

Il dit, et la sérénité reparut sur son visage et sur celui de sa fille. Elle versa, d'un air tranquille, du vin dans toutes les coupes; puis, prenant un fuseau avec une quenouille chargée de laine, elle

vint s'asseoir auprès de son père, et se mit à filer en le regardant et en s'appuyant sur ses genoux.

Cependant les deux voyageurs fondaient en larmes. Enfin, le plus jeune, prenant la parole, dit à Tirtée :

« Quand nous aurions été reçus dans le palais et à la table d'Agamemnon, au moment où, couvert de gloire, il reverra sa fille Iphigénie et son épouse Clytemnestre, qui soupirent depuis si longtemps après son retour, nous n'aurions pu ni voir ni entendre des choses aussi touchantes que celles dont nous sommes spectateurs. O bon berger ! il faut l'avouer, vous avez éprouvé de grands maux ; mais si Céphas que vous voyez, qui a beaucoup voyagé, voulait vous entretenir de ceux qui accablent les hommes par toute la terre, vous passeriez la nuit à l'entendre et à bénir votre sort. Que d'inquiétudes vous sont inconnues au milieu de ces retraites paisibles ! Vous y vivez libre ; la nature fournit à tous vos besoins ; l'amour paternel vous rend heureux, et une religion douce vous console de toutes vos peines. »

Céphas prenant la parole, dit à son jeune ami :

« Mon fils, racontez-nous vos propres malheurs : Tirtée vous écoutera avec plus d'intérêt qu'il ne m'écouterait moi-même. Dans l'âge viril, la vertu est souvent le fruit de la raison ; mais dans la jeunesse, elle est toujours celui du sentiment. »

Tirtée s'adressant au jeune étranger, lui dit :

« A mon âge, on dort peu. Si vous n'êtes pas trop pressé du sommeil, j'aurai bien du plaisir à vous entendre. Je ne suis jamais sorti de mon pays; mais j'aime et j'honore les voyageurs. Ils sont sous la protection de Mercure et de Jupiter. On apprend toujours quelque chose d'utile avec eux. Pour vous, il faut que vous ayez éprouvé de grands chagrins dans votre patrie, pour avoir quitté si jeune vos parents, avec lesquels il est si doux de vivre et de mourir.

— Quoiqu'il soit difficile, lui répondit ce jeune homme, de parler toujours de soi avec sincérité, vous nous avez fait un si bon accueil, que je vous raconterai volontiers toutes mes aventures, bonnes et mauvaises. »

Je m'appelle Amasis. Je suis né à Thèbes en Égypte, d'un père riche. Il me fit élever par les prêtres du temple d'Osiris. Ils m'enseignèrent toutes les sciences dont l'Égypte s'honore : la langue sacrée, par laquelle on communique avec les siècles passés ; et la langue grecque, qui nous sert à entretenir des relations avec les peuples de l'Europe. Mais, ce qui est au-dessus des sciences et des langues, ils m'apprirent à être juste, à

dire la vérité, à ne craindre que les dieux, et à préférer à tout la gloire qui s'acquiert par la vertu.

Ce dernier sentiment crût en moi avec l'âge. On ne parlait depuis longtemps en Égypte que de la guerre de Troie. Les noms d'Achille, d'Hector, et des autres héros, m'empêchaient de dormir. J'aurais acheté un seul jour de leur renommée par le sacrifice de toute ma vie. Je trouvais heureux mon compatriote Memnon, qui avait péri sous les murs de Troie, et pour lequel on construisait à Thèbes un superbe tombeau. Que dis-je? j'aurais donné volontiers mon corps pour être changé dans la statue d'un héros, pourvu qu'on m'eût exposé sur une colonne à la vénération des peuples.

Je résolus donc de m'arracher aux délices de l'Égypte, et aux douceurs de la maison paternelle, pour acquérir une grande réputation. Toutes les fois que je me présentais devant mon père :

« Envoyez-moi au siége de Troie, lui disais-je, afin que je me fasse un nom illustre parmi les hommes. Vous avez mon frère aîné, qui reste auprès de vous. Si vous vous opposez toujours à mes désirs dans la crainte de me perdre, sachez que, si j'échappe à la guerre, je n'échapperai pas au chagrin. »

En effet, je dépérissais à vue d'œil ; je fuyais toute société, et j'étais si solitaire qu'on m'en avait donné le surnom de Monéros. Mon père voulut en

vain combattre un sentiment qui était le fruit de l'éducation qu'il m'avait donnée.

Un jour il me présenta à Céphas, en m'exhortant à suivre ses conseils. Quoique je n'eusse jamais vu Céphas, une sympathie secrète m'attacha d'abord à lui. Ce respectable ami ne chercha point à combattre ma passion favorite; mais pour l'affaiblir, il lui fit changer d'objet.

« Vous aimez la gloire, me dit-il; c'est ce qu'il y a de plus doux dans le monde, puisque les dieux en ont fait leur partage. Mais comment comptez-vous l'acquérir au siége de Troie? Quel parti prendrez-vous, des Grecs ou des Troyens? La justice est pour la Grèce; la pitié et le devoir pour Troie. Vous êtes Asiatique[1] : combattez-vous en faveur de l'Europe contre l'Asie? Porterez-vous les armes contre Priam, ce père et ce roi infortuné, près de succomber avec sa famille et son empire, sous le fer des Grecs? D'un autre côté, prendrez-vous la défense du ravisseur Pâris et de la coupable Hélène, contre Ménélas son époux? Il n'y a point de véritable gloire sans justice. Mais quand un homme libre pourrait démêler dans les querelles des rois le parti le plus juste, croyez-vous que ce serait à le suivre qu'en consiste la plus grande gloire qu'on puisse acquérir? Quels que soient les applaudissements que les

1. Les anciens mettaient l'Égypte en Asie. (*Note de l'auteur.*)

victorieux reçoivent de leurs compatriotes, croyez-moi, le genre humain sait bien les mettre un jour à leur place. Il n'a placé qu'au rang des héros et des demi-dieux ceux qui n'ont exercé que la justice; comme Thésée, Hercule, Pirithoüs, etc.... Mais il a élevé au rang des dieux ceux qui ont été bienfaisants : tels sont Isis, qui donna des lois aux hommes ; Osiris, qui leur apprit les arts et la navigation; Apollon, la musique; Mercure, le commerce ; Pan, à conduire des troupeaux ; Bacchus, à planter la vigne; Cérès, à faire croître le blé. Je suis né dans les Gaules, continua Céphas; c'est un pays naturellement bon et fertile, mais qui, faute de civilisation, manque de la plupart des choses nécessaires au bonheur. Allons y porter les arts et les plantes utiles de l'Égypte, une religion humaine et des lois sociales : nous en rapporterons peut-être des choses utiles à votre patrie. Il n'y a point de peuple sauvage, qui n'ait quelque industrie dont un peuple policé ne puisse tirer parti, quelque tradition ancienne, quelque production rare et particulière à son climat. C'est ainsi que Jupiter, le père des hommes, a voulu lier par un commerce réciproque de bienfaits, tous les peuples de la terre, pauvres ou riches, barbares ou civilisés. Si nous ne trouvons dans les Gaules rien d'utile à l'Égypte, ou si nous perdons, par quelque accident, les fruits de notre voyage, il nous en

restera un que ni la mort, ni les tempêtes ne sauraient nous enlever ; ce sera le plaisir d'avoir fait du bien. »

Ce discours éclaira tout à coup mon esprit d'une lumière divine. J'embrassai Céphas, les larmes aux yeux.

« Partons, lui dis-je ; allons faire du bien aux hommes ; allons imiter les dieux. »

Mon père approuva notre projet ; et comme je prenais congé de lui, il me dit en me serrant dans ses bras :

« Mon fils, vous allez entreprendre la chose la plus difficile qu'il y ait au monde, puisque vous allez travailler au bonheur des hommes. Mais, si vous pouvez y trouver le vôtre, soyez bien sûr que vous ferez le mien. »

Après avoir fait nos adieux, Céphas et moi, nous nous embarquâmes à Canope, sur un vaisseau phénicien qui allait chercher des pelleteries dans les Gaules, et de l'étain dans les Iles Britanniques. Nous emportâmes avec nous des toiles de lin, des modèles de chariots, de charrues et de divers métiers ; des cruches de vin, des instruments de musique, des graines de toute espèce, entre autres, celles du chanvre et du lin. Nous fîmes attacher dans des caisses, autour de la poupe du vaisseau, sur son pont et jusque dans ses cordages, des ceps de vigne qui étaient en fleur, et des arbres fruitiers

de plusieurs sortes. On aurait pris notre vaisseau, couvert de pampres et de feuillages, pour celui de Bacchus allant à la conquête des Indes.

Nous mouillâmes d'abord sur les côtes de l'île de Crète, pour y prendre des plantes convenables au climat des Gaules. Cette île nourrit une plus grande quantité de végétaux que l'Égypte, dont elle est voisine, par la variété de ses températures, qui s'étendent depuis les sables chauds de ses rivages, jusqu'au pied des neiges qui couvrent le mont Ida, dont le sommet se perd dans les nues. Mais ce qui doit être encore bien plus cher à ses habitants, elle est gouvernée par les sages lois de Minos.

Un vent favorable nous poussa ensuite de la Crète à la hauteur de Mélite [1]. C'est une petite île dont les collines de pierre blanche paraissent de loin sur la mer, comme des toiles tendues au soleil. Nous y jetâmes l'ancre pour y faire de l'eau, qu'on y conserve très-pure dans des citernes. Nous y aurions vainement cherché d'autres secours : cette île manque de tout, quoique par sa situation entre la Sicile et l'Afrique, et par la vaste étendue de son port qui se partage en plusieurs bras, elle dût être le centre du commerce entre les peuples de l'Europe, de l'Afrique, et même de l'Asie. Ses habitants ne vivent que de brigandages. Nous leur

1. Malte.

fîmes présent de graines de melon et de celles du xylon [1]. C'est une herbe qui se plaît dans les lieux les plus arides, et dont la bourre sert à faire des toiles très-blanches et très-légères. Quoique Mélite, qui n'est qu'un rocher, ne produise presque rien pour la subsistance des hommes et des animaux, on y prend chaque année, vers l'équinoxe d'automne [2], une quantité prodigieuse de cailles qui s'y reposent en passant d'Europe en Afrique. C'est un spectacle curieux de les voir, toutes pesantes qu'elles sont, traverser la mer en nombre presque infini. Elles attendent que le vent du nord souffle ; et dressant en l'air une de leurs ailes, comme une voile, et battant de l'autre comme d'une rame, elles rasent les flots, de leurs croupions chargés de graisse. Quand elles arrivent dans l'île, elles sont si fatiguées, qu'on les prend à la main. Un homme en peut ramasser dans une journée plus qu'il n'en peut manger dans une année.

De Mélite, les vents nous poussèrent jusqu'aux îles d'Énosis, qui sont à l'extrémité méridionale de la Sardaigne. Là, ils devinrent contraires, et nous obligèrent de mouiller. Ces îles sont des écueils

1. C'est le coton en herbe; il est originaire d'Égypte; on en fait maintenant à Malte de très-jolis ouvrages qui servent à faire vivre la plupart du peuple qui y est fort pauvre. (*Note de l'auteur.*)

2. Les cailles passent encore à Malte à jour nommé et marqué sur l'almanach du pays. (*Id.*)

sablonneux, qui ne produisent rien ; mais par une merveille de la providence des dieux, qui dans les lieux les plus stériles sait nourrir les hommes de mille manières différentes, elle a donné des thons à ces sables, comme elle a donné des cailles au rocher de Mélite. Au printemps, les thons qui entrent de l'Océan dans la Méditerranée, passent en si grande quantité entre la Sardaigne et les îles d'Énosis, que leurs habitants sont occupés nuit et jour à les pêcher, à les saler, et à en tirer de l'huile. J'ai vu, sur leurs rivages, des monceaux d'os brûlés de ces poissons, plus hauts que cette maison. Mais ce présent de la nature ne rend pas les insulaires plus riches. Ils pêchent pour le profit des habitants de la Sardaigne. Ainsi nous ne vîmes que des esclaves aux îles d'Énosis, et des tyrans à Mélite.

Les vents étant devenus favorables, nous partîmes après avoir fait présent aux habitants d'Énosis de quelques ceps de vigne, et en avoir reçu de jeunes plants de châtaigniers, qu'ils tirent de la Sardaigne, où les fruits de ces arbres viennent d'une grosseur considérable.

Pendant le voyage, Céphas me faisait remarquer les aspects variés des terres, dont la nature n'a fait aucune semblable en qualité et en forme, afin que diverses plantes, divers animaux pussent trouver, dans le même climat, des températures différentes.

Quand nous n'apercevions que le ciel et l'eau, il me faisait observer les hommes. Il me disait :

« Voyez ces gens de mer, comme ils sont robustes ! Vous les prendriez pour des Tritons. L'exercice du corps est l'aliment de la santé. Il dissipe une infinité de maladies et de passions qui naissent dans le repos des villes. Les dieux ont planté la vie humaine comme les chênes de mon pays. Plus ils sont battus des vents, plus ils sont vigoureux. La mer, me disait-il encore, est une école de toutes les vertus. On y vit dans des privations et dans des dangers de toute espèce. On est forcé d'y être courageux, sobre, chaste, prudent, patient, vigilant, religieux.

— Mais, lui répondis-je, pourquoi la plupart de nos compagnons de voyage n'ont-ils aucune de ces qualités-là ? Ils sont presque tous intempérants, violents, impies, louant ou blâmant sans discernement tout ce qu'ils voyent faire.

— Ce n'est point la mer qui les a corrompus, reprit Céphas. Ils y ont apporté leurs passions de la terre. C'est l'amour des richesses, la paresse, le désir de se livrer à toutes sortes de désordres quand ils sont à terre, qui déterminent un grand nombre d'hommes à voyager sur la mer pour s'enrichir ; et comme ils ne trouvent qu'avec beaucoup de peines les moyens de se satisfaire sur cet élément, vous les voyez toujours inquiets, sombres et impatients,

parce qu'il n'y a rien de si mauvaise humeur que le vice, quand il se trouve dans le chemin de la vertu. Un vaisseau est le creuset où s'éprouvent les qualités morales. Le méchant y empire, et le bon y devient meilleur. Mais la vertu tire parti de tout. Profitez de leurs défauts. Vous apprendrez ici à mépriser également l'injure et les vains applaudissements, à mettre votre contentement en vous-même et à ne prendre que les dieux pour témoins de vos actions. Celui qui veut faire du bien aux hommes, doit s'exercer de bonne heure à en recevoir du mal. C'est par les travaux du corps, et par l'injustice des hommes, que vous fortifierez à la fois votre corps et votre âme. C'est ainsi qu'Hercule a acquis ce courage et cette force prodigieuse qui ont porté sa gloire jusqu'aux astres. »

Je suivais donc, autant que je le pouvais, les conseils de mon ami, malgré mon extrême jeunesse. Je travaillais à lever les lourdes antennes et à manœuvrer les voiles ; mais à la moindre raillerie de mes compagnons, qui se moquaient de mon inexpérience, j'étais tout déconcerté. Il m'était plus facile de m'exercer contre les tempêtes que contre les mépris des hommes ; tant mon éducation m'avait rendu sensible à l'opinion d'autrui.

Nous passâmes le détroit qui sépare l'Afrique de l'Europe, et nous vîmes, à droite et à gauche, les deux montagnes Calpé et Abila qui en fortifient

l'entrée. Nos matelots phéniciens ne manquèrent pas de nous faire observer que leur nation était la première de toutes celles de la terre, qui avait osé pénétrer dans le vaste Océan, et côtoyer ses rivages jusque sous l'Ourse glacée. Ils mirent sa gloire fort au-dessus de celle d'Hercule, qui avait planté, disaient-ils, deux colonnes avec cette inscription : ON NE VA POINT AU DELA, comme si le terme de ses travaux devait être celui des courses du genre humain. Céphas, qui ne négligeait aucune occasion de rappeler les hommes à la justice, et de rendre hommage à la mémoire des héros, leur disait :

« J'ai toujours ouï dire qu'il fallait respecter les anciens. Les inventeurs en chaque science sont les plus dignes de louange, parce qu'ils en ouvrent la carrière aux autres hommes. Il est peu difficile ensuite à ceux qui viennent après eux, d'aller plus avant. Un enfant, monté sur les épaules d'un grand homme, voit plus loin que celui qui le porte. »

Mais Céphas leur parlait en vain : ils ne daignèrent pas rendre le moindre honneur à la mémoire du fils d'Alcmène. Pour nous, nous vénérâmes les rivages de l'Espagne, où il avait tué Géryon à trois corps ; nous couronnâmes nos têtes de branches de peuplier, et nous versâmes, en son honneur, du vin de Thasos dans les flots.

Bientôt nous découvrîmes les profondes et verdoyantes forêts qui couvrent la Gaule Celtique.

C'est un fils d'Hercule, appelé Galatès, qui donna à ses habitants le surnom de Galates, ou de Gaulois. Sa mère, fille d'un roi des Celtes, était d'une grandeur prodigieuse. Elle dédaignait de prendre un mari parmi les sujets de son père ; mais quand Hercule passa dans les Gaules, après la défaite de Géryon, elle ne put refuser son cœur et sa main au vainqueur d'un tyran. Nous entrâmes ensuite dans le canal qui sépare la Gaule des Iles Britanniques, et en peu de jours nous parvînmes à l'embouchure de la Seine, dont les eaux vertes se distinguent en tout temps des flots azurés de la mer.

J'étais au comble de la joie. Nous étions près d'arriver. Nos arbres étaient frais et couverts de feuilles. Plusieurs d'entre eux, entre autres les ceps de vigne, avaient des fruits mûrs. Je pensais au bon accueil qu'allaient nous faire des peuples dénués des principaux biens de la nature, lorsqu'ils nous verraient débarquer sur leurs rivages, avec les plus douces productions de l'Égypte et de la Crète. Les seuls travaux de l'agriculture suffisent pour fixer les peuples errants et vagabonds, et leur ôter le désir de soutenir, par la violence, la vie humaine que la nature entretient par tant de bienfaits. Il ne faut qu'un grain de blé, me disais-je, pour policer tous les Gaulois, par les arts que l'agriculture fait naître. Cette seule graine de lin suffit pour les vêtir un jour. Ce cep de vigne est suffi-

sant pour répandre à perpétuité la gaieté et la joie dans leurs festins. Je sentais alors combien les ouvrages de la nature sont supérieurs à ceux des hommes. Ceux-ci dépérissent dès qu'ils commencent à paraître; les autres, au contraire, portent en eux l'esprit de vie qui les propage. Le temps, qui détruit les monuments des arts, ne fait que multiplier ceux de la nature. Je voyais, dans une seule semence, plus de vrais biens renfermés, qu'il n'y en a en Égypte dans les trésors des rois.

Je me livrais à ces divines et humaines spéculations; et, dans les transports de ma joie, j'embrassais Céphas, qui m'avait donné une si juste idée des biens des peuples et de la véritable gloire. Cependant, mon ami remarqua que le pilote se préparait à remonter la Seine, à l'embouchure de laquelle nous étions alors. La nuit s'approchait; le vent soufflait de l'occident, et l'horizon était fort chargé. Céphas dit au pilote :

« Je vous conseille de ne point entrer dans le fleuve; mais plutôt de jeter l'ancre dans ce port aimé d'Amphitrite que vous voyez sur la gauche. Voici ce que j'ai ouï raconter à ce sujet à nos anciens :

« La Seine, fille de Bacchus et nymphe de Cérès, avait suivi dans les Gaules la déesse des blés, lorsqu'elle cherchait sa fille Proserpine par toute la terre. Quand Cérès eut mis fin à ses courses, la

Seine la pria de lui donner, en récompense de ses services, ces prairies que vous voyez là-bas. La déesse y consentit, et accorda de plus à la fille de Bacchus, de faire croître des blés partout où elle porterait ses pas. Elle laissa donc la Seine sur ces rivages, et lui donna pour compagne et pour suivante, la nymphe Héva, qui devait veiller près d'elle, de peur qu'elle ne fût enlevée par quelque dieu de la mer, comme sa fille Proserpine l'avait été par celui des enfers. Un jour que la Seine s'amusait à courir sur ces sables en cherchant des coquilles, et qu'elle fuyait, en jetant de grands cris, devant les flots de la mer qui quelquefois lui mouillaient la plante des pieds, et quelquefois l'atteignait jusqu'aux genoux, Héva sa compagne aperçut sous les ondes les chevaux blancs, le visage empourpré et la robe bleue de Neptune. Ce dieu venait des Orcades après un grand tremblement de terre, et il parcourait les rivages de l'Océan, examinant, avec son trident, si leurs fondements n'avaient point été ébranlés. A sa vue, Héva jeta un grand cri, et avertit la Seine, qui s'enfuit aussitôt vers les prairies. Mais le dieu des mers avait aperçu la nymphe de Cérès, et, touché de sa bonne grâce et de sa légèreté, il poussa sur le rivage ses chevaux marins après elle. Déjà il était près de l'atteindre, lorsqu'elle invoqua Bacchus son père, et Cérès sa maîtresse. L'une et l'autre l'exaucèrent : dans le temps

que Neptune tendait les bras pour la saisir, tout le corps de la Seine se fondit en eau; son voile et ses vêtements verts, que les vents poussaient devant elle, devinrent des flots couleur d'émeraude; elle fut changée en un fleuve de cette couleur, qui se plaît encore à parcourir les lieux qu'elle a aimés étant nymphe. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Neptune, malgré sa métamorphose, n'a cessé d'en être amoureux, comme on dit que le fleuve Alphée l'est encore en Sicile de la fontaine Aréthuse. Mais si le dieu des mers a conservé son amour pour la Seine, la Seine garde encore son aversion pour lui. Deux fois par jour, il la poursuit avec de grands mugissements, et chaque fois, la Seine s'enfuit dans les prairies en remontant vers sa source, contre le cours naturel des fleuves. En tout temps, elle sépare ses eaux vertes des eaux azurées de Neptune.

« Héva mourut du regret de la perte de sa maîtresse. Mais les Néréides, pour la récompenser de sa fidélité, lui élevèrent sur le rivage un tombeau de pierres blanches et noires, qu'on aperçoit de fort loin. Par un art céleste, elles y enfermèrent même un écho, afin qu'Héva, après sa mort, prévînt par l'ouïe et par la vue les marins du danger de la mer. Vous voyez d'ici son tombeau. C'est cette montagne escarpée, formée de couches funèbres de pierres blanches et noires. Elle porte

toujours le nom de Héva[1]. Vous voyez, à ces amas de cailloux dont sa base est couverte, les efforts de Neptune irrité en ronger les fondements; et vous pouvez entendre d'ici les mugissements de la montagne qui avertit les gens de mer de prendre garde à eux. Pour Amphitrite, touchée du malheur de la Seine, elle pria les Néréides de creuser cette petite baie que vous voyez sur votre gauche, à l'embouchure du fleuve; et elle voulut qu'elle fût en tout temps un havre assuré contre les fureurs de son époux. Entrez-y donc maintenant, si vous m'en croyez, pendant qu'il fait jour. Je puis vous certifier que j'ai vu souvent le dieu des mers poursuivre la Seine bien avant dans les campagnes, et renverser tout ce qui se rencontrait sur son passage. Gardez-vous donc de vous trouver sur le chemin de ce dieu.

—Il faut, répondit le pilote à Céphas, que vous me preniez pour un homme bien stupide, de me faire de pareils contes à mon âge. Il y a quarante ans que je navigue. J'ai mouillé de nuit et de jour dans la Tamise, pleine d'écueils, et dans le Tage, qui est si rapide : j'ai vu les cataractes du Nil, qui font un bruit affreux; et jamais je n'ai vu, ni ouï rien dire de semblable à ce que vous venez de me ra-

1. Il y a en effet, à l'embouchure de la Seine, sur la rive gauche, une montagne formée de couches de pierres noires et blanches, qui s'appelle la Hève. (*Note de l'auteur.*)

conter. Je ne serai pas assez fou de m'arrêter ici à l'ancre, tandis que le vent est favorable pour remonter le fleuve. Je passerai la nuit dans son canal, et j'y dormirai bien profondément. »

Il dit, et de concert avec les matelots, il fit une huée, comme les hommes présomptueux et ignorants ont coutume de faire, quand on leur donne des avis dont ils ne comprennent pas le sens.

Céphas alors s'approcha de moi, et me demanda si je savais nager. « Non, lui répondis-je. J'ai appris en Égypte tout ce qui pouvait me faire honneur parmi les hommes, et presque rien de ce qui pouvait m'être utile à moi-même. » Il me dit :

« Ne nous quittons pas : tenons-nous près de ce banc de rameurs, et mettons toute notre confiance dans les dieux. »

Cependant, le vaisseau poussé par le vent, et sans doute aussi par la vengeance d'Hercule, entra dans le fleuve à pleines voiles. Nous évitâmes d'abord trois bancs de sable, qui sont à son embouchure ; ensuite, nous étant engagés dans son canal, nous ne vîmes plus autour de nous qu'une vaste forêt, qui s'étendait jusque sur ses rivages. Nous n'apercevions dans ce pays d'autres marques d'habitation, que quelques fumées qui s'élevaient çà et là au-dessus des arbres. Nous voguâmes ainsi jusqu'à ce que, la nuit nous empêchant de rien distinguer, le pilote laissa tomber l'ancre.

Le vaisseau, chassé d'un côté par un vent frais, et de l'autre par le cours du fleuve, vint en travers dans le canal. Mais, malgré cette position dangereuse, nos matelots se mirent à boire et à se réjouir, se croyant à l'abri de tout danger parce qu'ils se voyaient entourés de la terre de toutes parts. Ils furent ensuite se coucher, sans qu'il en restât un seul pour veiller à la manœuvre.

Nous étions restés sur le pont, Céphas et moi, assis sur un banc de rameurs. Nous bannissions le sommeil de nos yeux, en nous entretenant du spectacle majestueux des astres qui roulaient sur nos têtes. Déjà la constellation de l'Ourse était au milieu de son cours, lorsque nous entendîmes au loin un bruit sourd, mugissant, semblable à celui d'une cataracte. Je me levai imprudemment, pour voir ce que ce pouvait être. J'aperçus, à la blancheur de son écume, une montagne d'eau[1] qui venait à nous du côté de la mer, en se roulant sur elle-même. Elle occupait toute la largeur du fleuve, et surmontant ses rivages à droite et à gauche, elle se brisait avec un fracas horrible parmi les troncs

1. Cette montagne d'eau se produit par les marées qui entrent de la mer dans la Seine et le font refluer contre son cours. On l'entend venir de fort loin, surtout la nuit. On l'appelle la barre, parce qu'elle barre tout le cours de la Seine. Cette barre est ordinairement suivie d'une seconde barre encore plus élevée, qui la suit à cent toises de distance. Elles courent beaucoup plus vite qu'un cheval au galop. (*Note de l'auteur.*)

des arbres de la forêt. Dans l'instant, elle fut sur notre vaisseau, et le rencontrant en travers, elle le coucha sur le côté : ce mouvement me fit tomber dans l'eau. Un moment après, une seconde vague, encore plus élevée que la première, fit tourner le vaisseau tout à fait. Je me souviens qu'alors j'entendis sortir une multitude de cris sourds et étouffés de cette carène renversée; mais, voulant appeler moi-même mon ami à mon secours, ma bouche se remplit d'eau salée, mes oreilles bourdonnèrent je me sentis emporter avec une extrême rapidité, et bientôt après, je perdis toute connaissance.

Je ne sais combien de temps je restai dans l'eau; mais quand je revins à moi, j'apercus, vers l'occident, l'arc d'Iris dans les cieux; et du côté de l'orient, les premiers feux de l'aurore, qui coloraient les nuages d'argent et de vermillon. Une troupe de jeunes filles fort blanches, demi-vêtues de peaux, m'entouraient. Les unes me présentaient des liqueurs dans des coquilles, d'autres m'essuyaient avec des mousses, d'autres me soutenaient la tête avec leurs mains. Leurs cheveux blonds, leurs joues vermeilles, leurs yeux bleus, et je ne sais quoi de céleste que la pitié met sur le visage des femmes, me firent croire que j'étais dans les cieux, et que j'étais servi par les Heures qui en ouvrent chaque jour les portes aux malheureux mortels. Le premier mouvement de mon cœur fut de vous

chercher, et le second fut de vous demander, ô Céphas! Je ne me serais pas cru heureux, même dans l'Olympe, si vous eussiez manqué à mon bonheur. Mais mon illusion se dissipa, lorsque j'entendis ces jeunes filles prononcer de leurs bouches de rose, un langage inconnu et barbare. Je me rappelai alors peu à peu les circonstances de mon naufrage. Je me levai. Je voulus vous chercher; mais je ne savais où vous retrouver. J'errais aux environs au milieu des bois. J'ignorais si le fleuve où nous avions fait naufrage, était près ou loin, à ma droite ou à ma gauche; et pour surcroît d'embarras, je ne pouvais interroger personne sur sa position.

Après y avoir un peu réfléchi, je remarquai que les herbes étaient humides, et le feuillage des arbres d'un vert brillant, d'où je conclus qu'il avait plu abondamment la nuit précédente. Je me confirmai dans cette idée à la vue de l'eau qui coulait encore en torrents jaunes le long des chemins. Je pensai que ces eaux devaient se jeter dans quelque ruisseau, et le ruisseau dans le fleuve. J'allais suivre ces indications, lorsque des hommes sortis d'une cabane voisine, me forcèrent d'y entrer d'un ton menaçant. Je m'aperçus alors que je n'étais plus libre, et que j'étais esclave chez des peuples où je m'étais flatté d'être honoré comme un dieu.

J'en atteste Jupiter, ô Céphas! le déplaisir d'avoir

fait naufrage au port, de me voir réduit en servitude par ceux que j'étais venu servir de si loin, d'être relégué dans une terre barbare où je ne pouvais me faire entendre de personne, loin du doux pays de l'Égypte et de mes parents, n'égala pas le chagrin de vous avoir perdu. Je me rappelais la sagesse de vos conseils ; votre confiance dans les dieux, dont vous me faisiez sentir la providence au milieu même des plus grands maux ; vos observations sur les ouvrages de la nature, qui la remplissaient pour moi de vie et de bienveillance; le calme où vous saviez tenir toutes mes passions ; et je sentais, par les nuages qui s'élevaient dans mon cœur, que j'avais perdu en vous le premier des biens, et qu'un ami sage est le plus grand présent que la bonté des dieux puisse accorder à un homme.

Je ne pensais donc qu'au moyen de vous retrouver, et je me flattais d'y réussir en m'enfuyant au milieu de la nuit, si je pouvais seulement me rendre au bord de la mer. Je savais bien que je ne pouvais pas en être fort éloigné ; mais j'ignorais de quel côté elle était. Il n'y avait point aux environs de hauteur d'où je puisse la découvrir. Quelquefois, je montais au sommet des plus grands arbres ; mais je n'apercevais que la surface de la forêt qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Souvent, j'étais attentif au vol des oiseaux, pour voir si je n'apercevrais pas

quelque oiseau de marine venant à terre faire son nid dans la forêt, ou quelque pigeon sauvage allant picorer le sel sur les bords de la mer. J'aurais mieux aimé mille fois entendre les cris perçants des mauves, lorsqu'elles viennent dans les tempêtes se réfugier sur les rochers, que le doux chant des rouges-gorges qui annonçaient dejà, dans les feuilles jaunies des bois, la fin des beaux jours.

Une nuit que j'étais couché, je crus entendre au loin le bruit que font les flots de la mer lorsqu'ils se brisent sur ses rivages; il me sembla même que je distinguais le tumulte des eaux de la Seine poursuivie par Neptune. Leurs mugissements qui m'avaient transi d'horreur, me comblèrent alors de joie. Je me levai : je sortis de la cabane, et je prêtai une oreille attentive; mais bientôt, des rumeurs qui venaient de diverses parties de l'horizon, confondirent tous mes jugements, et je reconnus que c'étaient les murmures des vents qui agitaient au loin les feuillages des chênes et des hêtres.

Quelquefois j'essayais de faire entendre aux sauvages de ma cabane, que j'avais perdu un ami. Je mettais la main sur mes yeux, sur ma bouche et sur mon cœur; je leur montrais l'horizon; je levais au ciel mes mains jointes, et je versais des larmes. Ils comprenaient ce langage muet de ma douleur, car ils pleuraient avec moi; mais, par une contradiction dont je ne pouvais me rendre raison,

ils redoublaient de précautions pour m'empêcher de m'éloigner d'eux.

Je m'appliquai donc à apprendre leur langue, afin de les instruire de mon sort et de les y rendre sensibles. Ils s'empressaient eux-mêmes de m'enseigner les noms des objets que je leur montrais. L'esclavage est fort doux chez ces peuples. Ma vie, à la liberté près, ne différait en rien de celle de mes maîtres. Tout était commun entre nous, les vivres, le toit, et la terre sur laquelle nous couchions enveloppés de peaux. Ils avaient même des égards pour ma jeunesse, et ils ne me donnaient à supporter que la moindre partie de leurs travaux. En peu de temps, je parvins à converser avec eux. Voici ce que j'ai connu de leur gouvernement et de leur caractère.

Les Gaules sont peuplées d'un grand nombre de petites nations, dont les unes sont gouvernées par des rois, d'autres par des chefs appelés iarles; mais soumises toutes au pouvoir des druides, qui les réunissent sous une même religion, et les gouvernent avec d'autant plus de facilité, que mille coutumes différentes les divisent. Les druides ont persuadé à ces nations, qu'elles descendaient de Pluton, dieu des enfers, qu'ils appellent Hæder, ou l'aveugle. C'est pourquoi les Gaulois comptent par nuits, et non point par jours, et ils comptent les heures du jour du milieu de la nuit, contre la cou-

tume de tous les peuples. Ils adorent plusieurs autres dieux aussi terribles que Hæder, tels que Niorder, le maître des vents, qui brise les vaisseaux sur leurs côtes, afin, disent-ils, de leur en procurer le pillage. Ainsi ils croient que tout vaisseau qui périt sur leurs rivages, leur est envoyé par Niorder. Ils ont de plus, Thor ou Theutatès, le dieu de la guerre, armé d'une massue qu'il lance du haut des airs; ils lui donnent des gants de fer, et un baudrier qui redouble sa fureur quand il en est ceint : Tir, aussi cruel; le taciturne Vidar, qui porte des souliers fort épais, avec lesquels il peut marcher dans l'air et sur l'eau sans faire de bruit; Heimdall à la dent d'or, qui voit le jour et la nuit : il entend le bruit le plus léger, même celui que fait l'herbe ou la laine quand elle croît; Uller, le dieu de la glace, chaussé de patins; Loke, qui eut trois enfants de la géante Angherbode, la messagère de douleur, savoir : le loup Fenris, le serpent de Midgard, et l'impitoyable Héla. Héla est la mort. Ils disent que son palais est la misère, sa table la famine, sa porte le précipice, son vestibule la langueur, son lit la consomption. Ils ont encore plusieurs autres dieux, dont les exploits sont aussi féroces que les noms : Hérian, Riflindi, Svidur, Svidrer, Salsk; qui veulent dire, le guerrier, le bruyant, l'exterminateur, l'incendiaire, le père du carnage. Les druides honorent ces divinités avec

des cérémonies lugubres, des chants lamentables, et des sacrifices humains[1]. Ce culte affreux leur donne tant de pouvoir sur les esprits effrayés des Gaulois, qu'ils président à tous leurs conseils, et décident de toutes les affaires. Si quelqu'un s'oppose à leurs jugements, ils le privent de la communion de leurs mystères ; et dès ce moment, il est abandonné de tout le monde, même de sa femme et de ses enfants. Mais il est rare qu'on ose leur résister; car ils se chargent seuls de l'éducation de la jeunesse, afin de lui imprimer de bonne heure, et d'une manière inaltérable, ces opinions horribles.

Quant aux iarles ou nobles, ils ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux. Ceux qui vivent sous des rois, leur payent la moitié du tribut qu'ils lèvent sur les peuples. D'autres les gouvernent entièrement à leur profit. Les plus riches donnent des festins aux pauvres de leur classe, qui les accompagnent à la guerre, et font vœu de mourir avec eux. Ils sont très-braves. S'ils rencontrent à la chasse un ours, le principal d'entre eux met bas ses flèches, attaque seul l'animal, et le tue d'un coup de couteau. Si le feu prend à leur maison, ils ne la quittent point qu'ils ne voient tomber sur eux

1. Dans ce passage et dans plusieurs autres, l'auteur a confondu la religion et les mœurs des Gaulois avec celles des Scandinaves. (*Note de l'éditeur.*)

les solives enflammées. D'autres, sur le bord de la mer, s'opposent, la lance ou l'épée à la main, aux vagues qui brisent sur le rivage. Ils mettent la valeur à résister, non-seulement aux ennemis et aux bêtes féroces, mais même aux éléments. La valeur leur tient lieu de justice. Ils ne décident leurs différends que par les armes, et regardent la raison comme la ressource de ceux qui n'ont point de courage. Ces deux classes de citoyens, dont l'une emploie la ruse et l'autre la force, pour se faire craindre, se balancent entre elles ; mais elles se réunissent pour tyranniser le peuple, qu'elles traitent avec un souverain mépris. Jamais un homme du peuple ne peut parvenir, chez les Gaulois, à remplir aucune charge publique. Il semble que cette nation n'est faite que pour les prêtres et pour les grands. Au lieu d'être consolée par les uns et protégée par les autres, comme la justice le requiert, les druides ne l'effrayent que pour que les iarles l'oppriment.

On ne trouverait cependant nulle part des hommes qui aient de meilleures qualités que les Gaulois. Ils sont fort ingénieux, et ils excellent dans plusieurs genres d'industrie qu'on ne trouve point ailleurs. Ils couvrent d'étain les plaques de fer, avec tant d'art, qu'on les prendrait pour des plaques d'argent. Ils assemblent des pièces de bois avec une si grande justesse, qu'ils en forment des

vases capables de contenir toutes sortes de liqueurs. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils savent y faire bouillir de l'eau sans les brûler. Ils font rougir des cailloux au feu, et les jettent dans l'eau contenue dans le vase de bois, jusqu'à ce qu'elle prenne le degré de chaleur qu'ils veulent lui donner. Ils savent encore allumer du feu sans se servir d'acier ni de caillou, en frottant ensemble du bois de lierre et de laurier. Les qualités de leur cœur surpassent encore celles de leur esprit. Ils sont très-hospitaliers. Celui qui a peu, le partage de bon cœur avec celui qui n'a rien. Ils aiment leurs enfants avec tant de passion, que jamais ils ne les maltraitent. Ils se contentent de les ramener à leur devoir par des remontrances. Il résulte de cette conduite, qu'en tout temps la plus tendre affection unit tous les membres de leurs familles, et que les jeunes gens y écoutent, avec le plus grand respect, les conseils des vieillards.

Les femmes, jouissent en général du plus grand pouvoir. Les chefs n'entreprennent rien sans les consulter. Elles décident de la paix et de la guerre. Elles voient plus sainement qu'eux dans les affaires publiques, et prévoient, avec beaucoup de justesse, les événements futurs. Le peuple, frappé de leur trouver souvent plus de discernement qu'à ses chefs, se plaît à leur attribuer quelque chose de divin.

Ils méprisent les laboureurs, et ils négligent par conséquent l'agriculture, qui est la base de la félicité publique. Quand nous arrivâmes dans leur pays, ils ne cultivaient que les grains qui peuvent croître dans le cours d'un été, comme les féves, les lentilles, l'avoine, le petit mil, le seigle et l'orge On n'y trouvait que bien peu de froment. Cependant, la terre y est très-féconde en productions naturelles. Il y a beaucoup de pâturages excellents le long des rivières. Les forêts y sont élevées, et remplies de toutes sortes d'arbres fruitiers sauvages. Comme ils manquent souvent de vivres, ils m'employaient à en chercher dans les champs et dans les bois. Je trouvais, dans les prairies, des gousses d'ail, des racines de daucus et de filipendule. Je revenais quelquefois tout chargé de baies de myrtilles, de faînes de hêtres, de prunes, de poires, de pommes, que j'avais cueillies dans la forêt. Ils faisaient cuire ces fruits, dont la plupart ne peuvent se manger crus, tant ils sont âpres. Mais il s'y trouve des arbres qui en produisent d'un goût excellent. J'y ai souvent admiré des pommiers chargés de fruits d'une couleur si éclatante, qu'on les eût pris pour les plus belles fleurs.

L'hiver vint, et je ne saurais vous exprimer quel fut mon étonnement, lorsque je vis, pour la première fois de ma vie, le ciel se dissoudre en plumes

blanches, comme celles des oiseaux, l'eau des fontaines se changer en pierre, et les arbres se dépouiller entièrement de leurs feuillages. Je n'avais jamais rien vu de semblable en Égypte. Je crus que les Gaulois ne tarderaient pas à mourir, comme les plantes et les éléments de leur pays ; et, sans doute la rigueur de l'air n'aurait pas manqué de me faire mourir moi-même, s'ils n'avaient pris le plus grand soin de me vêtir de fourrures. Mais qu'il est aisé à un homme sans expérience de se tromper! Je ne connaissais pas les ressources de la nature pour chaque saison, comme pour chaque climat. L'hiver est pour ces peuples septentrionaux le temps des festins et de l'abondance. Les oiseaux de rivière, les élans, les taureaux sauvages, les lièvres, les cerfs, les sangliers abondent alors dans leurs forêts, et s'approchent de leurs cabanes. On en tue des quantités prodigieuses. Je ne fus pas moins surpris quand je vis le printemps revenir, et étaler dans ces lieux désolés une magnificence que je ne lui avais jamais vue sur les bords même du Nil. Les rubus, les framboisiers, les églantiers, les fraisiers, les primevères, les violettes, et beaucoup d'autres fleurs inconnues à l'Égypte, bordaient les lisières verdoyantes des forêts. Quelques-unes, comme les chèvre-feuilles, grimpaient sur les troncs des chênes, et suspendaient à leurs rameaux leurs guirlandes parfumées. Les rivages, les ro-

chers, les montagnes, les bois, tout était revêtu d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Un si touchant spectacle redoubla ma mélancolie. Heureux, me disais-je, si parmi tant de plantes, j'en voyais s'élever une seule de celles que j'ai apportées de l'Égypte! Ne fût-ce que l'humble plante du lin, elle me rappellerait ma patrie pendant ma vie; en mourant, je choisirais près d'elle mon tombeau; elle apprendrait un jour à Céphas où reposent les os de son ami, et aux Gaulois, le nom et les voyages d'Amasis.

Un jour, pendant que je cherchais à dissiper ma mélancolie, en voyant danser de jeunes filles sur l'herbe nouvelle, une d'entre elles quitta la troupe des danseuses, et s'en vint pleurer sur moi : puis, tout à coup, elle se joignit à ses compagnes, et continua de danser en jouant et folâtrant avec elles. Je pris ce passage subit de la joie à la douleur, et de la douleur à la joie dans cette jeune fille, pour un effet de l'inconstance naturelle à ce peuple, et je ne m'en mettais pas beaucoup en peine, lorsque je vis sortir de la forêt un vieillard à barbe rousse, revêtu d'une robe de peaux de belette. Il portait à sa main une branche de gui, et à sa ceinture un couteau de caillou. Il était suivi d'une troupe de jeunes gens à la fleur de l'âge, vêtus de baudriers faits des mêmes peaux, et tenant dans leurs mains des courges vides, des chalumeaux de fer, des

cornes de bœufs, et d'autres instruments de leur musique barbare.

Dès que ce vieillard parut, toute les danses cessèrent, tous les visages s'attristèrent, et tout le le monde s'éloigna de moi. Mon maître même et sa famille se retirèrent dans leur cabane. Ce méchant vieillard alors s'approcha de moi, me passa une corde de cuir autour du cou, et, ses satellites me forçant de le suivre, ils m'entraînèrent tout éperdu, comme des loups qui emportent un mouton. Ils me conduisirent à travers la forêt jusqu'aux bords de la Seine : là, leur chef m'arrosa de l'eau du fleuve, ensuite, il me fit entrer dans un grand bateau d'écorce de bouleau, où il s'embarqua lui-même avec toute sa troupe.

Nous remontâmes la Seine pendant huit jours, en gardant un profond silence. Le neuvième, nous arrivâmes dans une petite ville bâtie au milieu d'une île. Ils me débarquèrent vis-à-vis, sur la rive droite du fleuve, et ils me conduisirent dans une grande cabane sans fenêtres, qui était éclairée par des torches de sapin. Ils m'attachèrent au milieu de la cabane à un poteau ; et ces jeunes gens, qui me gardaient jour et nuit, armés de haches de caillou, ne cessaient de sauter autour de moi, en soufflant de toutes leurs forces dans leurs cornes de bœufs et leurs fifres de fer.

Ils accompagnaient leur affreuse musique

de ces horribles paroles, qu'ils chantaient en chœur :

« O Niorder! ô Riflindi! ô Svidrer! ô Héla! ô Héla! Dieux du carnage et des tempêtes, nous vous apportons de la chair. Recevez le sang de cette victime de la mort. O Niorder! ô Riflindi! ô Svidrer! ô Héla! ô Héla! »

En prononçant ces mots épouvantables, ils avaient les yeux tournés dans la tête, et la bouche écumante. Enfin, ces fanatiques accablés de lassitude, s'endormirent, à l'exception de l'un d'entre eux, appelé Omfi. Ce nom, dans la langue celtique, veut dire bienfaisant. Omfi, touché de pitié, s'approcha de moi :

« Jeune infortuné, me dit-il, une guerre cruelle s'est élevée entre les peuples de la Grande-Bretagne et ceux des Gaules. Les Bretons prétendent être les maîtres de la mer qui nous sépare de leur île. Nous avons déjà perdu contre eux deux batailles navales. Le collége des druides de Chartres a décidé qu'il fallait des victimes humaines pour se rendre favorable Mars, dont le temple est près d'ici. Le chef des druides, qui a des espions par toutes les Gaules, a appris que la tempête t'avait jeté sur nos côtes : il a été te chercher lui-même. Il est vieux et sans pitié. Il porte les noms de deux de nos dieux les plus redoutables. Il s'appelle Tor-Lir. Mets donc ta confiance dans les dieux de

ton pays, car ceux des Gaules demandent ton sang. »

Il me fut impossible de répondre à Omfi, tant j'étais saisi de frayeur ! Je le remerciai seulement en inclinant la tête ; et aussitôt il s'éloigna de moi, de peur d'être aperçu de ses compagnons.

Je me rappelai dans ce moment la raison qui avait obligé les Gaulois qui m'avaient fait esclave de m'empêcher de m'écarter de leur demeure : ils craignaient que je ne tombasse entre les mains des druides ; mais je n'avais pu vaincre ma fatale destinée. Ma perte maintenant me paraissait si certaine, que je ne croyais pas que Jupiter même pût me délivrer de la gueule de ces tigres affamés de mon sang. Je ne me rappelais plus, ô Céphas, ce que vous m'aviez dit tant de fois, que les dieux n'abandonnent jamais l'innocence. Je ne me ressouvenais plus même qu'ils m'avaient sauvé du naufrage. Le danger présent fait oublier les délivrances passées. Quelquefois, je pensais qu'ils ne m'avaient préservé des flots, que pour me livrer à une mort mille fois plus cruelle.

Cependant, j'adressais mes prières à Jupiter, et je goûtais une sorte de repos à m'abandonner à cette Providence infinie qui gouverne l'univers, lorsque les portes de ma cabane s'ouvrirent tout à coup, et une troupe nombreuse de prêtres entra, ayant Tor-Tir à leur tête, tenant toujours à sa

main une branche de gui de chêne. Aussitôt, la jeunesse barbare qui m'entourait, se réveilla, et recommença ses chansons et ses danses funèbres. Tor-Tir vint à moi, il me posa sur la tête une couronne d'if, et une poignée de farine de fèves; ensuite, il me mit un bâillon dans la bouche, et m'ayant délié de mon poteau, il m'attacha les mains derrière le dos. Alors, tout son cortége se mit en marche au bruit de ses lugubres instruments, et deux druides, me soutenant par les bras, me conduisirent au lieu du sacrifice.

Ici Tirtée, s'apercevant que le fuseau de Cyanée lui échappait des mains, et qu'elle pâlissait, lui dit :

« Ma fille, il est temps de vous aller reposer. Songez que vous devez vous lever demain avant l'aurore, pour aller à la fête du mont Lycée, où vous devez offrir, avec vos compagnes, les dons des bergers sur les autels de Jupiter. »

Cyanée toute tremblante, lui répondit :

« Mon père, j'ai tout préparé pour la fête de demain. Les couronnes de fleurs, les gâteaux de froment, les vases de lait, tout est prêt. Mais il n'est pas tard : la lune n'éclaire pas le fond du vallon; les coqs n'ont pas encore chanté; il n'est pas minuit. Permettez-moi, je vous en supplie, de

rester jusqu'à la fin de cette histoire. Mon père, je suis auprès de vous ; je n'aurai pas peur. »

Tirtée regarda sa fille en souriant; et s'excusant à Amasis de l'avoir interrompu, il le pria de continuer.

Nous sortîmes de la cabane, reprit Amasis, au milieu d'une nuit obscure, à la lueur enfumée des torches de sapin. Nous traversâmes d'abord un vaste champ de pierres, où l'on voyait çà et là des squelettes de chevaux et de chiens fichés sur des pieux. De là nous arrivâmes à l'entrée d'une grande caverne, creusée dans le flanc d'un rocher tout blanc[1]. Des caillots d'un sang noir, répandu aux environs, exhalaient une odeur infecte, et annonçaient que c'était le temple de Mars. Dans l'intérieur de cet affreux repaire étaient rangés, le long des murs, des têtes et des ossements humains ; et au milieu, sur une pièce de roc, s'élevait jusqu'à la voûte une statue de fer représentant le dieu Mars. Elle était si difforme, qu'elle ressemblait plutôt à un bloc de fer rouillé qu'au Dieu de la guerre. On y distinguait cependant sa massue hérissée de pointes, ses gants garnis de têtes de clou, et son horrible baudrier où était figurée la mort.

1. C'est Montmartre. (*Note de l'auteur.*)

A ses pieds était assis le roi du pays, ayant autour de lui les principaux de l'État. Une foule immense, de peuple répandu au dedans et au dehors de la caverne, gardait un morne silence, saisi de respect, de religion et d'effroi.

Tor-Tir leur adressant la parole à tous, leur dit :

« O roi, et vous, iarles, rassemblés pour la défense des Gaules, ne croyez pas triompher de vos ennemis sans le secours du Dieu des batailles. Vos pertes vous ont fait voir ce qu'il en coûte de négliger son culte redoutable. Le sang donné aux dieux épargne celui que versent les mortels. Les dieux ne font naître les hommes que pour les faire mourir. Oh ! que vous êtes heureux que le choix de la victime ne soit pas tombé sur l'un d'entre vous ! Lorsque je cherchais en moi-même quelle tête parmi nous leur serait agréable, prêt à leur offrir la mienne pour le bien de la patrie, Niorder, le dieu des mers, m'apparut dans les sombres forêts de Chartres ; il était tout dégouttant de l'onde marine. Il me dit d'une voix bruyante comme celle des tempêtes : J'envoie pour le salut des Gaules, un étranger sans parents et sans amis. Je l'ai jeté moi-même sur les rivages de l'Occident. Son sang plaira aux dieux infernaux. Ainsi parla Niorder. Niorder vous aime, ô enfants de Pluton ! »

A peine Tor-Tir avait achevé ces mots effroya-

bles, qu'un Gaulois assis auprès du roi s'élança jusqu'à moi; c'était Céphas.

« O Amasis! ô mon cher Amasis, s'écria-t-il! O cruels compatriotes! vous allez immoler un homme venu des bords du Nil pour vous apporter les biens les plus précieux de la Grèce et de l'Égypte? Vous commencerez donc par moi, qui lui en donnai le premier désir, et qui le touchai de pitié pour vous, si cruels envers lui. »

En disant ces mots, il me serrait dans ses bras et me baignait de ses larmes. Pour moi, je pleurais et je sanglotais, sans pouvoir lui exprimer autrement les témoignages de ma joie. Aussitôt, la caverne retentit de murmures et de gémissements. Les jeunes druides pleurèrent et laissèrent tomber de leurs mains les instruments de mon sacrifice. Cependant, personne de l'assemblée n'osait encore me délivrer des mains des sacrificateurs, lorsque les femmes se jetant au milieu d'eux, m'arrachèrent mes liens, mon bâillon et ma couronne funèbre. Ainsi ce fut pour la seconde fois que je dus la vie aux femmes dans les Gaules.

Le roi, me prenant dans ses bras, me dit :

« Quoi! c'est vous, malheureux étranger, que Céphas regrettait sans cesse! O dieux ennemis de ma patrie, ne nous envoyez-vous des bienfaiteurs que pour les immoler! »

Alors, il s'adressa aux chefs des nations, et leur

parla avec tant de force des droits de l'humanité, que d'un commun accord ils jurèrent de ne plus réduire à l'esclavage ceux que les tempêtes jetteraient sur leur côtes, de ne sacrifier à l'avenir aucun homme innocent, et de n'offrir à Mars que le sang des coupables. Tor-Tir irrité, voulut en vain s'opposer à cette loi : il se retira en menaçant le roi et tous les Gaulois de la vengeance prochaine des dieux.

Cependant le roi, accompagné de mon ami, me conduisit, au milieu des acclamations du peuple, dans sa ville, située dans l'île voisine. Jusqu'au moment de notre arrivée dans l'île, j'avais été si troublé, que je n'avais été capable d'aucune réflexion. Chaque espèce de circonstance nouvelle de mon malheur, resserrait mon cœur et obscurcissait mon esprit. Mais dès que j'eus repris l'usage de mes sens, et que je vins à envisager le péril extrême auquel je venais d'échapper, je m'évanouis. Oh! que l'homme est faible dans la joie! il n'est fort qu'à la douleur. Céphas me fit revenir, à la manière des Gaulois, en m'agitant la tête et en soufflant sur mon visage.

Dès qu'il vit que j'avais recouvré l'usage de mes sens, il me prit les mains dans les siennes et me dit :

« O mon ami, que vous m'avez coûté de larmes! Dès que les flots de l'Océan, qui renversèrent notre

vaisseau, nous eurent séparés, je me trouvai jeté, je ne sais comment, sur la rive gauche de la Seine. Mon premier soin fut de vous chercher. J'allumai des feux sur le rivage; je vous appelai; j'engageai plusieurs de mes compatriotes, accourus à mes cris, de visiter dans leurs barques les bords du fleuve, pour voir s'ils ne vous trouveraient pas : tous nos soins furent inutiles. Le jour vint, et me montra notre vaisseau renversé, la carène en haut, tout près du rivage où j'étais. Jamais il ne me vint dans la pensée que vous eussiez pu aborder sur le rivage opposé, dans le Belgium ma patrie. Ce ne fut que le troisième jour, que vous croyant péri, je me déterminai à y passer pour y voir mes parents. La plupart étaient morts depuis mon absence : ceux qui restaient me comblèrent d'amitiés; mais un frère même ne dédommage pas de la perte d'un ami. Je retournai presque aussitôt de l'autre côté du fleuve. On y déchargeait notre malheureux vaisseau, où rien n'avait péri que les hommes. Je cherchais votre corps sur le rivage de la mer, et je le redemandais le soir, le matin et au milieu de la nuit, aux nymphes de l'Océan, afin de vous élever un tombeau près de celui d'Héva. J'aurais passé, je crois, ma vie dans ces vaines recherches, si le roi qui règne sur les bords de ce fleuve, informé qu'un vaisseau phénicien avait péri dans ses domaines, n'en avait réclamé les effets, qui lui appar-

tenaient suivant les lois des Gaules. Je fis donc rassembler tout ce que nous avions apporté de l'Égypte, jusqu'aux arbres mêmes, qui n'avaient pas été endommagés par l'eau, et je me rendis avec ces débris auprès de ce prince. Bénissons donc la providence des dieux, qui nous a réunis et qui a rendu vos maux encore plus utiles à ma patrie que vos présents. Si vous n'eussiez pas fait naufrage sur nos côtes, on n'y eût pas aboli la coutume barbare de condamner à l'esclavage ceux qui y périssent; et si vous n'eussiez pas été condamné à être sacrifié, je ne vous aurais peut-être jamais revu, et le sang des innocents fumerait encore sur les autels du dieu Mars. »

Ainsi parla Céphas. Pour le roi, il n'oublia rien de ce qui pouvait me faire oublier le souvenir de mes malheurs. Il s'appelait Bardus. Il était déjà avancé en âge, et il portait, comme son peuple, la barbe et les cheveux longs. Son palais était bâti de troncs de sapins, couchés les uns sur les autres. Il n'y avait pour porte que de grands cuirs de bœuf qui en fermaient les ouvertures. Personne n'y faisait la garde, car il n'avait rien à craindre de ses sujets; mais il avait employé toute son industrie pour fortifier sa ville contre les ennemis du dehors. Il l'avait entourée de murs faits de troncs d'arbres, entremêlés de mottes de gazon, avec des tours de pierre aux angles et aux portes.

Il y avait au haut de ces tours des sentinelles qui veillaient jour et nuit. Le roi Bardus avait eu cette île de la nymphe Lutétia, sa mère, dont elle portait le nom. Elle n'était d'abord couverte que d'arbres, et Bardus n'avait pas un seul sujet. Il s'occupait à tordre, sur le bord de son île, des câbles d'écorce de tilleul, et à creuser des aunes pour en faire des bateaux. Il vendait les ouvrages de ses mains aux mariniers qui descendaient ou remontaient la Seine. Pendant qu'il travaillait, il chantait les avantages de l'industrie et du commerce, qui lient tous les hommes. Les bateliers s'arrêtaient souvent pour écouter ses chansons. Ils les répétaient et les répandaient dans toutes les Gaules. Bientôt il vint des gens s'établir dans son île, pour l'entendre chanter, et pour y vivre avec plus de sûreté. Ses richesses s'accrurent avec ses sujets. L'île se couvrit de maisons, les forêts voisines se défrichèrent, et des troupeaux nombreux peuplèrent bientôt les deux rivages voisins. C'est ainsi que ce bon roi s'était formé un empire sans violence. Mais lorsque son île n'était pas encore entourée de murs, et qu'il songeait déjà à en faire le centre du commerce dans toutes les Gaules, la guerre pensa en exterminer les habitants.

Un jour, un grand nombre de guerriers qui remontaient la Seine en canots d'écorce d'orme, débarquèrent sur son rivage septentrional, tout vis-

à-vis de Lutétia. Ils avaient à leur tête le iarle Carnut, troisième fils du Tendal, prince du Nord. Carnut venait de ravager toutes les côtes de la mer Hyperborée, où il avait jeté l'épouvante et la désolation. Il était favorisé en secret, dans les Gaules, par les druides, qui, comme tous les hommes faibles, inclinent toujours pour ceux qui se rendent redoutables. Dès que Carnut eut mis pied à terre, il vint trouver le roi Bardus et lui dit :

« Combattons, toi et moi, à la tête de nos guerriers : le plus faible obéira au plus fort; car la première loi de la nature est que tout cède à la force. »

Le roi Bardus lui répondit :

« O Carnut! s'il ne s'agissait que d'exposer ma vie pour défendre mon peuple, je le ferais très-volontiers : mais je n'exposerais pas la vie de mon peuple, quand il s'agirait de sauver la mienne. C'est la bonté, et non la force, qui doit choisir les rois. La bonté seule gouverne le monde, et elle emploie, pour le gouverner, l'intelligence et la force, qui lui sont subordonnées, comme toutes les puissances de l'univers. Vaillant fils de Tendal, puisque tu veux gouverner les hommes, voyons qui de toi ou de moi est le plus capable de leur faire du bien. Voilà de pauvres Gaulois tout nus. Sans reproche, je les ai plusieurs fois vêtus et nourris, en me refusant à moi-même des habits et

des aliments. Voyons si tu sauras pourvoir à leurs besoins. »

Carnut accepta le défi. C'était en automne. Il fut à la chasse avec ses guerriers; il tua beaucoup de chevreuils, de cerfs, de sangliers et d'élans. Il donna ensuite, avec la chair de ces animaux, un grand festin à tout le peuple de Lutétia, et vêtit de leurs peaux ceux des habitants qui étaient nus. Le roi Bardus lui dit :

« Fils de Tendal, tu es un grand chasseur : tu nourriras le peuple dans la saison de la chasse; mais au printemps et en été, il mourra de faim. Pour moi, avec mes blés, la laine de mes brebis et le lait de mes troupeaux, je peux l'entretenir toute l'année. »

Carnut ne répondit rien; mais il resta campé avec ses guerriers sur le bord du fleuve, sans vouloir se retirer.

Bardus voyant son obstination, fut le trouver à son tour, et lui proposa un autre défi.

« La valeur, lui dit-il, convient à un chef de guerre; mais la patience est encore plus nécessaire aux rois. Puisque tu veux régner, voyons qui de nous deux portera le plus longtemps cette longue solive. »

C'était le tronc d'un chêne de trente ans. Carnut le prit sur son dos; mais impatient, il le jeta promptement par terre. Bardus le chargea sur ses

épaules, et le porta, sans remuer, jusqu'après le coucher du soleil, et bien avant dans la nuit.

Cependant, Carnut et ses guerriers ne s'en allaient point. Ils passèrent ainsi tout l'hiver, occupés de la chasse. Le printemps venu, ils menaçaient de détruire une ville naissante, qui refusait de leur obéir; et ils étaient d'autant plus à craindre, qu'ils manquaient alors de nourriture. Bardus ne savait comment s'en défaire, car ils étaient les plus forts. En vain il consultait les plus anciens de son peuple; personne ne pouvait lui donner de conseils. Enfin, il exposa son embarras à sa mère Lutétia, qui était fort âgée, mais qui avait un grand sens.

Lutétia lui dit :

« Mon fils, vous savez quantité d'histoires anciennes et curieuses que je vous ai apprises dès votre enfance; vous excellez à les chanter : défiez le fils de Tendal aux chansons. »

Bardus fut trouver Carnut et lui dit :

« Fils de Tendal, il ne suffit pas à un roi de nourrir ses sujets, et d'être ferme et constant dans les travaux; il doit savoir bannir de leur pensée les opinions qui les rendent malheureux: car ce sont les opinions qui font agir les hommes, et qui les rendent bons ou méchants. Voyons qui de toi ou de moi régnera sur leurs esprits. Ce ne fut point par des combats qu'Hercule se fit suivre dans

les Gaules; mais par des chants divins qui sortaient de sa bouche comme des chaînes d'or, enchaînaient les oreilles de ceux qui l'écoutaient, et les forçaient à le suivre »

Carnut accepta avec joie ce troisième défi. Il chanta les combats des dieux du Nord sur les glaces; les tempêtes de Niorder sur les mers; les ruses de Vidar dans les airs; les ravages de Thor sur la terre, et l'empire de Hœder dans les enfers. Il y joignit le récit de ses propres victoires; et ses chants firent passer une grande fureur dans le cœur de ses guerriers, qui paraissaient prêts à tout détruire.

Pour le roi Bardus, voici ce qu'il chanta :

« Je chante l'aube du matin; les premiers rayons de l'aurore qui ont lui sur les Gaules, empire de Pluton; les bienfaits de Cérès, et le malheur de l'enfant Loïs. Écoutez mes chants, esprits des fleuves, et répétez-les aux esprits des montagnes bleues.

« Cérès venait de chercher par toute la terre sa fille Proserpine. Elle retournait dans la Sicile où elle était adorée. Elle traversait les Gaules sauvages, leurs montagnes sans chemins, leurs vallées désertes et leurs sombres forêts, lorsqu'elle se trouva arrêtée par les eaux de la Seine, sa nymphe, changée en fleuve.

« Sur la rive opposée de la Seine, se baignait

alors un bel enfant aux cheveux blonds, appelé Loïs. Il aimait à nager dans ses eaux transparentes, et à courir tout nu sur ses pelouses solitaires. Dès qu'il aperçut une femme, il fut se cacher sous une touffe de roseaux.

« Mon bel enfant, lui cria Cérès en soupirant, venez à moi, mon bel enfant! A la voix d'une femme affligée. Loïs sort des roseaux. Il met en rougissant sa peau d'agneau, suspendue à un saule. Il traverse la Seine sur un banc de sable, et, présentant la main à Cérès, il lui montre un chemin au milieu des eaux.

« Cérès, ayant passé le fleuve, donne à l'enfant Loïs un gâteau, une gerbe d'épis et un baiser; puis lui apprend comment le pain se fait avec le blé, et comment le blé vient dans les champs. Grand merci, belle étrangère, lui dit Loïs; je vais porter à ma mère vos leçons et vos doux présents.

« La mère de Loïs partage avec son enfant et son époux le gâteau et le baiser. Le père ravi, cultive un champ, sème le blé. Bientôt la terre se couvre d'une moisson dorée, et le bruit se répand dans les Gaules qu'une déesse a apporté une plante céleste aux Gaulois.

« Près de là, vivait un druide. Il avait l'inspection des forêts. Il distribuait aux Gaulois, pour leur nourriture, les faînes des hêtres et les glands des chênes. Quand il vit une terre labourée et

une moisson : Que deviendra ma puissance, dit-il, si les hommes vivent de froment?

« Il appelle Loïs. Mon bel ami, lui dit-il, où étiez-vous quand vous vîtes l'étrangère aux beaux épis? Loïs, sans malice, le conduit sur les bords de la Seine. J'étais, dit-il, sous ce saule argenté; je courais sur ces blanches marguerites; je fus me cacher sous ces roseaux, car j'étais nu. Le traître druide sourit : il saisit Loïs, et le noie au fond des eaux.

« La mère de Loïs ne revoit plus son fils. Elle s'en va dans les bois et elle s'écrie : Où êtes-vous, Loïs, Loïs, mon cher enfant? Les seuls échos répètent Loïs, Loïs, mon cher enfant! Elle court tout éperdue le long de la Seine. Elle aperçoit sur son rivage une blancheur : Il n'est pas loin, dit-elle; voilà ses fleurs chéries, voilà ses blanches marguerites. Hélas! c'était Loïs, Loïs son cher enfant!

« Elle pleure, elle gémit, elle soupire; elle prend dans ses bras tremblants le corps glacé de Loïs; elle veut le ranimer contre son cœur : mais le cœur de la mère ne peut plus réchauffer le corps du fils, et le corps du fils glace déjà le cœur de la mère : elle est près de mourir. Le druide, monté sur un roc voisin, s'applaudit de sa vengeance.

« Les dieux ne viennent pas toujours à la voix des malheureux; mais aux cris d'une mère affligée, Cérès apparut. Loïs, dit-elle, sois la plus belle fleur

Grand merci, belle étrangère, dit Loïs. (Page 221.)

des Gaules. Aussitôt les joues pâles de Loïs se développent en calice plus blanc que la neige; ses cheveux blonds se changent en filets d'or. Une odeur suave s'en exhale. Sa taille légère s'élève vers le ciel; mais sa tête se penche encore sur les bords du fleuve qu'il a chéri. Loïs devient lis.

« Le prêtre de Pluton voit ce prodige, et n'en est point touché. Il lève vers les dieux supérieurs un visage et des yeux irrités. Il blasphème, il menace Cérès; il allait porter sur elle une main impie, lorsqu'elle lui cria : » Tyran cruel et dur, « demeure. »

« A la voix de la déesse, il reste immobile. Mais le roc ému s'entr'ouvre; les jambes du druide s'y enfoncent; son visage barbu et enflammé de colère se dresse vers le ciel en pinceau de pourpre; et les vêtements qui couvraient ses bras meurtriers, se hérissent d'épines. Le druide devient chardon.

« Toi, dit la déesse des blés, qui voulais nourrir « les hommes comme les bêtes, deviens toi-même « la pâture des animaux. Sois l'ennemi des mois- « sons après ta mort, comme tu le fus pendant ta « vie. Pour toi, belle fleur de Loïs, sois l'ornement « de la Seine; et que dans la main de ses rois, ta « fleur victorieuse l'emporte un jour sur le gui des « druides. »

« Braves suivants de Carnut, venez habiter ma

ville. La fleur de Loïs parfume mes jardins ; de jeunes filles chantent jour et nuit son aventure dans mes champs. Chacun s'y livre à un travail facile et gai ; et mes greniers aimés de Cérès, rompent sous l'abondance des blés. »

A peine Bardus avait fini de chanter, que les guerriers du Nord, qui mouraient de faim, abandonnèrent le fils de Tendal, et se firent habitants de Lutétia.

« Oh ! me disait souvent ce bon roi, que n'ai-je ici quelque fameux chantre de la Grèce ou de l'Egypte, pour policer l'esprit de mes sujets ! Rien n'adoucit le cœur des hommes comme de beaux chants. Quand on sait faire des vers et de belles fictions, on n'a pas besoin de sceptre pour régner. »

Il me mena voir, avec Céphas, le lieu où il avait fait planter les arbres et les graines réchappés de notre naufrage. C'était sur les flancs d'une colline exposée au midi. Je fus pénétré de joie quand je vis les arbres que nous avions apportés, pleins de suc et de vigueur. Je reconnus d'abord l'arbre aux coins de Crète, à ses fruits cotonneux et odorants ; le noyer de Jupiter, d'un vert lustré ; l'avelinier, le figuier, le peuplier, le poirier du mont Ida avec ses fruits en pyramide : tous ces arbres venaient de l'île de Crète. Il y avait encore des vignes de Thasos, et de jeunes châtaigniers de l'île de Sardaigne. Je voyais un grand pays dans un petit jardin. Il y

avait, parmi ces végétaux, quelques plantes qui étaient mes compatriotes, entre autres, le chanvre et le lin. C'étaient celles qui plaisaient le plus au roi, à cause de leur utilité. Il avait admiré les toiles qu'on en faisait en Égypte, plus durables et plus souples que les peaux dont s'habillaient la plupart des Gaulois. Le roi prenait plaisir à arroser lui-même ces plantes, et à en ôter les mauvaises herbes. Déjà le chanvre d'un beau vert, portait toutes ses têtes égales à la hauteur d'un homme; et le lin en fleurs couvrait la terre d'un nuage d'azur.

Pendant que nous nous livrions, Céphas et moi, au plaisir d'avoir fait du bien, nous apprîmes que les Bretons, fiers de leurs derniers succès, non contents de disputer aux Gaulois l'empire de la mer qui les sépare, se préparaient à les attaquer par terre, et à remonter la Seine, afin de porter le fer et le feu jusqu'au milieu de leur pays. Ils étaient partis, dans un nombre prodigieux de barques, d'un promontoire de leur île, qui n'est séparé du continent que par un petit détroit. Ils cotoyaient le rivage des Gaules, et ils étaient près d'entrer dans la Seine, dont ils savent franchir les dangers en se mettant dans des anses à l'abri des fureurs de Neptune. L'invasion des Bretons fut sue dans toutes les Gaules, au moment où ils commencèrent à l'exécuter; car les Gaulois allument des feux sur

les montagnes, et, par le nombre de ces feux et l'épaisseur de leur fumée, ils donnent des avis qui volent plus promptement que les oiseaux.

A la nouvelle du départ des Bretons, les troupes confédérées des Gaules se mirent en route, pour défendre l'embouchure de la Seine. Elles marchaient sous les enseignes de leurs chefs : c'étaient des peaux de loup, d'ours, de vautour, d'aigle, ou de quelque autre animal malfaisant, suspendues au bout d'une gaule. Celle du roi Bardus et de son île, était la figure d'un vaisseau, symbole du commerce. Céphas et moi, nous accompagnâmes le roi dans cette expédition. En peu de jours, toutes les troupes Gauloises se rassemblèrent sur le bord de la mer.

Trois avis furent ouverts pour la défense de son rivage. Le premier fut d'y enfoncer des pieux pour empêcher les Bretons de débarquer, ce qui était d'une facile exécution, attendu que nous étions en grand nombre, et que la forêt était voisine. Le deuxième, fut de les combattre au moment où ils débarqueraient. Le troisième, de ne pas exposer les troupes à découvert à la descente des ennemis, mais de les attaquer lorsqu'ayant mis pied à terre, ils s'engageraient dans les bois et les vallées. Aucun de ces avis ne fut suivi ; car la discorde était parmi les Gaulois. Tous voulaient commander, et aucun d'eux n'était disposé à obéir. Pendant qu'ils déli-

béraient, l'ennemi parut, et il débarqua au moment où ils se mettaient en ordre.

Nous étions perdus sans Céphas. Avant l'arrivée des Bretons, il avait conseillé au roi Bardus de diviser en deux sa troupe, composée des habitants de Lutétia, et de se mettre en embuscade avec la meilleure partie dans les bois qui couvraient le revers de la montagne d'Héva ; tandis que lui, Céphas, combattrait les ennemis avec l'autre partie jointe au reste des Gaulois. Je priai Céphas de détacher de sa division les jeunes gens qui brûlaient, comme moi, d'en venir aux mains, et de m'en donner le commandement.

« Je ne crains point les dangers, lui disais-je. J'ai passé par toutes les épreuves que les prêtres de Thèbes font subir aux initiés, et je n'ai point eu peur. »

Céphas balança quelques moments. Enfin, il me confia les jeunes gens de sa troupe, en leur recommandant, ainsi qu'à moi, de ne pas s'écarter de sa division.

L'ennemi cependant mit pied à terre. A sa vue, beaucoup de Gaulois s'avancèrent vers lui, en jetant de grands cris ; mais, comme ils l'attaquaient par petites troupes, ils en furent aisément repoussés ; et il aurait été impossible d'en rallier un seul, s'ils n'étaient venus se remettre en ordre derrière nous. Nous aperçûmes bientôt les Bretons qui mar-

chaient pour nous attaquer. Les jeunes gens que je commandais s'ébranlèrent alors, et nous marchâmes aux Bretons sans nous embarrasser si le reste des Gaulois nous suivait. Quand nous fûmes à la portée du trait, nous vîmes que les ennemis ne formaient qu'une seule colonne, longue, grosse et épaisse, qui s'avançait vers nous à petits pas, tandis que leurs barques se hâtaient d'entrer dans le fleuve, pour nous prendre à revers. Je l'avoue, je fus ébranlé à la vue de cette multitude de barbares demi-nus, peints de rouge et de bleu, qui marchaient en silence dans le plus grand ordre. Mais lorsqu'il sortit tout à coup de cette colonne silencieuse des nuées de dards, de flèches, de cailloux et de balles de plomb, qui renversèrent plusieurs d'entre nous en les perçant de part en part, alors mes compagnons prirent la fuite. J'allais oublier moi-même que j'avais l'exemple à leur donner, lorsque je vis Céphas à mes côtés; il était suivi de toute l'armée.

« Invoquons Hercule, me dit-il, et chargeons. »

La présence de mon ami me rendit tout mon courage. Je restai à mon poste, et nous chargeâmes, les piques baissées. Le premier ennemi que je rencontrai, fut un habitant des îles Hébrides. Il était d'une taille gigantesque. L'aspect de ses armes inspirait l'horreur; ses épaules et sa tête étaient couvertes d'une peau de raie épineuse; il portait au

cou un collier de mâchoires d'hommes, et il avait pour lance le tronc d'un jeune sapin, armé d'une dent de baleine.

« Que demandes-tu à Hercule? me dit-il. Le voici qui vient à toi. »

En même temps, il me porta un coup de son énorme lance avec tant de furie, que, si elle m'eût atteint, elle m'eût cloué à terre, où elle entra bien avant. Pendant qu'il s'efforçait de la ramener à lui, je lui perçai la gorge de l'épieu dont j'étais armé : il en sortit un jet de sang noir et épais; et ce Breton tomba en mordant la terre, et en blasphémant les dieux.

Cependant, nos troupes réunies en un seul corps étaient aux prises avec la colonne des ennemis. Les massues frappaient les massues, les boucliers poussaient les boucliers, les lances se croisaient avec les lances. Ainsi deux fiers taureaux se disputent l'empire des prairies : leurs cornes sont entrelacées; leurs fronts se heurtent; ils se poussent en mugissant; et soit qu'ils reculent ou qu'ils avancent, ces deux rivaux ne se séparent point. Ainsi nous combattions corps à corps. Cependant, cette colonne, qui nous surpassait en nombre, nous accablait de son poids, lorsque le roi Bardus la vint charger en queue, à la tête de ses soldats qui jetaient de grands cris. Aussitôt une terreur panique saisit ces barbares qui avaient cru nous envelopper

et qui l'étaient eux-mêmes. Ils abandonnèrent leurs rangs, et s'enfuirent vers les bords de la mer, pour regagner leurs barques qui étaient loin de là. On en fit alors un grand massacre, et on en prit beaucoup de prisonniers.

Après la bataille, je dis à Céphas :

« Les Gaulois doivent la victoire au conseil que vous avez donné au roi ; pour moi, je vous dois l'honneur. J'avais demandé un poste que je ne connaissais pas. Il fallait y donner l'exemple, et j'en étais incapable, lorsque votre présence m'a rassuré. Je croyais que les initiations de l'Égypte m'avaient fortifié contre tous les dangers ; mais il est aisé d'être brave dans un péril dont on est sûr de sortir. »

Céphas me répondit :

« O Amasis! il y a plus de force à avouer ses fautes, qu'il n'y a de faiblesse à les commettre. C'est Hercule qui nous a donné la victoire; mais après lui, c'est la surprise qui a ôté le courage à nos ennemis, et qui avait ébranlé le vôtre. La valeur militaire s'apprend par l'exercice, comme toutes les autres vertus. Nous devons, en tout temps nous méfier de nous-mêmes. En vain nous nous appuyons sur notre expérience; nous ne devons compter que sur le secours des dieux. Pendant que nous nous cuirassons d'un côté, la fortune nous frappe de l'autre. La seule confiance dans les dieux couvre un homme tout entier. »

On consacra à Hercule une partie des dépouilles des Bretons. Les druides voulaient qu'on brûlât les ennemis prisonniers, parce que ceux-ci en usent de même à l'égard des Gaulois qu'ils ont pris dans les batailles. Mais je me présentai dans l'assemblée des Gaulois, et je leur dis :

« O peuples! Vous voyez par mon exemple si les dieux approuvent les sacrifices humains. Ils ont remis la victoire dans vos mains généreuses : les souillerez-vous dans le sang des malheureux? N'y a-t-il pas eu assez de sang versé dans la fureur du combat? En répandrez-vous maintenant sans colère et dans la joie du triomphe? Vos ennemis immolent leurs prisonniers : surpassez-les en générosité, comme vous les surpassez en courage. »

Les iarles et tous les guerriers applaudirent à mes paroles. Ils décidèrent que les prisonniers de guerre seraient désormais réduits à l'esclavage.

Je fus donc cause qu'on abolit la loi qui les condamnait au feu. C'était aussi à mon occasion qu'on avait abrogé la coutume de sacrifier des innocents à Mars, et de réduire les naufragés en servitude. Ainsi, je fus trois fois utile aux hommes dans les Gaules; une fois par mes succès, et deux fois par mes malheurs : tant il est certain que les dieux tirent le bien du mal quand il leur plaît!

Nous revînmes à Lutétia, comblés par les peuples d'honneurs et d'applaudissements. Le premier

soin du roi, à son arrivée, fut de nous mener voir son jardin. La plupart de nos arbres étaient en rapport. Il admira d'abord comment la nature avait préservé leurs fruits de l'attaque des oiseaux. La châtaigne, encore en lait, était couverte de cuir, et d'une coque épineuse. La noix tendre était protégée par une dure coquille et par un brou amer. Les fruits mous étaient défendus avant leur maturité, par leur âpreté, leur acidité ou leur verdeur. Les abricots dorés, les pêches veloutées et les coins cotonneux, exhalaient les plus doux parfums. Les rameaux du prunier étaient couverts de fruits violets, saupoudrés de poudre blanche. Les grappes, déjà vermeilles, pendaient à la vigne; et sur les larges feuilles du figuier, la figue entr'ouverte laissait couler son suc en gouttes de miel et de cristal.

« On voit bien, dit le roi, que ces fruits sont des présents des dieux. Ils ne sont pas, comme les semences des arbres de nos forêts, à une hauteur où on ne puisse atteindre. Ils sont à la portée de la main. Leurs riantes couleurs appellent les yeux, leurs doux parfums l'odorat, et ils semblent formés pour la bouche par leur forme et leur rondeur. »

Mais quand ce bon roi en eut savouré le goût :

« O vrai présent de Jupiter! dit-il; aucun mets préparé par la main de l'homme ne leur est comparable : ils surpassent en douceur le miel et la

crème. O mes chers amis, mes respectables hôtes ! vous m'avez donné plus que mon royaume : vous avez apporté dans les Gaules sauvages une portion de la délicieuse Égypte. Je préfère un seul de ces arbres à toutes les mines d'étain qui rendent les Bretons si fiers. »

Il fit appeler les principaux habitants de la cité, et il voulut que chacun goûtât de ces fruits merveilleux. Il leur recommanda d'en conserver précieusement les semences, et de les mettre en terre dans leur saison. A la joie de ce bon roi et de son peuple, je sentis que le plus grand plaisir de l'homme était de faire du bien à ses semblables.

Céphas me dit :

« Il est temps de montrer à mes compatriotes l'usage des arts de l'Égypte. J'ai sauvé du vaisseau naufragé la plupart de nos machines ; mais jusqu'ici elles sont restées inutiles, sans que j'osasse même les regarder; car elles me rappelaient trop vivement le souvenir de votre perte. Voici le moment de nous en servir. Ces froments sont mûrs; cette chenevière et ces lins ne tarderont pas à l'être. »

Quand on eut recueilli ces plantes, nous apprîmes au roi et à son peuple l'usage des moulins pour réduire le blé en farine, et les divers apprêts qu'on donne à la pâte pour en faire du pain. Avant notre arrivée, les Gaulois mondaient le blé, l'avoine et l'orge, de leurs écorces, en les battant avec des pi-

lons de bois dans des troncs d'arbres creusés, et ils se contentaient de faire bouillir ces grains pour leur nourriture. Nous leur montrâmes ensuite à faire rouir le chanvre dans l'eau, pour le séparer de son chaume, à le sécher, à le briser, à le teiller, à le peigner, à le filer, et à tordre ensemble plusieurs de ces fils pour en faire des cordes. Nous leur fîmes voir comme ces cordes, par leur force et leur souplesse, deviennent propres à être les nerfs de toutes les machines. Nous leur enseignâmes à tendre les fils du lin sur des métiers, pour en faire de la toile au moyen de la navette; et comment ces doux travaux font passer aux jeunes filles les longues nuits de l'hiver dans l'innocence et dans la joie.

Nous lui apprîmes l'usage de la tarière, de l'herminette, du rabot, et de la scie inventée par l'ingénieux Dédale; comment ces outils donnent à l'homme de nouvelles mains, et façonnent à son usage une multitude d'arbres dont les bois se perdent dans les forêts. Nous leur enseignâmes à tirer de leurs troncs noueux de grosses vis et de lourds pressoirs, propres à exprimer le jus d'une infinité de fruits, et à extraire des huiles des plus durs noyaux. Ils ne recueillirent pas beaucoup de raisin de nos vignes; mais nous leur donnâmes un grand désir d'en multiplier les ceps, non-seulement par l'excellence de leurs fruits, mais en leur faisant

goûter des vins de Crète et de l'île de Thasos, que nous avions sauvés dans des urnes.

Après leur avoir montré l'usage d'une infinité de biens que la nature a placés sur la terre à la vue de l'homme, nous leur apprîmes à découvrir ceux qu'elle a mis sous ses pieds : comment on peut trouver de l'eau dans les lieux les plus éloignés des fleuves, au moyen de puits inventés par Danaüs; de quelle manière on découvre les métaux ensevelis dans le sein de la terre; comment, après les avoir fait fondre en lingots, on les forge sur l'enclume, pour les diviser en tables et en lames; comment, par des travaux plus faciles, l'argile se façonne, sur la roue du potier, en figures et en vases de toutes les formes. Nous les surprîmes bien davantage en leur montrant des bouteilles de verre, faites avec du sable et des cailloux. Ils étaient ravis d'étonnement de voir la liqueur qu'elles renfermaient se manifester à la vue, et échapper à la main.

Mais quand nous leur lûmes les livres de Mercure Trismégiste, qui traitent des arts libéraux et des sciences naturelles, ce fut alors que leur admiration n'eut plus de bornes. D'abord, ils ne pouvaient comprendre que la parole pût sortir d'un livre muet, et que les pensées des premiers Égyptiens eussent pu se transmettre jusqu'à eux sur des feuilles fragiles de papyrus. Quand ils entendirent

ensuite le récit de nos découvertes, qu'ils virent les prodiges de la mécanique qui remue avec de petits léviers les plus lourds fardeaux, et ceux de la géométrie qui mesure des distances inaccessibles, ils étaient hors d'eux-mêmes. Les merveilles de la chimie et de la magie, les divers phénomènes de la physique, les faisaient passer de ravissement en ravissement. Mais lorsque nous leur eûmes prédit une éclipse de lune, qu'ils regardaient avant notre arrivée comme une défaillance accidentelle de cette planète, et qu'ils virent, au moment que nous leur indiquâmes, l'astre de la nuit s'obscurcir dans un ciel serein, ils tombèrent à nos pieds en disant :

« Certainement, vous êtes des dieux! »

Omfi, ce jeune druide qui avait paru si sensible à mes malheurs, assistait à toutes nos instructions.

Il nous dit :

« A vos lumières et à vos bienfaits, je suis tenté de vous prendre pour quelques-uns des dieux supérieurs; mais aux maux que vous avez soufferts, je vois que vous n'êtes que des hommes comme nous. Sans doute vous avez trouvé quelque moyen de monter dans le ciel; ou les habitants du ciel sont descendus dans l'heureuse Égypte, pour vous communiquer tant de biens et tant de lumières Vos sciences et vos arts surpassent notre intelligence, et ne peuvent être que les effets d'un pouvoir divin.

Vous êtes les enfants chéris des dieux supérieurs · pour nous, Jupiter nous a abandonnés aux dieux infernaux. Notre pays est couvert de stériles forêts habitées par des génies malfaisants, qui sèment notre vie de discordes, de guerres civiles, de terreurs, d'ignorances et d'opinions malheureuses.

— Les dieux, lui répondit Céphas, n'ont été injustes envers aucun pays, ni à l'égard d'aucun homme. Chaque pays a des biens qui lui sont particuliers, et qui servent à entretenir la communication entre tous les peuples, par des échanges réciproques. La Gaule a des métaux que l'Égypte n'a pas ; ses forêts sont plus belles ; ses troupeaux ont plus de lait, et ses brebis plus de toison. Mais, dans quelque lieu que l'homme habite, son partage est toujours fort supérieur à celui des bêtes, parce qu'il a une raison qui se développe à proportion des obstacles qu'elle surmonte ; qu'il peut, seul des animaux, appliquer à son usage des moyens auxquels rien ne peut résister, tels que le feu. Ainsi Jupiter lui a donné l'empire sur la terre en éclairant sa raison de l'intelligence même de la nature, et en ne confiant qu'à lui l'élément qui en est le premier moteur. »

Céphas parla ensuite à Omfi et aux Gaulois des récompenses réservées dans un autre monde à la vertu et à la bienfaisance, et des punitions destinées au vice et à la tyrannie ; de la métemsycose et des

antres mystères de la religion de l'Égypte, autant qu'il est permis à un étranger de les connaître. Les Gaulois, consolés par ses discours et par nos présents, nous appelaient leurs bienfaiteurs, leurs pères, les vrais interprètes des dieux. Le roi Bardus nous dit :

« Je ne veux adorer que Jupiter. Puisque Jupiter aime les hommes, il doit protéger particulièrement les rois, qui sont chargés du bonheur des nations. Je veux aussi honorer Isis, qui a apporté ses bienfaits sur la terre, afin qu'elle présente au roi des dieux les vœux de mon peuple. »

En même temps, il ordonna qu'on élevât un temple à Isis, à quelque distance de la ville, au milieu de la forêt; qu'on y plaçât sa statue, avec l'en ant Orus dans ses bras, telle que nous l'avions apportée dans le vaisseau; qu'elle fût servie avec toutes les cérémonies de l'Égypte; que ses prêtresses, vêtues de lin, l'honorassent nuit et jour par des chants, et par une vie pure qui approche l'homme des dieux.

Ensuite il voulut apprendre à connaître et à tracer les caractères ioniques. Il fut si frappé de l'utilité de l'écriture, que dans un transport de sa joie, il chanta ces vers :

« Voici des caractères magiques, qui peuvent évoquer les morts du sein des tombeaux. Ils nous apprendront ce que nos pères ont pensé il y a mille

ans; et dans mille ans, ils instruiront nos enfants de ce que nous pensons aujourd'hui. Il n'y a point de flèche qui aille aussi loin, ni de lance aussi forte. Ils atteindraient un homme retranché au haut d'une montagne ; ils pénètrent dans la tête malgré le casque, et dans le cœur malgré la cuirasse. Ils calment les séditions, ils donnent de sages conseils, ils font aimer, ils consolent, ils fortifient; mais, si quelque homme méchant en fait usage, ils produisent un effet contraire. »

« Mon fils, me dit un jour ce bon roi, les lunes de ton pays sont-elles plus belles que les nôtres? Te reste-t-il quelque chose à regretter en Égypte? Tu nous as apporté ce qu'il y a de meilleur : les plantes, les arts et les sciences. L'Égypte tout entière doit être ici pour toi. Reste avec nous : tu régneras après moi sur les Gaulois. Je n'ai d'autre enfant qu'une fille unique, qui s'appelle Gotha : je te la donnerai en mariage. Crois-moi, un peuple vaut mieux qu'une famille; et une bonne femme, qu'une patrie. Gotha demeure dans cette île là-bas, dont on aperçoit d'ici les arbres : car il convient qu'une jeune fille soit élevée loin des hommes, et surtout loin de la cour des rois. »

Le désir de faire le bonheur d'un peuple suspendit en moi l'amour de la patrie. Je cousultai Céphas, qui approuva les vues du roi. Je priai donc ce prince de me faire conduire au lieu qu'habitait

sa fille, afin que, suivant la coutume des Égyptiens, je pusse me rendre agréable à celle qui devait être un jour la compagne de mes peines et de mes plaisirs. Le roi chargea une vieille femme, qui venait chaque jour au palais chercher des vivres pour Gotha, de me conduire chez elle. Cette vieille me fit embarquer avec elle, dans un bateau chargé de provisions; et, nous laissant aller au cours du fleuve, nous abordâmes en peu de temps dans l'île où demeurait la fille du roi Bardus. On appelait cette île, l'Ile-aux-Cygnes[1], parce que ces oiseaux venaient au printemps faire leurs nids dans les roseaux qui bordaient ses rivages, et qu'en tout temps ils paissaient l'*anserina potentilla* qui y croît abondamment. Nous mîmes pied à terre, et nous aperçûmes la princesse assise sous des aunes, au milieu d'une pelouse toute jaune des fleurs de l'anserina. Elle était entourée de cygnes, qu'elle appelait à elle en leur jetant des grains d'avoine. Quoiqu'elle fût à l'ombre des arbres, elle surpassait ces oiseaux en blancheur, par l'éclat de son teint, et de sa robe qui était d'hermine. Ses cheveux étaient du plus beau noir; ils étaient ceinés, ainsi que sa robe, d'un ruban rouge. Deux femmes, qui l'accompagnaient à quelque distance, vinrent au-

1. L'île des Cygnes était située dans la Seine, un peu au-dessous de Paris; elle a été depuis peu réunie à la terre ferme et fait partie de cette immense ville. (*Note de l'éditeur.*)

devant de nous. L'une attacha notre bateau aux branches d'un saule; et l'autre, me prenant par la main, me conduisit vers sa maîtresse. La jeune princesse me fit asseoir sur l'herbe, auprès d'elle; après quoi, elle me présenta de la farine de millet bouillie, un canard rôti sur des écorces de bouleau, avec du lait de chèvre dans une corne d'élan. Elle attendit ensuite, sans me rien dire, que je m'expliquasse sur le sujet de ma visite.

Quand j'eus goûté, suivant l'usage, aux mets qu'elle m'avait offerts, je lui dis :

« O belle Gotha! je désire devenir le gendre du roi votre père; et je viens, de son consentement, savoir si ma recherche vous sera agréable. »

La fille du roi Bardus baissa les yeux, et me répondit :

« O étranger! je suis demandée en mariage par plusieurs iarles, qui font tous les jours à mon père de grands présents pour m'obtenir; mais je n'en aime aucun. Ils ne savent que se battre. Pour toi, je crois, si tu deviens mon époux, que tu feras mon bonheur, puisque tu fais déjà celui de mon peuple. Tu m'apprendras les arts de l'Égypte, et je deviendrai semblable à la bonne Isis de ton pays, dont on dit tant de bien dans les Gaules. »

Après avoir ainsi parlé, elle regarda mes habits, admira la finesse de leur tissu, et les fit examiner à ses femmes, qui levaient les mains au

ciel de surprise. Elle ajouta ensuite, en me regardant :

« Quoique tu viennes d'un pays rempli de toute sorte de richesse et d'industrie, il ne faut pas croire que je manque de rien, et que je sois moi-même dépourvue d'intelligence. Mon père m'a élevée dans l'amour du travail, et il me fait vivre dans l'abondance de toutes choses. »

En même temps, elle me fit entrer dans son palais, où vingt de ses femmes étaient occupées à lui plumer des oiseaux de rivière, et à lui faire des parures et des robes de leur plumage. Elle me montra des corbeilles et des nattes de jonc très-fin, qu'elle avait elle-même tissues ; des vases d'étain en quantité ; cent peaux de loup, de martre et de renard, avec vingt peaux d'ours.

« Tous ces biens, me dit-elle, t'appartiendront, si tu m'épouses ; mais ce sera à condition que tu ne m'obligeras point de travailler à la terre, ni d'aller chercher les peaux des cerfs et des bœufs sauvages que tu auras tués dans les forêts ; car ce sont des usages auxquels les maris assujettissent leurs femmes dans ce pays, et qui ne me plaisent point du tout : que si tu t'ennuies un jour de vivre avec moi, tu me remettras dans cette île où tu es venu me chercher, et où mon plaisir est de nourrir des cygnes, et de chanter les louanges de la Seine, nymphe de Cérès. »

Je souris en moi-même de la naïveté de la fille du roi Bardus, et à la vue de tout ce qu'elle appelait des biens; mais, comme la véritable richesse d'une femme est l'amour du travail. la simplicité, la franchise, la douceur; et qu'il n'y a aucune dot qui soit comparable à ces vertus, je lui répondis :

« O belle Gotha! le mariage chez les Égyptiens, est une union égale, un partage commun de biens et de maux. Vous me serez chère comme la moitié de moi-même. »

Je lui fis présent alors d'un écheveau de lin, crû et préparé dans les jardins du roi son père. Elle le prit avec joie, et me dit :

« Mon ami, je filerai ce lin, et j'en ferai une robe pour le jour de mes noces. »

Elle me présenta à son tour ce chien que vous voyez, si couvert de poils, qu'à peine on lui voit les yeux. Elle me dit :

« Ce chien s'appelle Gallus; il descend d'une race très-fidèle. Il te suivra partout, sur la terre, sur la neige et dans l'eau. Il t'accompagnera à la chasse, et même dans les combats. Il te sera en tout temps un fidèle compagnon, et un symbole de mon attachement. »

Comme la fin du jour approchait, elle m'avertit de me retirer, de ne point descendre à l'avenir par le fleuve; mais d'aller par terre le long du rivage,

jusque vis-à-vis de son île, où ses femmes viendraient me chercher. Je pris congé d'elle, et je m'en revins chez moi en formant dans mon esprit mille projets agréables.

Un jour que j'allais la voir par un des sentiers de la forêt, suivant son conseil, je rencontrai un des principaux iarles, accompagné de quantité de ses vassaux. Ils étaient armés comme s'ils eussent été en guerre. Pour moi, j'étais sans armes, comme un homme qui est en paix avec tout le monde. Cet iarle s'avança vers moi d'un air fier, et me dit :

« Que viens-tu faire dans ce pays de guerriers, avec tes arts de femme? Prétends-tu nous apprendre à filer le lin, et obtenir, pour ta récompense, la belle Gotha? Je m'appelle Torstan. J'étais un des compagnons de Carnut. Je me suis trouvé à vingt-deux combats de mer, et à trente duels. J'ai combattu trois fois contre Vittiking, ce roi fameux du Nord. Je veux porter ta chevelure aux pieds du dieu Mars, auquel tu as échappé, et boire dans ton crâne le lait de mes troupeaux. »

Après un discours si brutal, je cru que ce barbare allait m'assassiner; mais, joignant la loyauté à la férocité, il ôta son casque et sa cuirasse, qui étaient de peau de bœuf, et me présenta deux épées nues, en m'en donnant le choix.

Il était inutile de parler raison à un jaloux et à un furieux. J'invoquai en moi-même Jupiter, le

protecteur des étrangers; et choisissant l'épée la plus courte, mais la plus légère, quoiqu'à peine je pusse la manier, nous commençames un combat terrible, tandis que ses vassaux nous environnaient comme témoins, en attendant que la terre rougît du sang de leur chef, ou de celui de leur hôte.

Je songeai d'abord à désarmer mon ennemi, pour épargner sa vie; mais il ne m'en laissa pas le maître : la colère le mettait hors de lui. Le premier coup qu'il voulut porter, fit sauter un grand éclat d'un chêne voisin. J'esquivai l'atteinte de son épée, en baissant la tête. Ce mouvement redoubla son insolence.

« Quand tu t'inclinerais, me dit-il, jusqu'aux enfers, tu ne saurais m'échapper. »

Alors, prenant son épée à deux mains, il se précipita sur moi avec fureur; mais, Jupiter donnant le calme à mes sens, je parai du fort de mon épée le coup dont il voulait m'accabler, et lui en présentant la pointe, il s'en perça lui-même bien avant dans la poitrine. Deux ruisseaux de sang sortirent à la fois de sa blessure et de sa bouche; il tomba sur le dos; ses mains lâchèrent son épée, ses yeux se tournèrent vers le ciel, et il expira. Aussitôt ses vassaux environnèrent son corps, en jetant de grands cris. Mais ils me laissèrent aller sans me faire aucun mal; car il règne beaucoup de générosité

parmi ces barbares. Je me retirai à la cité en déplorant ma victoire.

Je rendis compte à Céphas et au roi de ce qui venait de m'arriver.

Pendant que je m'entretenais avec eux, nous aperçûmes, sur le bord opposé de la Seine, le corps de Torstan. Il était tout nu, et paraissait sur l'herbe comme un morceau de neige. Ses amis et ses vassaux l'entouraient, et jetaient de temps en temps des cris affreux. Un de ses amis traversa le fleuve dans une barque, et vint dire au roi :

« Le sang se paye par le sang; que l'Égyptien périsse ! »

Le roi ne répondit rien à cet homme; mais quand il fut parti, il me dit :

« Votre défense a été légitime; mais ce serait ma propre injure, que je serais obligé de m'éloigner. Si vous restez, vous serez, par les lois, obligé de vous battre successivement avec tous les parents de Torstan, qui sont nombreux, et vous succomberez tôt ou tard. D'un autre côté, si je vous défends contre eux, ainsi que je le ferai, vous entraînerez cette ville naissante dans votre perte; car les parents, les amis et les vassaux de Torstan ne manqueront pas de l'assiéger, et il se joindra à eux beaucoup de Gaulois que les druides irrités contre vous excitent à la vengeance. Cependant, soyez sûr que vous trouverez ici des hommes qui ne

vous abandonneront pas dans le plus grand danger. »

Aussitôt il donna des ordres pour la sûreté de la ville, et on vit accourir sur ses remparts tous les habitants, disposés à soutenir un siége en ma faveur. Ici, ils faisaient des amas de cailloux ; là, ils plaçaient de grandes arbalètes et de longues poutres armées de pointes de fer. Cependant, nous voyions arriver le long de la Seine une grande foule de peuple. C'étaient les amis, les parents, les vassaux de Torstan, avec leurs esclaves ; les partisans des druides, ceux qui étaient jaloux de l'établissement du roi, et ceux qui, par inconstance, aiment la nouveauté. Les uns descendaient le fleuve en barques ; d'autres traversaient la forêt en longues colonnes. Tous venaient s'établir sur les rivages voisins de Lutétia, et ils étaient en nombre infini. Il m'était impossible désormais de m'échapper. Il ne fallait pas compter d'y réussir à la faveur des ténèbres ; car, dès que la nuit fut venue, les mécontents allumèrent une multitude de feux, dont le fleuve était éclairé jusqu'au fond de son canal.

Dans cette perplexité, je formai en moi-même une résolution qui fut agréable à Jupiter. Comme je n'attendais plus rien des hommes, je résolus de me jeter entre les bras de la vertu, et de sauver cette ville naissante en allant me livrer seul aux

ennemis. A peine eus-je mis ma confiance dans les dieux, qu'ils vinrent à mon secours.

Omfi se présenta devant nous, tenant à la main une branche de chêne, sur laquelle avait crû une branche de gui. A la vue de cet arbrisseau qui avait pensé m'être si fatal, je frissonnai; mais je ne savais pas que l'on doit souvent son salut à qui l'on a dû sa perte, comme aussi l'on doit souvent sa perte à qui l'on a dû son salut.

« O roi ! dit Omfi, ô Céphas! soyez tranquille; j'apporte de quoi sauver votre ami. Jeune étranger, me dit-il, quand toutes les Gaules seraient conjurées contre toi, voici de quoi les traverser sans qu'aucun de tes ennemis ose seulement te regarder en face. C'est ce rameau de gui qui a crû sur cette branche de chêne. Je vais te raconter d'où vient le pouvoir de cette plante, également redoutable aux hommes et aux dieux de ce pays. Un jour Balder raconta à sa mère Friga qu'il avait songé qu'il mourait. Friga conjura le feu, les métaux, les pierres, les maladies, l'eau, les animaux, les serpents, de ne faire aucun mal à son fils; et les conjurations de Friga étaient si puissantes, que rien ne pouvait leur résister. Balder allait donc dans les combats des dieux, au milieu des traits, sans rien craindre. Loke, son ennemi, voulut en savoir la raison. Il prit la forme d'une vieille, et vint trouver Friga. Il lui dit : Dans les combats, les traits et les rochers

tombent sur votre fils Balder, sans lui faire de mal. Je le crois bien, dit Friga ; toutes ces choses me l'ont juré. Il n'y a rien dans la nature qui puisse l'offenser. J'ai obtenu cette grâce de tout ce qui a quelque puissance. Il n'y a qu'un petit arbuste à qui je ne l'ai pas demandée, parce qu'il m'a paru trop faible. Il était sur l'écorce d'un chêne ; à peine avait-il une racine. Il vivait sans terre. Il s'appelle Mistiltein. C'était le gui. Ainsi parla Friga. Loke aussitôt courut chercher cet arbuste ; et venant à l'assemblée des dieux pendant qu'ils combattaient contre l'invulnérable Balder, car leurs jeux sont des combats, il s'approcha de l'aveugle Hæder.

« Pourquoi, lui dit-il, ne lances-tu pas aussi des traits à Balder ?

— Je suis aveugle, répondit Hæder, et je n'ai pas d'armes. »

Loke lui présente le gui de chêne, et lui dit :

« Balder est devant toi. »

L'aveugle Hæder lance le gui : Balder tombe percé et sans vie. Ainsi le fils invulnérable d'une déesse fut tué par une branche de gui lancée par un aveugle.

Voilà l'origine du respect porté dans les Gaules à cet arbrisseau.

« Plains, ô étranger ! un peuple gouverné par la crainte, au défaut de la raison. J'avais cru, à ton

arrivée, que tu en ferais naître l'empire par les arts de l'Égypte, et voir l'accomplissement d'un ancien oracle fameux parmi nous, qui prédit à cette ville les plus grandes destinées ; que ses temples s'élèveront au-dessus des forêts ; qu'elle réunira dans son sein des hommes de toutes les nations ; que l'ignorant viendra y chercher des lumières, l'infortuné des consolations, et que les dieux s'y communiqueront aux hommes comme dans l'heureuse Égypte. Mais ces temps sont encore bien éloignés. »

Le roi nous dit, à Céphas et à moi :

« O mes amis ! profitez promptement du secours qu'Omfi vous apporte. »

En même temps, il nous fit préparer une barque armée de bons rameurs. Il nous donna deux demi-piques de bois de frêne, qu'il avait ferrées lui-même, et deux lingots d'or, qui étaient les premiers fruits de son commerce. Il chargea ensuite des hommes de confiance de nous conduire chez les Vénétiens[1].

« Ce sont, nous dit-il, les meilleurs navigateurs des Gaules. Ils vous donneront les moyens de retourner dans votre pays ; car leurs vaisseaux vont dans la Méditerranée. C'est d'ailleurs un bon peuple. Pour vous, ô mes amis ! vos noms seront à

1. Ou Vénètes, peuple armoricain, dont Vannes était la capitale. (*Note de l'éditeur.*)

jamais célèbres dans les Gaules. Je chanterai Céphas et Amasis; et pendant que je vivrai, leurs noms retentiront souvent sur ces rivages. »

Ainsi nous prîmes congé de ce bon roi, et d'Omfi mon libérateur. Ils nous accompagnèrent jusqu'au bord de la Seine, en versant des larmes, ainsi que nous. Pendant que nous traversions la ville, une foule de peuple nous suivait en nous donnant les plus tendres marques d'affection. Les femmes portaient leurs petits enfants dans leurs bras et sur leurs épaules, et nous montraient en pleurant les pièces de lin dont ils étaient vêtus. Nous dîmes adieu au roi Bardus et à Omfi, qui ne pouvaient se résoudre à se séparer de nous. Nous les vîmes longtemps sur la tour la plus élevée de la ville, qui nous faisaient signe des mains pour nous dire adieu.

A peine nous avions débordé l'île, que les amis de Torstan se jetèrent dans une multitude de barques, et vinrent nous attaquer en poussant des cris effroyables. Mais, à la vue de l'arbrisseau sacré que je portais dans mes mains, et que j'élevais en l'air, ils tombaient presternés au fond de leurs bateaux, comme s'ils eussent été frappés par un pouvoir divin; tant la superstition a de force sur des esprits séduits! Nous passâmes ainsi au milieu d'eux, sans courir le moindre risque.

Nous remontâmes le fleuve pendant un jour.

Ensuite, ayant mis pied à terre, nous nous dirigeâmes vers l'occident, à travers des forêts presque impraticables. Leur sol était çà et là couvert d'arbres renversés par le temps. Il était tapissé partout de mousses épaisses et pleines d'eau où nous enfoncions quelquefois jusqu'aux genoux. Les chemins qui divisent ces forêts, et qui servent de limites à différentes nations des Gaules, étaient si peu fréquentés, que de grands arbres y avaient poussé. Les peuples qui les habitaient, étaient encore plus sauvages que leur pays. Ils n'avaient d'autres temples que quelque if frappé de la foudre, ou un vieux chêne dans les branches duquel quelque druide avait placé une tête de bœuf avec ses cornes. Lorsque, la nuit, le feuillage de ces arbres était agité par les vents, et éclairé par la lumière de la lune, ils s'imaginaient voir les esprits et les dieux de ces forêts. Alors, saisis d'une terreur religieuse, ils se prosternaient à terre, et adoraient en tremblant ces vains fantômes de leur imagination. Nos conducteurs mêmes n'auraient jamais osé traverser ces lieux, que la religion leur rendait redoutables, s'ils n'avaient été rassurés bien plus par la branche de gui que je portais, que par nos raisons.

Nous ne trouvâmes, en traversant les Gaules, aucun culte raisonnable de la Divinité, si ce n'est qu'un soir, en arrivant sur le haut d'une montagne

couverte de neige, nous y aperçûmes un feu au milieu d'un bois de hêtres et de sapins. Un rocher moussu, taillé en forme d'autel, lui servait de foyer. Il y avait de grands amas de bois sec, et des peaux d'ours et de loup étaient suspendues aux rameaux des arbres voisins. On n'apercevait d'ailleurs autour de cette solitude, dans toute l'étendue de l'horizon, aucune marque du séjour des hommes. Nos guides nous dirent que ce lieu était consacré au dieu des voyageurs.

Alors Céphas se prosterna et fit sa prière; ensuite, il jeta dans le feu un tronçon de sapin et des branches de genevrier, qui parfumèrent les airs en petillant. J'imitai son exemple; après quoi, nous fûmes nous asseoir au pied du rocher, dans un lieu tapissé de mousse et abrité du vent du nord; et, nous étant couverts des peaux suspendues aux arbres, malgré la rigueur du froid, nous passâmes la nuit fort chaudement. Le matin venu, nos guides nous dirent que nous marcherions jusqu'au soir sur des hauteurs semblables, sans trouver ni bois, ni feu, ni habitation. Nous bénîmes une seconde fois la Providence, de l'asile qu'elle nous avait donné; nous remîmes religieusement nos pelleteries aux rameaux de sapins; nous jetâmes de nouveau bois dans le foyer; et, avant de nous mettre en route, je gravai ces mots sur l'écorce d'un hêtre:

CÉPHAS ET AMASIS

ONT ADORÉ ICI

LE DIEU QUI PREND SOIN DES VOYAGEURS.

Nous passâmes successivement chez les Carnutes, les Cénomanes, les Diablintes, les Redons, les Curiosolites, les habitants de Dariorigum[1], et enfin nous arrivâmes à l'extrémité occidentale de la Gaule, chez les Vénètiens. Les Vénètiens sont les plus habiles navigateurs de ces mers. Ils ont même fondé une colonie de leur nom, au fond du golfe Adriatique. Dès qu'ils surent que nous étions les amis du roi Bardus, ils nous comblèrent d'amitiés. Ils nous offrirent de nous ramener directement en Égypte, où ils ont porté leur commerce; mais, comme ils trafiquaient aussi dans la Grèce, Céphas me dit :

« Allons en Grèce, nous y aurons des occasions fréquentes de retourner dans votre patrie. Les Grecs sont amis des Égyptiens. Ils doivent à l'Égypte les fondateurs les plus illustres de leurs villes : Cécrops a donné des lois à Athènes, et

1. Dariorigum était le nom de la ville même des Vénètes ou Vénétiens, appelée aussi Vannes. (*Note de l'éditeur.*)

Inachus à Argos. C'est à Argos que règne Agamemnon, dont la réputation est répandue par toute la terre. Nous l'y verrons couvert de gloire au sein de sa famille, et entouré de rois et de héros. S'il est encore au siége de Troie, ses vaisseaux nous ramèneront aisément dans votre patrie. Vous avez vu le dernier degré de civilisation en Égypte, la barbarie dans les Gaules; vous trouverez en Grèce une politesse et une élégance qui vous charmeront. Vous aurez ainsi le spectacle des trois périodes que parcourent la plupart des nations. Dans la première, elles sont au-dessous de la nature; elles y atteignent dans la seconde; elles vont au delà dans la troisième. »

Les vues de Céphas flattaient trop mon ambition pour la gloire, pour ne pas saisir l'occasion de connaître des hommes aussi fameux que les Grecs, et surtout qu'Agamemnon. J'attendis avec impatience le retour des jours favorables à la navigation; car nous étions arrivés en hiver chez les Vénétiens. Nous passâmes cette saison dans des festins continuels, suivant l'usage de ces peuples. Dès que le printemps fut venu, nous nous embarquâmes pour Argos. Avant de quitter les Gaules, nous apprîmes que notre départ de Lutétia avait fait renaître la tranquillité dans les États du roi Bardus; mais que sa fille, la belle Gotha, s'était retirée avec ses femmes dans le temple d'Isis, à laquelle elle s'était

consacrée, et que nuit et jour elle faisait retentir la forêt de ses chants harmonieux.

Je fus très-sensible au chagrin de ce bon roi, qui perdait sa fille par un effet même de notre arrivée dans son pays, qui devait le couvrir un jour de gloire; et j'éprouvai moi-même la vérité de cette ancienne maxime, que la considération publique ne s'acquiert qu'aux dépens du bonheur domestique.

Après une navigation assez longue, nous rentrâmes dans le détroit d'Hercule. Je sentis une joie vive à la vue du ciel de l'Afrique, qui me rappelait le climat de ma patrie. Nous vîmes les hautes montagnes de la Mauritanie, Abila, située au détroit d'Hercule, et celles qu'on nomme les Sept-Frères, parce qu'elles sont d'une égale hauteur. Elles sont couvertes, depuis leur sommet jusqu'au bord de la mer, de palmiers chargés de dattes. Nous découvrîmes les riches coteaux de la Numidie, qui se couronnent deux fois par an de moissons qui croissent à l'ombre des oliviers, tandis que des haras de superbes chevaux paissent en toute saison dans leurs vallées toujours vertes. Nous côtoyâmes les bords de la Syrte, où croît le fruit délicieux du lotos, qui fait, dit-on, oublier la patrie aux étrangers qui en mangent. Bientôt nous aperçûmes les sables de la Libye, au milieu desquels sont placés les jardins enchantés des Hespérides; comme si la

nature se plaisait à faire contraster les contrées les plus arides avec les plus fécondes. Nous entendions la nuit les rugissements des tigres et des lions, qui venaient se baigner dans la mer; et au lever de l'aurore, nous les voyions se retirer vers les montagnes.

Mais la férocité de ces animaux n'approchait pas de celle des hommes de ces régions. Les uns immolent leurs enfants à Saturne; d'autres ensevelissent les femmes toutes vives dans les tombeaux de leurs époux. Il y en a qui, à la mort de leurs rois, égorgent tous ceux qui les ont servis. D'autres tâchent d'attirer les étrangers sur leurs rivages, pour les dévorer. Nous pensâmes un jour être la proie de ces anthropophages; car, pendant que nous étions descendus à terre, et que nous échangions paisiblement avec eux de l'étain et du fer pour divers fruits excellents qui croissent dans leur pays, ils nous dressèrent une embuscade dont nous ne sortîmes qu'avec bien de la peine. Depuis cet événement, nous n'osâmes plus débarquer sur ces côtes inhospitalières, que la nature a placées en vain sous un si beau ciel.

J'étais si irrité des traverses de mon voyage, entrepris pour le bonheur des hommes, et surtout de cette dernière perfidie, que je dis à Céphas :

« Je crois toute la terre, excepté l'Égypte, cou-

verte de barbares. Je crois que des opinions absurdes, des religions inhumaines et des mœurs féroces, sont le partage naturel de tous les peuples; et sans doute la volonté de Jupiter est qu'ils y soient abandonnés pour toujours; car il les a divisés en tant de langues différentes, que l'homme le plus bienfaisant, loin de pouvoir les réformer, ne peut pas seulement s'en faire entendre. »

Céphas me répondit :

« N'accusons point Jupiter des maux des hommes. Notre esprit est si borné, que quoique nous sentions quelquefois que nous sommes mal, il nous est impossible d'imaginer comment nous pourrions être mieux. Si nous ôtions un seul des maux naturels qui nous choquent, nous verrions naître de son absence mille autres maux plus dangereux. Les peuples ne s'entendent point; c'est un mal, selon vous : mais s'ils parlaient tous le même langage, les impostures, les erreurs, les préjugés, les opinions cruelles particulières à chaque nation, se répandraient par toute la terre. La confusion générale qui est dans les paroles, serait alors dans les pensées. »

Il me montra une grappe de raisin :

« Jupiter, dit-il, a divisé le genre humain en plusieurs langues, comme il a divisé en plusieurs grains cette grappe, qui renferme un grand nombre de semences, afin que si une partie de ces se-

mences se trouvait attaquée par la corruption, l'autre en fût préservée.

« Jupiter n'a divisé les langages des hommes, qu'afin qu'ils pussent toujours entendre celui de la nature. Partout la nature parle à leur cœur, éclaire leur raison, et leur montre le bonheur dans un commerce mutuel de bons offices. Partout, au contraire, les passions des peuples dépravent leur cœur, obscurcissent leurs lumières, les remplissent de haines, de guerres, de discordes et de superstitions, en ne leur montrant le bonheur que dans leur intérêt personnel et dans la ruine d'autrui.

« L'office de la vertu est de détruire ces maux. Sans le vice, la vertu n'aurait guère d'exercice sur la terre. Vous allez arriver chez les Grecs. Si ce qu'on a dit d'eux est véritable, vous trouverez dans leurs mœurs une politesse et une élégance qui vous raviront. Rien ne doit être égal à la vertu de leurs héros, exercés par de longs malheurs. »

Tout ce que j'avais éprouvé jusqu'alors de la barbarie des nations, redoublait le désir que j'avais d'arriver à Argos, et de voir le grand Agamemnon heureux au milieu de sa famille. Déjà nous apercevions le cap de Ténare, et nous étions près de le doubler, lorsqu'un vent d'Afrique nous jeta sur les Strophades. Nous voyions la mer se briser contre les rochers qui environnent ces îles. Tantôt, en se retirant, elle en découvrait les fondements caver-

neux; tantôt, s'élevant tout à coup, elle les couvrait, en rugissant, d'une vaste nappe d'écume. Cependant nos matelots s'obstinaient, malgré la tempête, à atteindre le cap de Ténare, lorsqu'un tourbillon de vent déchira nos voiles. Alors, nous avons été forcés de relâcher à Sténiclaros.

De ce port, nous nous sommes mis en route pour nous rendre à Argos par terre. C'est en allant à ce séjour du roi des rois, que nous vous avons rencontré, ô bon berger! Maintenant, nous désirons vous accompagner au mont Lycée, afin de voir l'assemblée d'un peuple dont les bergers ont des mœurs si hospitalières et si polies.

En disant ces dernières paroles, Amasis regarda Céphas, qui les approuva d'un signe de tête.

Tirtée dit à Amasis :

« Mon fils, votre récit nous a beaucoup touchés; vous avez dû en juger par nos larmes. Les Arcadiens ont été plus malheureux que les Gaulois. Nous n'oublierons jamais le règne de Lycaon, changé jadis en loup, en punition de sa cruauté. Mais, à cette heure, ce sujet nous mènerait trop loin. Je remercie Jupiter de vous avoir disposé, ainsi que votre ami, à passer demain la journée avec nous au mont Lycée. Vous n'y verrez ni pa-

lais, ni ville royale, et encore moins des sauvages et des druides, mais des gazons, des bois, des ruisseaux, et des bergers qui vous recevront de bon cœur. Puissiez-vous prolonger longtemps votre séjour parmi nous ! Vous trouverez demain, à la fête de Jupiter, des hommes de toutes les parties de la Grèce, et des Arcadiens bien plus instruits que moi, qui connaîtront sans doute la ville d'Argos. Pour moi, je vous l'avoue, je n'ai jamais ouï parler du siége de Troie, ni de la gloire d'Agamemnon, dont on parle, dites-vous, par toute la terre. Je ne me suis occupé que du bonheur de ma famille et de celui de mes voisins. Je ne connais que les prairies et les troupeaux. Jamais je n'ai porté ma curiosité hors de mon pays. La vôtre, qui vous a jeté, si jeune, au milieu des nations étrangères, est digne d'un dieu et d'un roi. »

Alors Tirtée se retournant vers sa fille, lui dit :

« Cyanée, apportez-nous la coupe d'Hercule. »

Cyanée se leva aussitôt, courut la chercher, et la présenta à son père d'un air riant. Tirtée la remplit de vin ; puis, s'adressant aux deux voyageurs, il leur dit :

« Hercule a voyagé comme vous, mes chers hôtes. Il est venu dans cette cabane ; il s'y est reposé lorsqu'il poursuivit, pendant un an, la biche aux pieds

d'airain du mont Érymanthe. Il a bu dans cette coupe : vous êtes dignes d'y boire après lui. Aucun étranger n'y a bu avant vous. Je ne m'en sers qu'aux grandes fêtes, et je ne la présente qu'à mes amis. »

Il dit, et il offrit la coupe à Céphas. Elle était de bois de hêtre, et tenait une cyathe de vin. Hercule la vidait d'une seule haleine ; mais Céphas, Amasis et Tirtée eurent assez de peine à la vider, en y buvant deux fois tour à tour.

Tirtée ensuite conduisit ses hôtes dans une chambre voisine. Elle était éclairée par une fenêtre fermée d'une claie de roseaux, à travers laquelle on percevait, au clair de la lune, dans la plaine voisine, les îles de l'Alphée. Il y avait dans cette chambre deux bons lits, avec des couvertures d'une laine chaude et légère. Alors Tirtée prit congé de ses hôtes, en souhaitant que Morphée versât sur eux ses plus doux pavots.

Quand Amasis fut seul avec Céphas, il lui parla avec transport de la tranquillité de ce vallon, de la bonté du berger, de la sensibilité et des grâces de sa jeune fille, à laquelle il ne trouvait rien de comparable, et des plaisirs qu'il se promettait le lendemain à la fête de Jupiter, où il se flattait de voir un peuple entier aussi heureux que cette famille solitaire. Ces agréables entretiens leur auraient fait passer à l'un et à l'autre la nuit sans dormir,

malgré les fatigues de leur voyage, s'ils n'avaient été invités au sommeil par la douce clarté de la lune qui luisait à travers la fenêtre, par le murmure du vent dans le feuillage des peupliers, et par le bruit lointain de l'Achéloüs, dont la source se précipite en mugissant du haut du mont Lycée[1].

1. Ce premier livre de l'Arcadie a été intitulé par l'auteur : *les Gaules*. Bernardin de Saint-Pierre n'a point achevé cet ouvrage, et a même laissé dans ce premier livre, le seul qu'il ait publié, quelques incorrections. (*Note des éditeurs.*)

LA

CHAUMIÈRE INDIENNE

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Voici un petit conte indien qui renferme plus de vérités que bien des histoires. Je l'ai lié à une anecdote historique qui en fait le commencement. C'est à l'occasion d'une compagnie de savants anglais, envoyés, il y a une trentaine d'années, dans diverses parties du monde, pour y recueillir des lumières sur plusieurs objets des sciences : j'y parle d'un d'entre eux, qui vint aux Indes pour concourir aux progrès de la vérité.

Je proteste ici que je n'ai eu aucune intention de jeter quelque ridicule sur les Académies. Ce n'est point la science en elle-même que je blâme ; mais j'ai voulu faire voir que les corps savants, par leur ambition, leur jalousie et leurs préjugés, ne servent que trop souvent d'obstacles à ses progrès.

Je me suis proposé un but encore plus utile, c'est de remédier aux maux dont l'humanité est affligée aux Indes. Ma devise est de secourir les

malheureux, et j'étends ce sentiment à tous les hommes. Si la philosophie est venue autrefois des Indes en Europe, pourquoi ne retournerait-elle pas aujourd'hui de l'Europe civilisée, aux Indes devenues barbares à leur tour? Il vient de se former à Calcutta une société de savants anglais, qui détruiront peut-être un jour les préjugés de l'Inde, et par ce bienfait compenseront les maux qu'y ont apportés les guerres et le commerce des Européens. Pour moi, qui n'influe sur rien, afin de donner plus de faveur et de grâces à mes arguments, j'ai tâché de les revêtir de celles d'un conte. C'est avec des contes qu'on rend partout les hommes attentifs à la vérité.

> Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
> Au moment que je fais cette moralité,
> Si Peau-d'Ane m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.
>
> LA FONTAINE, liv. VIII, fab. 4.

On a dit avec plus d'esprit que de raison, que la fable était née dans les pays despotiques de l'Orient, et qu'on y avait voilé la vérité, afin qu'elle pût s'approcher des tyrans. Mais je demande si un sultan ne se trouverait pas plus offensé de se voir peint sous l'emblème d'un chat-huant ou d'un léopard, que d'après nature; et si des vérités de ré-

flexion ne le blesseraient pas pour le moins autant que des vérités directes.

En général, le goût pour les fables est répandu par toute la terre, mais bien plus dans les pays libres que dans les despotiques. Les peuples sauvages fondent leurs traditions sur des fables : il n'y a point de pays où elles aient été plus communes que dans la Grèce, où tous les objets de la nature, de la politique et de la religion, n'étaient que des résultats de quelques métamorphoses. Il n'y avait guère de famille illustre qui n'eût quelque animal au nombre de ses ancêtres, et qui ne comptât parmi ses cousins ou ses cousines, des taureaux, des cygnes, des rossignols, des tourterelles, des corneilles ou des pies. On peut observer que les Anglais, dans leur littérature, ont un goût particulier pour l'allégorie, quoique la vérité puisse se dire chez eux fort librement. Les Asiatiques ont été dans le même cas du temps d'Ésope et de Lockman; mais on ne trouve plus aujourd'hui chez eux de fabulistes, quoique leur pays soit rempli de sultans.

Ce sont les peuples les plus rapprochés de la nature, et par conséquent les plus libres, qui ont le plus aimé à orner la vérité de fables : c'est par un effet de l'amour même de la vérité, qui est le sentiment des lois de la nature. La vérité est la lumière de l'âme, comme la lumière physique est la

vérité des corps. L'une et l'autre réunies donnent la science de ce qui est : celle-ci éclaire les objets, celle-là nous en montre les convenances ; et, comme dans le principe, toute lumière tire son origine du soleil, toute vérité tire la sienne de Dieu, dont cet astre est la plus sensible image. Peu d'hommes peuvent supporter la lumière pure du soleil. C'est à cause de la faiblesse de nos yeux, que la nature nous a donné des paupières pour les voiler au degré qui nous convient ; qu'elle a planté la terre de forêts, dont les feuillages verts nous offrent des ombrages doux et transparents ; et qu'elle répand dans les cieux des vapeurs et des nuages, pour affaiblir les rayons trop vifs de l'astre du jour. Peu d'hommes aussi peuvent saisir les vérités purement métaphysiques. C'est à cause de la faiblesse de notre intelligence, que la nature nous a donné l'ignorance pour servir de paupière à notre âme : c'est par son moyen que l'âme s'ouvre par degrés à la vérité, qu'elle n'en admet que ce qu'elle en peut supporter, qu'elle s'entoure de fables, qui sont comme autant de berceaux à l'ombre desquels elle la contemple ; et lorsqu'elle veut s'élever jusqu'à la Divinité même, elle la voile d'allégories et de mystères pour en soutenir l'éclat.

Nous ne verrions pas la lumière du soleil, si elle ne s'arrêtait sur des corps ou au moins sur des nuages. Elle nous échappe hors de notre atmo-

sphère, et nous éblouit à sa source. Il en est de même de la vérité; nous ne la saisirions pas, si elle ne se fixait sur des événements sensibles, ou au moins sur des métaphores et des comparaisons qui la réfléchissent ; il lui faut un corps qui la renvoie. Notre entendement n'a point de prise sur les vérités purement métaphysiques ; il est ébloui par celles qui émanent de la Divinité, et il ne peut saisir celles qui ne se reposent pas sur ses ouvrages. C'est par cette dernière raison que le langage des peuples civilisés ne peint rien, parce qu'il est plein d'idées vagues et d'abstractions; et que celui des peuples simples et naturels est très-expressif, parce qu'il est rempli de similitudes et d'images. Les premiers sont habitués à cacher leurs sentiments, les seconds à les étendre. Mais comme souvent les nuages, dispersés sous mille formes fantastiques, décomposent les rayons du soleil en teintes plus riches et plus variées que celles qui colorent les ouvrages réguliers de la nature; ainsi les fables réfléchissent la vérité avec plus d'étendue que les événements réels : elles la transportent dans tous les règnes; elles l'approprient aux animaux, aux arbres, aux éléments, et en font jaillir mille reflets. Ainsi les rayons du soleil se jouent, sans s'éteindre, au fond des eaux, y reflètent les objets de la terre et des cieux, et redoublent leurs beautés par des consonnances.

L'ignorance est donc aussi nécessaire à la vérité que l'ombre l'est à la lumière, puisque c'est des premières[1] que se forment les harmonies de notre intelligence, comme des secondes se composent celles de notre vue.

Les moralistes, comme je l'ai déjà observé dans mes Études, ont presque toujours confondu l'ignorance avec l'erreur. L'ignorance, à la considérer seule et sans la vérité avec laquelle elle a de si douces harmonies, est le repos de notre intelligence ; elle nous fait oublier les maux passés, nous dissimule les présents, et nous cache ceux de l'avenir; enfin elle est un bien, puisque nous la tenons de la nature. L'erreur, au contraire, est l'ouvrage de l'homme ; elle est toujours un mal ; c'est une fausse lumière qui luit pour nous égarer. Je ne puis mieux la comparer qu'à la lueur d'un incendie, qui dévore les habitations qu'elle éclaire.

Il est cependant bien facile de distinguer l'erreur de la vérité. La vérité est une lumière naturelle qui luit d'elle-même par toute la terre, parce qu'elle vient de Dieu ; l'erreur est une lueur artificielle qui a besoin sans cesse d'être alimentée, et qui ne peut jamais être universelle, parce qu'elle n'est que l'ouvrage des hommes. La vérité est utile à

1. *Des premières*, c'est-à-dire de l'ignorance et de la vérité; *des secondes*, c'est-à-dire de la lumière et de l'ombre. (*Note de l'éditeur.*)

tous les hommes; l'erreur n'est profitable qu'à quelques-uns, et est nuisible à tous, parce que l'intérêt particulier est l'ennemi de l'intérêt général, quand il s'en sépare.

Il faut bien prendre garde de confondre la fable avec l'erreur. La fable est le voile de la vérité, et l'erreur en est le fantôme. Ce fut souvent pour le dissiper, que la fable fut imaginée.

Puisque la vérité est un rayon de la lumière céleste, elle luira toujours pour tous les hommes, pourvu qu'on ne mette pas d'impôts sur leurs fenêtres; mais, dans tous les genres, combien de corps fondés pour la propager, par cela même qu'elle tourne à leur profit, y substituent celle de leurs bougies ou de leurs lanternes! Ils en viennent bientôt, quand ils sont puissants, à persécuter ceux qui la trouvent; et quand ils ne le sont pas, ils leur opposent une force d'inertie qui les empêche de la répandre : voilà pourquoi ceux qui l'aiment s'éloignent souvent des hommes et des villes. Telle est la vérité que j'ai voulu prouver dans ce petit ouvrage. Heureux si je peux contribuer, dans ma patrie, au bonheur d'un seul infortuné, en peignant aux Indes celui d'un paria dans sa chaumière!

LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

Il y a environ trente ans qu'il se forma à Londres une compagnie de savants anglais, qui entreprit d'aller chercher, dans diverses parties du monde, des lumières sur toutes les sciences, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux. Elle était défrayée par une compagnie de souscripteurs de la même nation, composée de négociants, de lords, d'évêques, d'universités, et de la famille royale d'Angleterre, à laquelle se joignirent quelques souverains du nord de l'Europe. Ces savants étaient au nombre de vingt; et la société royale de

Londres avait donné à chacun d'eux un volume, contenant l'état des questions dont ils devaient rapporter les solutions. Ces questions montaient au nombre de trois mille cinq cents. Quoiqu'elles fussent toutes différentes pour chacun de ces docteurs, et convenables au pays où ils devaient voyager, elles étaient toutes liées entre elles, en sorte que la lumière répandue sur l'une devait nécessairement s'étendre sur toutes les autres. Le président de la société royale, qui les avait rédigées à l'aide de ses confrères, avait fort bien senti que l'éclaircissement d'une difficulté dépend souvent de la solution d'une autre, et celle-ci d'une précédente ; ce qui mène dans la recherche de la vérité, bien plus loin qu'on ne pense. Enfin, pour me servir des expressions mêmes employées par le président dans leurs instructions, c'était le plus solide édifice encyclopédique qu'aucune nation eût encore élevé aux progrès des connaissances humaines ; ce qui prouve bien, ajoutait-il, la nécessité des corps académiques, pour mettre de l'ensemble dans les vérités dispersées par toute la terre.

Chacun de ces savants voyageurs avait, outre son volume de questions à éclaircir, la commission d'acheter, chemin faisant, les plus anciens exemplaires de la Bible, et les manuscrits les plus rares en tout genre, ou au moins de ne rien épargner pour s'en procurer les meilleures copies. Pour cela

leurs souscripteurs leur avaient procuré, à tous, des lettres de recommandation pour les consuls, ministres et ambassadeurs de la Grande-Bretagne, qu'ils devaient trouver sur leur route, et, ce qui vaut encore mieux, de bonnes lettres de change, endossées par les plus fameux banquiers de Londres.

Le plus savant de ces docteurs, qui savait l'hébreu, l'arabe et l'indou, fut envoyé par terre aux Indes orientales, le berceau de tous les arts et de toutes les sciences. Il prit d'abord son chemin par la Hollande, et visita successivement la synagogue d'Amsterdam, et le synode de Dordrecht; en France, la Sorbonne et l'Académie des sciences de Paris; en Italie, quantité d'Académies, de muséums et de bibliothèques, entre autres le muséum de Florence, la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise; et à Rome, celle du Vatican. Étant à Rome, il balança si, avant de se diriger vers l'orient, il irait en Espagne consulter la fameuse université de Salamanque ; mais, dans la crainte de l'Inquisition, il aima mieux s'embarquer tout droit pour la Turquie. Il passa donc à Constantinople, où, pour son argent, un effendi le mit à même de feuilleter tous les livres de la mosquée de Sainte-Sophie. De là il fut en Égypte, chez les Cophtes; puis chez les Maronites du mont Liban, les moines du mont Carmel; de là à Sana, en Arabie; ensuite à Ispahan, à Kandahar, Delhi,

Agra : enfin, après trois ans de courses, il arriva sur les bords du Gange, à Bénarès, l'Athènes des Indes, où il conféra avec les brames. Sa collection d'anciennes éditions, de livres originaux, de manuscrits rares, de copies, d'extraits et d'annotations en tout genre, se trouva alors plus considérable qu'aucun particulier eût jamais faite. Il suffit de dire qu'elle composait quatre-vingt-dix ballots, pesant ensemble neuf mille cinq cent quarante livres. Il était sur le point de s'embarquer pour Londres avec une si riche cargaison de lumières, plein de joie d'avoir surpassé les espérances de la société royale, lorsqu'une réflexion toute simple vint l'accabler de chagrin.

Il pensa, que loin d'avoir éclairci aucune des trois mille cinq cents questions de la société royale, il n'avait contribué qu'à en multiplier les doutes; et comme elles étaient toutes liées les unes aux autres il s'ensuivait, au contraire de ce qu'avait pensé son illustre président, que l'obscurité d'une solution obscurcissait l'évidence d'une autre, que les vérités les plus claires étaient devenues tout à fait problématiques, et qu'il était même impossible d'en démêler aucune dans ce vaste labyrinthe de réponses et d'autorités contradictoires.

Le docteur en jugeait par un simple aperçu. Parmi ces questions, il y en avait à résoudre : trois cent douze sur l'ancienne religion des brames;

cinq cent huit sur la langue sanscrite ou sacrée ; trois sur l'état actuel du peuple indien ; deux cent onze sur le commerce des Anglais aux Indes ; sept cent vingt-neuf sur les anciens monuments des îles d'Éléphanta et de Salsette, dans le voisinage de l'île de Bombay ; cinq sur l'antiquité du monde ; six cent soixante-treize sur l'origine de l'ambre gris, et sur les propriétés de différentes espèces de bézoards ; une sur la cause non encore examinée du cours de l'Océan indien, qui flue six mois vers l'orient et six mois vers l'occident ; et trois cent soixante-dix-huit sur les sources et les inondations périodiques du Gange. A cette occasion, le docteur était invité de recueillir, sur sa route, tout ce qu'il pourrait touchant les sources du Nil, qui occupaient les savants de l'Europe depuis tant de siècles. Mais il jugea cette matière suffisamment débattue, et étrangère d'abord à sa mission. Or, sur chacune des questions proposées par la société royale, il apportait, l'une dans l'autre, cinq solutions différentes, qui, pour les trois mille cinq cents questions donnaient dix-sept mille cinq cents réponses ; et en supposant que chacun de ses dix-neuf confrères en rapportât autant de son côté, il s'ensuivrait que la société royale aurait trois cent cinquante mille difficultés à résoudre avant de pouvoir établir aucune vérité sur une base solide. Ainsi, toute leur collection, loin de faire converger chaque pro-

position vers un centre commun, suivant les termes de leurs instructions, les ferait au contraire diverger l'une de l'autre, sans qu'il fût possible de les rapprocher. Une autre réflexion faisait encore plus de peine au docteur ; c'est que, quoiqu'il eût employé dans ses laborieuses recherches tout le sang-froid de son pays, et une politesse qui lui était particulière, il s'était fait des ennemis implacables de la plupart des docteurs avec lesquels il avait argumenté. Que deviendra donc, disait-il, le repos de mes compatriotes, quand je leur aurai rapporté dans mes quatre-vingt-dix ballots, au lieu de la vérité, de nouveaux sujets de doutes et de disputes?

Il était au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, plein de perplexité et d'ennui, lorsque les brames de Bénarès lui apprirent que le brame supérieur de la fameuse pagode de Jagrenat, ou Jagernat, située sur la côte d'Orixa, au bord de la mer, près d'une des embouchures du Gange, était seul capable de résoudre toutes les questions de la société royale de Londres. C'était en effet le plus fameux pandect, ou docteur, dont on eût jamais ouï parler : on venait le consulter de toutes les parties de l'Inde, et de plusieurs royaumes de l'Asie.

Aussitôt le docteur anglais partit pour Calcutta, et s'adressa au directeur de la Compagnie anglaise des Indes, qui, pour l'honneur de sa nation et la

gloire des sciences, lui donna, pour le porter à Jagrenat, un palanquin à tendelets de soie cramoisie à glands d'or, avec deux relais de vigoureux coulis, ou porteurs, de quatre hommes chacun ; deux portefaix ; un porteur d'eau, un porteur de gargoulette, pour le rafraîchir ; un porteur de pipe ; un porteur d'ombrelle, pour le couvrir du soleil le jour ; un masalchi, ou porte-flambeau, pour la nuit ; un fendeur de bois ; deux cuisiniers ; deux chameaux, et leurs conducteurs, pour porter ses provisions et ses bagages ; deux pions, ou coureurs, pour l'annoncer ; quatre cipayes, ou reispoutes montés sur des chevaux persans, pour l'escorter ; et un porte-étendard, avec son étendard aux armes d'Angleterre. On eût pris le docteur, avec son bel équipage, pour un commis de la Compagnie des Indes. Il y avait cependant cette différence, que le docteur, au lieu d'aller chercher des présents, était chargé d'en faire. Comme on ne paraît point, aux Indes, les mains vides devant les personnes constituées en dignité, le directeur lui avait donné, aux frais de sa nation, un beau télescope, et un tapis de pied de Perse pour le chef des brames ; des chittes superbes pour sa femme, et trois pièces de taffetas de la Chine, rouges, blanches et jaunes, pour faire des écharpes à ses disciples. Les présents chargés sur des chameaux, le docteur se mit en route dans son palanquin, avec le livre de la société royale.

Chemin faisant, il pensait à la question par laquelle il débuterait avec le chef des brames de Jagrenat; s'il commencerait par une des trois cent soixante-dix-huit qui avaient rapport aux sources et aux inondations du Gange, ou par celle qui regardait le cours alternatif et semi-annuel de la mer des Indes, qui pouvait servir à découvrir les sources et les mouvements périodiques de l'Océan par tout le globe. Quelquefois il trouvait qu'il serait plus utile de le consulter sur la meilleure sorte de gouvernement à donner à une nation, et même sur les droits de l'homme, dont il n'y a de code nulle part; mais ces dernières questions n'étaient pas dans son livre.

Cependant, disait le docteur, avant tout, il me semblerait à propos de demander au pandect indien, par quel moyen on peut trouver la vérité; je dois lui demander aussi où il faut chercher la vérité; et enfin, s'il faut communiquer la vérité aux hommes.

C'est ainsi que le docteur raisonnait avec lui-même. Après dix jours de marche, il arriva sur les bords du golfe du Bengale; il rencontra sur sa route quantité de gens qui revenaient de Jagrenat, tous enchantés de la science du chef des pandects qu'ils venaient de consulter. Le onzième jour, au soleil levant, il aperçut la fameuse pagode de Jagrenat, bâtie sur le bord de la mer, qu'elle semblait do-

miner avec ses grands murs rouges et ses galeries, ses dômes et ses tourelles de marbre blanc. Elle s'élevait au centre de neuf avenues d'arbres toujours verts, qui divergent vers autant de royaumes. Chacune de ces avenues est formée d'une espèce d'arbres différente, de palmiers arecs, de tecques, de cocotiers, de manguiers, de lataniers, d'arbres de camphre, de bambous, de badamiers, d'arbres de sandal, et se dirige vers Ceylan, Golconde, l'Arabie, la Perse, le Thibet, la Chine, le royaume d'Ava, celui de Siam et les îles de la mer des Indes. Le docteur arriva à la pagode par l'avenue de bambous, qui côtoie le Gange et les îles enchantées de son embouchure. Cette pagode, quoique bâtie dans une plaine, est si élevée, que l'ayant aperçue le matin, il ne put s'y rendre que vers le soir. Il fut véritablement frappé d'admiration quand il considéra de près sa magnificence et sa grandeur. Ses portes, de bronze, étincelaient des rayons du soleil couchant; et les aigles planaient autour de son faîte, qui se perdait dans les nues. Elle était entourée de grands bassins de marbre blanc, qui réfléchissaient au fond de leurs eaux transparentes, ses dômes, ses galeries et ses portes : tout autour régnaient de vastes cours, et des jardins environnés de grands bâtiments où logeaient les brames qui la desservaient.

Les pions du docteur coururent l'annoncer; et

aussitôt une troupe de jeunes bayadères sortit d'un des jardins, et vint au-devant de lui en chantant et en dansant au son des tambours de basque. Elles avaient pour colliers, des cordons de fleurs de mougris; et pour ceintures, des guirlandes de fleurs de frangipanier. Le docteur, entouré de leurs parfums, de leurs danses et de leur musique, s'avança jusqu'à la porte de la pagode, au fond de laquelle il aperçut, à la clarté de plusieurs lampes d'or et d'argent, la statue de Jagrenat, la septième incarnation de Brama, en forme de pyramide, sans pieds et sans mains, qu'il avait perdus en voulant porter le monde pour le sauver. A ses pieds étaient prosternés, la face contre terre, des pénitents, dont les uns promettaient, à haute voix, de se faire accrocher, le jour de sa fête, à son char par les épaules, et les autres, de se faire écraser sous ses roues. Quoique le spectacle de ces fanatiques, qui poussaient de profonds gémissements en prononçant leurs horribles vœux, inspirât une sorte de terreur, le docteur se préparait à entrer dans la pagode, lorsqu'un vieux brame, qui en gardait la porte, l'arrêta, et lui demanda quel était le sujet qui l'amenait. Lorsqu'il l'eut appris, il dit au docteur :

« Qu'attendu sa qualité de frangui, ou d'impur, il ne pouvait se présenter ni devant Jagrenat, ni devant son grand-prêtre, qu'il n'eût été lavé trois

fois dans un des lavoirs du temple, et qu'il n'eût rien sur lui qui fût de la dépouille d'aucun animal, mais surtout ni poil de vache, parce qu'elle est adorée des brames, ni poil de porc, parce qu'il leur est en horreur.

— Comment ferai-je donc, lui répondit le docteur ? J'apporte en présent, au chef des brames, un tapis de Perse, de poil de chèvre d'Angora ; et des étoffes de la Chine, qui sont de soie.

— Toutes choses, repartit le brame, offertes au temple de Jagrenat, ou à son grand-prêtre, sont purifiées par le don même ; mais il n'en peut être ainsi de vos habillements. »

Il fallut donc que le docteur ôtât son surtout de laine d'Angleterre, ses souliers de peau de chèvre, et son chapeau de castor. Ensuite, le vieux brame l'ayant lavé trois fois, le revêtit d'une toile de coton couleur de sandal, et le conduisit à l'entrée de l'appartement du chef des brames. Le docteur se préparait à y entrer, tenant sous son bras le livre des questions de la société royale, lorsque son introducteur lui demanda de quelle matière ce livre était couvert.

« Il est relié en veau, répondit le docteur.

— Comment ! dit le brame hors de lui, ne vous ai-je pas prévenu que la vache était adorée des brames ? et vous osez vous présenter devant leur chef avec un livre couvert de la peau d'un veau ! »

Le docteur aurait été obligé d'aller se purifier dans le Gange, s'il n'eût abrégé toute difficulté en présentant quelques pièces d'or, à son introducteur. Il laissa donc le livre des questions dans son palanquin; mais il s'en consolait en lui-même, en disant :

« Au bout du compte, je n'ai que trois questions à faire à ce docteur indien. Je serai content s'il m'apprend par quel moyen on doit chercher la vérité, où on peut la trouver, et s'il faut la communiquer aux hommes. »

Le vieux brame introduisit donc le docteur anglais, revêtu de sa toile de coton, nu-tête et nu-pieds, chez le grand-prêtre de Jagrenat, dans un vaste salon, soutenu par des colonnes de bois de sandal. Les murs en étaient verts, étant corroyés de stuc mêlé de bouse de vache, si brillant et si poli qu'on pouvait s'y mirer. Le plancher était couvert de nattes très-fines, de six pieds de long sur autant de large. Au fond du salon était une estrade, entourée d'une balustrade de bois d'ébène ; et sur cette estrade, on entrevoyait, à travers un treillis de cannes d'Inde vernies en rouge, le vénérable chef des pandects avec sa barbe blanche, et trois fils de coton passés en bandoulière, suivant l'usage des brames. Il était assis sur un tapis jaune, les jambes croisées, dans un état d'immobilité si parfaite, qu'il ne remuait pas même les yeux. Quel-

ques-uns de ses disciples chassaient les mouches autour de lui avec des éventails de queue de paon ; d'autres brûlaient, dans des cassolettes d'argent, des parfums de bois d'aloès ; et d'autres jouaient du tympanon sur un mode très-doux. Le reste, en grand nombre, parmi lesquels étaient des faquirs, des joguis et des santons, étant rangé sur plusieurs files, des deux côtés de la salle, dans un profond silence, les yeux fixés en terre, et les bras croisés sur la poitrine.

Cependant plusieurs brames apportèrent, jusqu'au pied de l'estrade, le télescope, les chittes, les pièces de soie et le tapis, que les gens du docteur avaient déposés à l'entrée de la salle; et le vieux brame y ayant jeté les yeux, sans donner aucune marque d'approbation, on les emporta dans l'intérieur des appartements.

Le docteur anglais allait commencer un fort beau discours en langue indoue, lorsque son introducteur le prévint qu'il devait attendre que le grand-prêtre l'interrogeât. Il le fit donc asseoir sur ses talons, les jambes croisées comme un tailleur, suivant l'usage du pays. Le docteur murmurait en lui-même de tant de formalités; mais que ne fait-on pas pour trouver la vérité, après être venu la chercher aux Indes?

Dès que le docteur se fut assis, la musique se tut, et après quelques moments d'un profond si-

lence, le chef des pandects lui fit demander pourquoi il était venu à Jagrenat.

Quoique le grand-prêtre de Jagrenat eût parlé en langage indou assez distinctement pour être entendu d'une partie de l'assemblée, sa parole fut portée par un faquir qui la donna à un autre, et cet autre à un troisième, qui la rendit au docteur. Celui-ci répondit dans la même langue : « Qu'il était venu à Jagrenat consulter le chef des brames, sur sa grande réputation, pour savoir de lui par quel moyen on pourrait connaître la vérité. »

La réponse du docteur fut apportée au chef des pandects par les mêmes interlocuteurs qui avaient été chargés de la demande. Il en fut ainsi du reste du colloque.

Le vieux chef des pandects, après s'être un peu recueilli, répondit :

« La vérité ne se peut connaître que par le moyen des brames. »

Alors toute l'assemblée s'inclina, en admirant la réponse de son chef.

« Où faut-il chercher la vérité, reprit assez vivement le docteur anglais?

— Dans les livres écrits par les brames, » répondit le vieux docteur indien.

A ces mots, tout le salon retentit d'applaudissements.

Dès qu'ils se furent apaisés, l'Anglais proposa sa troisième question :

« Faut-il communiquer la vérité aux hommes?

— Souvent, dit le vieux pandect, c'est prudence de la cacher à tout le monde; mais c'est un devoir de la dire aux brames. »

A ces mots, le docteur anglais voulut se récrier; mais le grand-prêtre de Jagrenat frappa des mains, et dit d'une voix très-distincte :

« Les brames ne disputent point avec les docteurs de l'Europe. »

Alors s'étant levé, il se retira aux acclamations de toute l'assemblée, qui murmurait hautement contre le docteur, et lui aurait peut-être fait un mauvais parti sans la crainte des Anglais, dont le crédit est tout-puissant sur les bords du Gange. Le docteur étant sorti du salon, son introducteur lui dit :

« Notre très-vénérable père vous aurait fait présenter, suivant l'usage, le sorbet, le bétel et les parfums; mais vous l'avez fâché.

— Ce serait à moi à me fâcher, reprit le docteur, d'avoir pris tant de peines inutiles. Mais de quoi donc votre chef a-t-il à se plaindre?

— Comment, reprit l'introducteur, vous voulez disputer contre lui! Ne savez-vous pas qu'il est l'oracle des Indes, et que chacune de ses paroles est un rayon d'intelligence ?

— Je ne m'en serais jamais douté, » dit le docteur, en prenant son surtout, ses souliers et son chapeau.

Le temps était à l'orage, et la nuit s'approchait; il demanda à la passer dans un des logements de la pagode; mais on lui refusa d'y coucher, à cause qu'il était frangui. Comme la cérémonie l'avait fort altéré, il demanda à boire. On lui apporta de l'eau dans une gargoulette; mais dès qu'il y eut bu, on la cassa, parce que, comme frangui, il l'avait souillée en buvant à même. Alors le docteur, très-piqué, appela ses gens, prosternés en adoration sur les degrés de la pagode, et étant remonté dans son palanquin, il se remit en route par l'allée des bambous, le long de la mer, à l'entrée de la nuit, et sous un ciel couvert de nuages. Chemin faisant, il se disait à lui-même : Le proverbe indien est bien vrai : « tout Européen qui vient aux Indes gagne de la patience, s'il n'en a pas; et la perd, s'il en a. » Pour moi, j'ai perdu la mienne. C'était bien la peine de venir aux Indes consulter les brames!

Pendant que le docteur raisonnait ainsi dans son palanquin, il survint un de ces ouragans, qu'on appelle aux Indes un typhon. Le vent venait de la mer, et faisant refluer les eaux du Gange, les brisait en écume contre les îles de son embouchure. Il enlevait de leurs rivages des colonnes de

sable, et de leurs forêts des nuées de feuilles, qu'il emportait pêle-mêle à travers le fleuve et les campagnes, jusqu'au haut des airs. Quelquefois il s'engouffrait dans l'allée des bambous, et quoique ces roseaux indiens fussent aussi élevés que les plus grands arbres, il les agitait comme l'herbe des prairies. On voyait, à travers les tourbillons de poussière et de feuilles, leur longue avenue toute ondoyante, dont une partie se renversait à droite et à gauche jusqu'à terre, tandis que l'autre se relevait en gémissant. Les gens du docteur, dans la crainte d'en être écrasés, ou d'être submergés par les eaux du Gange qui débordaient déjà leurs rivages, prirent leur chemin à travers les champs, en se dirigeant au hasard vers les hauteurs voisines. Cependant la nuit vint; et ils marchaient depuis trois heures dans l'obscurité la plus profonde, ne sachant où ils allaient, lorsqu'un éclair fendant les nues et blanchissant tout l'horizon, leur fit voir bien loin sur leur droite la pagode de Jagrenat, les îles du Gange, la mer agitée, et tout près, devant eux, un petit vallon et un bois entre deux collines. Ils coururent s'y réfugier, et déjà le tonnerre faisait entendre ses lugubres roulements, lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du vallon. Il était flanqué de rochers, et rempli de vieux arbres d'une grosseur prodigieuse. Quoique la température courbât leurs cimes avec d'horribles mugisse-

ments, leurs troncs monstrueux étaient inébranlables comme les rochers qui les environnaient. Cette portion de forêt antique paraissait l'asile du repos, mais il était difficile d'y pénétrer. Des rotins qui serpentaient à son orée, couvraient le pied de ces arbres, et des lianes qui s'enlaçaient d'un tronc à l'autre, ne présentaient de tous côtés qu'un rempart de feuillages où paraissaient quelques cavernes de verdure, mais qui n'avaient point d'issue. Cependant les reispoutes s'y étant ouvert un passage avec leurs sabres, tous les gens de la suite y entrèrent avec le palanquin. Ils s'y croyaient à l'abri de l'orage, lorsque la pluie qui tombait à verse forma autour d'eux mille torrents. Dans cette perplexité, ils aperçurent sous les arbres, dans le lieu le plus étroit du vallon, une lumière et une cabane. Le masalchi[1] y courut pour allumer son flambeau; mais il revint un peu après, hors d'haleine, criant :

« N'approchez pas d'ici, il y a un paria! »

Aussitôt la troupe effrayée cria :

« Un paria! un paria! »

Le docteur, croyant que c'était quelque animal féroce, mit la main sur ses pistolets.

« Qu'est-ce qu'un paria, demanda-t-il à son porte-flambeau?

1. Le porte-flambeau.

— C'est, lui répondit celui-ci, un homme qui n'a ni foi ni loi.

— C'est, ajouta le chef des reispoutes, un Indien de caste si infâme, qu'il est permis de le tuer, si on en est seulement touché. Si nous entrons chez lui, nous ne pouvons, de neuf lunes, mettre le pied dans aucune pagode, et pour nous purifier, il faudra nous baigner neuf fois dans le Gange, et nous faire laver autant de fois, de la tête aux pieds, d'urine de vache, par la main d'un brame. »

Tous les Indiens s'écrièrent :

« Nous n'entrerons point chez un paria.

— Comment, dit le docteur à son porte-flambeau, avez-vous su que votre compatriote était paria, c'est-à-dire, sans foi ni loi ?

— C'est, répondit le porte-flambeau, que lorsque j'ai ouvert sa cabane, j'ai vu qu'il était couché avec son chien sur la même natte que sa femme, à laquelle il présentait à boire dans une corne de vache. »

Tous les gens de la suite du docteur répétèrent:

« Nous n'entrerons point chez un paria.

— Restez ici si vous voulez, leur dit l'Anglais; pour moi, toutes les castes de l'Inde me sont égales, lorsqu'il s'agit de me mettre à l'abri de la pluie. »

En disant ces mots, il sauta en bas de son palanquin, et prenant sous son bras son livre de

questions avec son sac de nuit, et à la main ses pistolets et sa pipe, il s'en vint tout seul à la porte de la cabane. A peine il y eut frappé, qu'un homme d'une physionomie fort douce vint lui en ouvrir la porte, et s'éloigna de lui aussitôt, en lui disant :

« Seigneur, je ne suis qu'un pauvre paria, qui ne suis pas digne de vous recevoir ; mais si vous jugez à propos de vous mettre à l'abri chez moi, vous m'honorerez beaucoup.

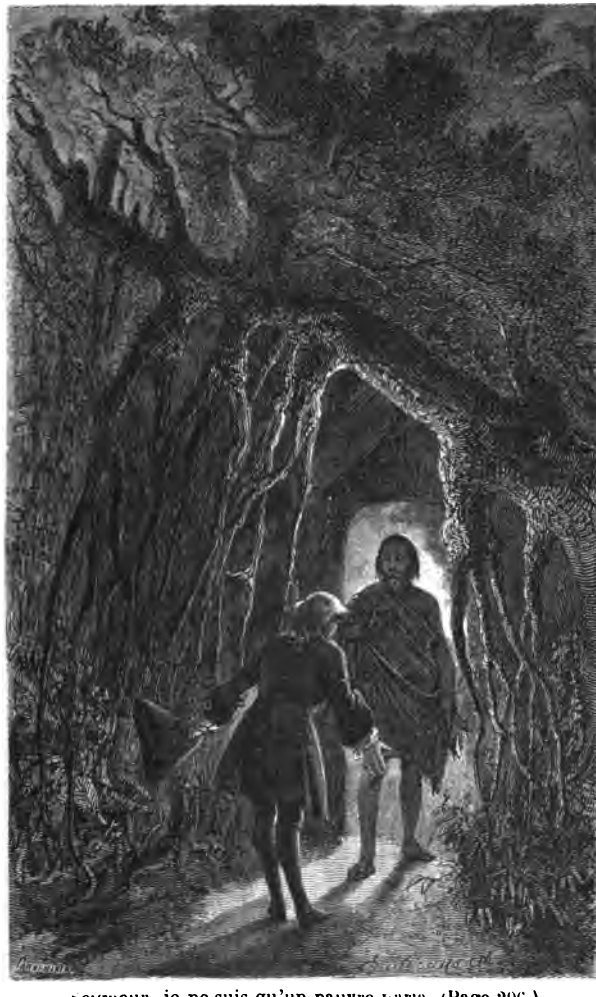
— Mon frère, lui répondit l'Anglais, j'accepte de bon cœur votre hospitalité. »

Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos et de bananes sous son bras ; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étaient à quelque distance de là sous un arbre, et leur dit :

« Puisque vous ne voulez pas me faire l'honneur d'entrer chez moi, voilà des fruits enveloppés de leurs écorces que vous pouvez manger sans être souillés, et voilà du feu pour vous sécher et vous préserver des tigres. Que Dieu vous conserve ! »

Il entra aussitôt dans sa cabane, et dit au docteur :

« Seigneur, je vous le répète, je ne suis qu'un malheureux paria ; mais, comme à votre teint blanc et à vos habits je vois que vous n'êtes pas Indien, j'espère que vous n'aurez pas de répu-



Seigneur, je ne suis qu'un pauvre paria. (Page 296.)

gnance pour les aliments que vous présentera votre pauvre serviteur. »

En même temps, il mit à terre, sur une natte, des mengues, des pommes de crème, des ignames, des patates cuites sous la cendre, des bananes grillées, et un pot de riz accommodé au sucre et au lait de coco; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant, endormi près d'elle dans un berceau.

« Homme vertueux, lui dit l'Anglais, vous valez beaucoup mieux que moi, puisque vous faites du bien à ceux qui vous méprisent. Si vous ne m'honorez pas de votre présence sur cette même natte, je croirai que vous me prenez moi-même pour un homme méchant, et je sors à l'instant de votre cabane, dussé-je être noyé par la pluie, ou dévoré par les tigres. »

Le paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger. Cependant le docteur jouissait du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane était inébranlable : outre qu'elle était dans le plus étroit du vallon, elle était bâtie sous un arbre de war ou figuier des banians, dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre était si épais, qu'il n'y passait pas une goutte de pluie ; et quoi-

que l'ouragan fît entendre ses terribles rugissements entremêlés des éclats de la foudre, la fumée du foyer qui sortait par le milieu du toit, et la lumière de la lampe n'étaient pas même agitées. Le docteur admirait autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui des éléments. Leur enfant, noir et poli comme l'ébène, dormait dans son berceau; sa mère le berçait avec son pied, tandis qu'elle s'amusait à lui faire un collier avec des pois d'angole rouges et noirs. Le père jetait alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien prenait part au bonheur commun; couché avec un chat auprès du feu, il entr'ouvrait de temps en temps les yeux, et soupirait en regardant son maître.

Dès que l'Anglais eut cessé de manger, le paria lui présenta un charbon de feu pour allumer sa pipe, et ayant pareillement allumé la sienne, il fit un signe à sa femme, qui apporta sur la natte, deux tasses de coco, et une grande calebasse pleine de punch, qu'elle avait préparé, pendant le souper, avec de l'eau, de l'arrack, du jus de citron, et du jus de canne de sucre.

Pendant qu'ils fumaient et buvaient alternativement, le docteur dit à l'Indien :

« Je vous crois un des hommes les plus heureux que j'aie jamais rencontrés, et par conséquent un

des plus sages. Permettez-moi de vous faire quelques questions. Comment êtes-vous si tranquille au milieu d'un si terrible orage ? Vous n'êtes cependant à couvert que par un arbre, et les arbres attirent la foudre.

— Jamais, répondit le paria, la foudre n'est tombée sur un figuier des banians.

— Voilà qui est fort curieux, reprit le docteur; c'est sans doute parce que cet arbre a une électricité négative, comme le laurier.

— Je ne vous comprends pas, repartit le paria; mais ma femme croit que c'est parce que le dieu Brama se mit un jour à l'abri sous son feuillage : pour moi, je pense que Dieu, dans ces climats orageux, ayant donné au figuier des banians un feuillage fort épais, et des arcades pour y mettre les hommes à l'abri de l'orage, il ne permet pas qu'ils y soient atteints du tonnerre.

— Votre réponse est bien religieuse, repartit le docteur. Ainsi c'est votre confiance en Dieu qui vous tranquillise. La conscience rassure mieux que la science. Dites-moi, je vous prie, de quelle secte vous êtes; car vous n'êtes d'aucune de celles des Indes, puisque aucun Indien ne veut communiquer avec vous. Dans la liste des castes savantes que je devais consulter sur ma route, je n'y ai point trouvé celle des parias. Dans quel canton de l'Inde est votre pagode ?

— Partout, répondit le paria : ma pagode c'est la nature; j'adore son auteur au lever du soleil, et je le bénis à son coucher. Instruit par le malheur, jamais je ne refuse mon secours à un plus malheureux que moi. Je tâche de rendre heureux ma femme, mon enfant, et même mon chat et mon chien. J'attends la mort à la fin de ma vie, comme un doux sommeil à la fin du jour.

— Dans quel livre avez-vous puisé ces principes, demanda le docteur?

— Dans la nature, répondit l'Indien; je n'en connais pas d'autre.

— Ah! c'est un grand livre, dit l'Anglais : mais qui vous a appris à y lire?

— Le malheur, reprit le paria : étant d'une caste réputée infâme dans mon pays, ne pouvant être Indien, je me suis fait homme; repoussé par la société, je me suis réfugié dans la nature.

— Mais dans votre solitude vous avez au moins quelques livres, reprit le docteur?

— Pas un seul, dit le paria, je ne sais même ni lire ni écrire.

— Vous vous êtes épargné bien des doutes, dit le docteur en se frottant le front. Pour moi j'ai été envoyé d'Angleterre, ma patrie, pour chercher la vérité chez les savants de quantité de nations, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux; mais après bien des recherches vaines, et

des disputes fort graves, j'ai conclu que la recherche de la vérité était une folie, parce que, quand on la trouverait, on ne saurait à qui la dire sans se faire beaucoup d'ennemis. Parlez-moi sincèrement, ne pensez-vous pas comme moi?

— Quoique je ne sois qu'un ignorant, répondit le paria, puisque vous me permettez de dire mon avis, je pense que tout homme est obligé de chercher la vérité pour son propre bonheur; autrement il sera avare, ambitieux, superstitieux, méchant, anthropophage même, suivant les préjugés ou les intérêts de ceux qui l'auront élevé. »

Le docteur, qui pensait toujours aux trois questions qu'il avait proposées au chef des pandects, fut ravi de la réponse du paria.

« Puisque vous croyez, lui dit-il, que tout homme est obligé de chercher la vérité, dites-moi donc d'abord de quel moyen on doit se servir pour la trouver; car nos sens nous trompent, et notre raison nous égare encore davantage. La raison diffère presque chez tous les hommes; elle n'est, je crois, au fond, que l'intérêt particulier de chacun d'eux : voilà pourquoi elle est si variable par toute la terre. Il n'y a pas deux nations, deux tribus, deux familles, que dis-je? il n'y a pas deux hommes qui pensent de la même manière. Avec quel sens donc doit-on chercher la vérité, si celui de l'intelligence n'y peut servir?

— Je crois, répondit le paria, que c'est avec un cœur simple. Les sens et l'esprit peuvent se tromper; mais un cœur simple, encore qu'il puisse être trompé, ne trompe jamais.

— Votre réponse est profonde, dit le docteur. Il faut d'abord chercher la vérité avec son cœur, et non avec son esprit. Les hommes sentent tous de la même manière, et ils raisonnent différemment, parce que les principes de la vérité sont dans la nature, et que les conséquences qu'ils en tirent sont dans leurs intérêts. C'est donc avec un cœur simple qu'on doit chercher la vérité; car un cœur simple n'a jamais feint d'entendre ce qu'il n'entendait pas, et de croire ce qu'il ne croyait pas. Il n'aide point à se tromper, ni à tromper ensuite les autres : ainsi un cœur simple, loin d'être faible comme ceux de la plupart des hommes séduits par leurs intérêts, est fort, et tel qu'il convient pour chercher la vérité et pour la garder.

— Vous avez développé mon idée bien mieux que je n'aurais fait, reprit le paria. La vérité est comme la rosée du ciel; pour la conserver pure, il faut la recueillir dans un vase pur.

— C'est fort bien dit, homme sincère, reprit l'Anglais; mais le plus difficile reste à trouver. Où faut-il chercher la vérité? Un cœur simple dépend de nous, mais la vérité dépend des autres hommes. Où la trouvera-t-on, si ceux qui nous environnent

sont séduits par leurs préjugés, ou corrompus par leurs intérêts, comme ils le sont pour la plupart? J'ai voyagé chez beaucoup de peuples; j'ai fouillé leurs bibliothèques, j'ai consulté leurs docteurs, et je n'ai trouvé partout que contradictions, doutes et opinions mille fois plus variés que leurs langages. Si donc on ne trouve pas la vérité dans les plus célèbres dépôts des connaissances humaines, où faudra-t-il l'aller chercher? à quoi servira d'avoir un cœur simple parmi des hommes qui ont l'esprit faux et le cœur corrompu?

— La vérité me serait suspecte, répondit le paria, si elle ne venait à moi que par le moyen des hommes : ce n'est point parmi eux qu'il faut la chercher, c'est dans la nature. La nature est la source de tout ce qui existe; son langage n'est point inintelligible et variable, comme celui des hommes et de leurs livres.

— Vous avez bien raison, reprit le docteur, la nature est la source des vérités naturelles; mais où est, par exemple, la source des vérités historiques, si ce n'est dans les livres? Comment donc s'assurer aujourd'hui de la vérité d'un fait arrivé il y a deux mille ans? Ceux qui nous l'ont transmis étaient-ils sans préjugés, sans esprit de parti? avaient-ils un cœur simple? D'ailleurs, les livres mêmes qui nous le transmettent n'ont-ils pas besoin de copistes, d'imprimeurs, de commentateurs, de traducteurs;

et tous ces gens-là n'altèrent-ils pas plus ou moins la vérité? Il faut donc renoncer à toute vérité historique, puisqu'elle ne peut nous parvenir que par le moyen des hommes, sujets à l'erreur.

— Qu'importe à notre bonheur, dit l'Indien, l'histoire des choses passées? L'histoire de ce qui est, est l'histoire de ce qui a été et de ce qui sera.

— Fort bien, dit l'Anglais; mais vous conviendrez que les vérités morales sont nécessaires au bonheur du genre humain. Comment donc les trouver dans la nature? Les animaux s'y font la guerre, s'entretuent et se dévorent; les éléments mêmes combattent contre les éléments : les hommes en agiront-ils de même entre eux?

— Oh! non, répondit le bon paria; mais chaque homme trouvera la règle de sa conduite dans son propre cœur, si son cœur est simple. La nature y a mis cette loi : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que les autres vous fissent.

— Il est vrai, reprit le docteur, elle a réglé les intérêts du genre humain sur les nôtres.

— Mais maintenant, dites-moi, quand on a découvert une vérité, faut-il en faire part aux autres hommes? Si vous la publiez, vous serez persécuté par une infinité de gens qui vivent de l'erreur contraire, en assurant que cette erreur même est la vérité, et que tout ce qui tend à la détruire est l'erreur elle-même.

— Il faut, répondit le paria, dire la vérité aux hommes qui ont le cœur simple, c'est-à-dire, aux gens de bien qui la cherchent, et non aux méchants qui la repoussent. La vérité est une perle fine, et le méchant un crocodile qui ne peut la mettre à ses oreilles, parce qu'il n'en a pas. Si vous jetez une perle à un crocodile, au lieu de s'en parer, il voudra la dévorer ; il se cassera les dents, et de fureur il se jettera sur vous.

— Il ne me reste qu'une objection à vous faire, dit l'Anglais, c'est qu'il s'ensuit de ce que vous venez de dire, que les hommes sont condamnés à l'erreur, quoique la vérité leur soit nécessaire ; car, puisqu'ils persécutent ceux qui la leur disent, quel est le docteur qui osera les instruire?

— Celui, répondit le paria, qui persécute lui-même les hommes pour la leur apprendre ; le malheur.

— Oh ! pour cette fois, homme de la nature, reprit l'Anglais, je crois que vous vous trompez. Le malheur abat le cœur et l'esprit. Plus les hommes sont misérables, plus ils sont vils, crédules et rampants.

— C'est qu'ils ne sont pas assez malheureux, repartit le paria. Le malheur ressemble à la montagne Noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahor : tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers ; mais

quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et à vos pieds le royaume de Cachemire.

— Charmante et juste comparaison, reprit le docteur ! chacun, en effet, a dans la vie sa montagne à grimper. La vôtre, vertueux solitaire, a dû être bien rude, car vous êtes élevé par-dessus tous les hommes que je connais. Vous avez donc été bien malheureux ? Mais, dites-moi d'abord, pourquoi votre caste est-elle si avilie dans l'Inde, et celle des brames si honorée ? Je viens de chez le supérieur de la pagode de Jagrenat, qui ne pense pas plus que son idole, et qui se fait adorer comme un dieu.

— C'est, répondit le paria, parce que les brames disent que dans l'origine ils sont sortis de la tête du dieu Brama, et que les parias sont descendus de ses pieds. Ils ajoutent de plus, qu'un jour Brama en voyageant, demanda à manger à un paria, qui lui présenta de la chair humaine : depuis cette tradition, leur caste est honorée, et la nôtre est maudite dans toute l'Inde. Il ne nous est pas permis d'approcher des villes, et tout naïre ou reispoute peut nous tuer, si nous l'approchons seulement à la portée de notre haleine.

— Par saint George, s'écria l'Anglais, voilà qui est bien fou et bien injuste ! Infortuné ! comment avez-vous fait pour vous tirer de l'abîme de l'infamie où les brames vous avaient jeté en naissant ? Je

ne trouve rien de plus désespérant pour un homme, que de le rendre vil à ses propres yeux : c'est lui ôter la première des consolations ; car la plus sûre de toutes, est celle qu'on trouve à rentrer en soi-même.

— Je me suis dit d'abord, reprit le paria : l'histoire du dieu Brama est-elle bien vraie? il n'y a que les brames, intéressés à se donner une origine céleste, qui la racontent. Ils ont sans doute imaginé qu'un paria avait voulu rendre Brama anthropophage, pour se venger des parias qui refusaient de croire ce qu'ils débitaient de leur sainteté. Après cela je me suis dit : supposons que ce fait soit vrai; Dieu est juste, il ne peut rendre toute une caste coupable du crime d'un de ses membres, lorsque la caste n'y a pas participé.

— Mais, lui demanda l'Anglais, comment faisiez-vous pour vivre, étant repoussé de tout le monde?

— D'abord, dit l'Indien, je me dis : si tout le monde est ton ennemi, sois à toi-même ton ami. Ton malheur n'est pas au-dessus des forces d'un homme. Quelque grande que soit la pluie, un petit oiseau n'en reçoit qu'une goutte à la fois. J'allais dans les bois et le long des rivières chercher à manger, mais je n'y recueillais le plus souvent que quelque fruit sauvage, et j'avais à craindre les bêtes féroces : ainsi je connus que la nature n'avait presque rien fait pour l'homme seul, et qu'elle

avait attaché mon existence à cette même société qui me rejetait de son sein. Je fréquentai alors les champs abandonnés, qui sont en grand nombre dans l'Inde, et j'y rencontrais toujours quelque plante comestible qui avait survécu à la ruine de ses cultivateurs. Je voyageais ainsi de province en province, assuré de trouver partout ma subsistance dans les débris de l'agriculture. Quand je trouvais les semences de quelque végétal utile, je les ressemais, en disant : Si ce n'est pas pour moi, ce sera pour d'autres. Je me trouvais moins misérable en voyant que je pouvais faire quelque bien. Il y avait une chose que je désirais passionnément, c'était d'entrer dans quelques villes. J'admirais de loin leurs remparts et leurs tours, le concours prodigieux de barques sur leurs rivières, et de caravanes sur leurs chemins, chargées de marchandises qui y abordaient de tous les points de l'horizon; les troupes de gens de guerre, qui y venaient monter la garde du fond des provinces ; les marches des ambassadeurs avec leurs suites nombreuses, qui y arrivaient des royaumes étrangers pour y notifier des événements heureux, ou pour y faire des alliances. Je m'approchais le plus qu'il m'était permis de leurs avenues, contemplant avec étonnement les longues colonnes de poussière que tant de voyageurs y faisaient lever, et je tressaillais de désir à ce bruit confus qui sort des grandes villes,

et qui dans les campagnes voisines ressemble au murmure des flots qui se brisent sur les rivages de la mer. Je me disais : une congrégation d'hommes de tant d'états différents, qui mettent en commun leur industrie, leurs richesses et leur joie, doit faire d'une ville un séjour de délices. Mais, s'il ne m'est pas permis d'en approcher pendant le jour, qui m'empêche d'y entrer pendant la nuit? Une faible souris, qui a tant d'ennemis, va et vient où elle veut à la faveur des ténèbres; elle passe de la cabane du pauvre dans le palais des rois. Pour jouir de la vie, il lui suffit de la lumière des étoiles; pourquoi me faut-il celle du soleil? C'était aux environs de Delhi que je faisais ces réflexions; elles m'enhardirent au point que j'entrai dans la ville avec la nuit : j'y pénétrai par la porte de Lahor. D'abord je parcourus une longue rue solitaire, formée, à droite et à gauche, de maisons bordées de terrasses, portées par des arcades, où sont les boutiques des marchands. De distance à autre, je rencontrais de grands caravansérails bien fermés, et de vastes bazars ou marchés, où régnait le plus grand silence. En approchant de l'intérieur de la ville, je traversai le superbe quartier des omrahs, rempli de palais et de jardins situés le long de la Gemna. Tout y retentissait du bruit des instruments et des chansons des bayadères, qui dansaient sur les bords du fleuve à la lueur des flambeaux.

Je me présentai à la porte d'un jardin pour jouir d'un si doux spectacle, mais j'en fus repoussé par des esclaves, qui en chassaient les misérables à coups de bâton. Plus loin, les voix perçantes des mollahs, qui annonçaient du haut des airs les heures de la nuit, m'apprirent que j'étais au pied des minarets d'une mosquée. Près de là étaient les factoreries des Européens avec leurs pavillons, et des gardiens qui criaient sans cesse *kaber-dar!* prenez garde à vous! Je côtoyai ensuite un grand bâtiment, que je reconnus pour une prison, au bruit des chaînes et aux gémissements qui en sortaient. J'entendis bientôt les cris de la douleur dans un vaste hôpital, d'où l'on sortait des chariots pleins de cadavres. Chemin faisant, je rencontrai des voleurs qui fuyaient le long des rues, des patrouilles de gardes qui couraient après eux; des groupes de mendiants qui, malgré les coups de rotin, sollicitaient aux portes des palais quelques débris de leurs festins. Enfin, après une longue marche dans la même rue, je parvins à une place immense, qui entoure la forteresse habitée par le grand-mogol. Elle était couverte de tentes des rajahs ou nababs de sa garde, et de leurs escadrons, distingués les uns des autres par des flambeaux, des étendards, et de longues cannes terminées par des queues de vaches du Thibet. Un large fossé plein d'eau, et hérissé d'artillerie, faisait comme la place,

le tour de la forteresse. Je considérais, à la clarté des feux de la garde, les tours du château qui s'élevaient jusqu'aux nues, et la longueur de ses remparts qui se perdaient dans l'horizon. J'aurais bien voulu y pénétrer, mais de grands korahs, ou fouets, suspendus à des poteaux, m'ôtèrent même le désir de mettre le pied dans la place. Je me tins donc à une de ses extrémités, auprès de quelques nègres esclaves, qui me permirent de me reposer auprès d'un feu autour duquel ils étaient assis. De là je considérai avec admiration le palais impérial, et je me dis : C'est donc ici que demeure le plus heureux des hommes ! c'est pour son obéissance, que tant de religions prêchent ; pour sa gloire, que tant d'ambassadeurs arrivent ; pour ses trésors, que tant de provinces s'épuisent ; pour ses plaisirs, que tant de caravanes voyagent ; et pour sa sûreté, que tant d'hommes armés veillent en silence !

« Pendant que je faisais ces réflexions, de grands cris de joie se firent entendre dans toute la place, et je vis passer huit chameaux décorés de banderoles. J'appris qu'ils étaient chargés de têtes de rebelles, que les généraux du Mogol lui envoyaient de la province du Décan, où un de ses fils, qu'il en avait nommé gouverneur, lui faisait la guerre depuis trois ans. Un peu après arriva, à bride abattue, un courrier monté sur un dromadaire ; il venait annoncer la perte d'une ville frontière de l'Inde,

par la trahison d'un de ses commandants qui l'avait livrée au roi de Perse. A peine ce courrier était passé, qu'un autre, envoyé par le gouverneur du Bengale, vint apporter la nouvelle que des Européens, auxquels l'empereur avait accordé, pour le bien du commerce, un comptoir à l'embouchure du Gange, y avaient bâti une forteresse, et s'y étaient emparés de la navigation du fleuve. Quelques moments après l'arrivée de ces deux courriers, on vit sortir du château un officier à la tête d'un détachement des gardes. Le Mogol lui avait ordonné d'aller dans le quartier des omrahs, et d'en amener trois des principaux, chargés de chaînes, accusés d'être d'intelligence avec les ennemis de l'État. Il avait fait arrêter la veille un mollah, qui faisait dans ses sermons l'éloge du roi de Perse, et disait hautement que l'empereur des Indes était infidèle, parce que, contre la loi de Mahomet, il buvait du vin. Enfin, on assurait qu'il venait de faire étrangler et jeter dans la Gemna deux capitaines de sa garde, convaincus d'avoir trempé dans la rébellion de son fils. Pendant que je réfléchissais sur ces tragiques événements, une longue colonne de feu s'éleva tout à coup des cuisines du sérail : ses tourbillons de fumée se confondaient avec les nuages, et sa lueur rouge éclairait les tours de la forteresse, ses fossés, la place, les minarets des mosquées, et s'étendait

jusqu'à l'horizon. Aussitôt les grosses timbales de cuivre, et les karnas ou grands hautbois de la garde, sonnèrent l'alarme avec un bruit épouvantable : des escadrons de cavalerie se répandirent dans la ville, enfonçant les portes des maisons voisines du château, et forçant, à grands coups de korahs, leurs habitants d'accourir au feu. J'éprouvai aussi moi-même combien le voisinage des grands est dangereux aux petits. Les grands sont comme le feu, qui brûle même ceux qui lui jettent de l'encens, s'ils s'en approchent de trop près. Je voulus m'échapper; mais toutes les avenues de la place étaient fermées. Il m'eût été impossible d'en sortir, si, par la providence de Dieu, le côté où je m'étais mis n'eût été celui du sérail. Comme on en déménageait les femmes sur des éléphants, cela facilita mon évasion; car si partout les gardes obligeaient, à coups de fouet, les hommes de venir au secours du château; les éléphants, à coups de trompe, les forçaient de s'en éloigner. Ainsi, tantôt poursuivi par les uns, tantôt repoussé par les autres, je sortis de cet affreux chaos; et, à la clarté de l'incendie, je gagnai l'autre extrémité du faubourg, où sous des huttes, loin des grands, le peuple reposait en paix de ses travaux. Ce fut là que je commençai à respirer. Je me dis : J'ai donc vu une ville ! j'ai vu la demeure des maîtres des nations ! Oh ! de combien de maîtres ne sont-ils pas

eux-mêmes les esclaves ! Ils obéissent, jusque dans le temps du repos, à l'ambition, à la superstition, à l'avarice : ils ont à craindre, même dans le sommeil, une foule d'êtres misérables et malfaisants dont ils sont entourés, des voleurs, des mendiants, des incendiaires, et jusqu'à leurs soldats, leurs grands et leurs prêtres. Que doit-ce être d'une ville pendant le jour, si elle est ainsi troublée pendant la nuit? Les maux de l'homme croissent avec ses jouissances : combien l'empereur, qui les réunit toutes, n'est-il pas à plaindre ! Il a à redouter les guerres civiles et étrangères, et les objets mêmes qui font sa consolation et sa défense, ses généraux, ses gardes, ses mollahs, ses enfants. Les fossés de sa forteresse ne sauraient arrêter les fantômes de la superstition ; ni ses éléphants si bien dressés, repousser loin de lui les noirs soucis. Pour moi, je ne crains rien de tout cela : aucun tyran n'a d'empire ni sur mon corps ni sur mon âme. Je puis servir Dieu suivant ma conscience, et je n'ai rien à redouter d'aucun homme, si je ne me tourmente moi-même : en vérité, un paria est moins malheureux qu'un empereur.

« En disant ces mots, les larmes me vinrent aux yeux; et tombant à genoux, je remerciai le Ciel, qui, pour m'apprendre à supporter mes maux, m'en avait montré de plus intolérables que les miens.

« Depuis ce temps, je n'ai fréquenté dans Delhi que les faubourgs. De là je voyais les étoiles éclairer les habitations des hommes et se confondre avec leurs feux, comme si le ciel et la ville n'eussent fait qu'un même domaine. Quand la lune venait éclairer ce paysage, j'y apercevais d'autres couleurs que celles du jour. J'admirais les tours, les maisons et les arbres, à la fois argentés et couverts de crêpes, qui se reflétaient au loin dans les eaux de la Gemna. Je parcourais en liberté de grands quartiers solitaires et silencieux, et il me semblait alors que toute la ville était à moi. Cependant l'humanité m'y aurait refusé une poignée de riz, tant la superstition m'y avait rendu odieux! Ne pouvant donc trouver à vivre parmi les vivants, j'en cherchais parmi les morts; j'allais dans les cimetières manger sur les tombeaux les mets offerts par la piété des parents. C'était dans ces lieux que j'aimais à réfléchir. Je me disais : C'est ici la ville de la paix; ici ont disparu la puissance et l'orgueil; l'innocence et la vertu sont en sûreté : ici sont mortes toutes les craintes de la vie, même celle de mourir ; c'est ici l'hôtellerie où pour toujours le charretier a dételé, et où le paria repose. Dans ces pensées, je trouvais la mort désirable, et je venais à mépriser la terre. Je considérais l'orient d'où sortait à chaque instant une multitude d'étoiles. Quoique leurs destins me fussent inconnus,

je sentais qu'ils étaient liés avec ceux des hommes, et que la nature qui a fait ressortir à leurs besoins tant d'objets qu'ils ne voient pas, y avait au moins attaché ceux qu'elle offrait à leur vue. Mon âme s'élevait donc dans le firmament avec les astres; et lorsque l'aurore venait joindre à leurs douces et éternelles clartés ses teintes de rose, je me croyais aux portes du ciel. Mais dès que ses feux doraient les sommets des pagodes, je disparaissais comme une ombre; j'allais, loin des hommes, me reposer dans les champs au pied d'un arbre, où je m'endormais au chant des oiseaux.

— Homme sensible et infortuné, dit l'Anglais, votre récit est bien touchant : croyez-moi, la plupart des villes ne méritent d'être vues que la nuit. Après tout, la nature a des beautés nocturnes qui ne sont pas les moins touchantes; un poëte fameux de mon pays n'en a pas célébré d'autres. Mais, dites-moi, comment enfin avez-vous fait pour vous rendre heureux à la lumière du jour?

— C'était déjà beaucoup d'être heureux la nuit, reprit l'Indien. Mais si la solitude a ses jouissances, elle a ses privations; elle paraît à l'infortuné un port tranquille, d'où il voit s'écouler les passions des autres hommes sans en être ébranlé; mais, pendant qu'il se félicite de son immobilité, le temps l'entraîne lui-même. On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie; il emporte éga-

lement celui qui lutte contre son cours et celui qui s'y abandonne, le sage comme l'insensé; et tous deux arrivent à la fin de leurs jours, l'un après en avoir abusé, et l'autre sans en avoir joui. Je ne voulais pas être plus sage que la nature, ni trouver mon bonheur hors des lois qu'elle a prescrites à l'homme. Je désirais surtout un ami à qui je pusse communiquer mes plaisirs et mes peines. Je le cherchai longtemps parmi mes égaux; mais je n'y vis que des envieux. Cependant j'en trouvai un sensible, reconnaissant, fidèle, et inaccessible aux préjugés : à la vérité, ce n'était pas dans mon espèce, mais dans celle des animaux; c'était ce chien que vous voyez. On l'avait exposé, tout petit, au coin d'une rue, où il était près de mourir de faim. Il me toucha de compassion; je l'élevai : il s'attacha à moi, et je m'en fis un compagnon inséparable. Ce n'était pas assez : il me fallait un ami plus malheureux qu'un chien, qui connût tous les maux de la société humaine, et qui m'aidât à les supporter; qui ne désirât que les biens de la nature, et avec qui je pusse en jouir. Ce n'est qu'en s'entrelaçant que deux faibles arbrisseaux résistent à l'orage. La Providence combla mes désirs en me donnant une bonne femme. Ce fut à la source de mes malheurs que je trouvai celle de mon bonheur. Une nuit que j'étais au cimetière des brames, j'aperçus, au

clair de la lune, une jeune bramine, à demi couverte de son voile jaune. A l'aspect d'une femme du sang de mes tyrans, je reculai d'horreur; mais je m'en rapprochai de compassion, en voyant le soin dont elle était occupée. Elle mettait à manger sur un tertre qui couvrait les cendres de sa mère, brûlée depuis peu, toute vive, avec le corps de son père, suivant l'usage de sa caste; et elle y brûlait de l'encens, pour appeler son ombre. Les larmes me vinrent aux yeux, en voyant une personne plus infortunée que moi. Je me dis :

« Hélas ! je suis lié des liens de l'infamie, mais tu l'es de ceux de la gloire. Au moins je vis tranquille au fond de mon précipice; et toi, toujours tremblante sur le bord du tien. Le même destin qui t'a enlevé ta mère, te menace aussi de t'enlever un jour. Tu n'as reçu qu'une vie, et tu dois mourir de deux morts : si ta propre mort ne te fait descendre au tombeau, celle de ton époux t'y entraînera toute vivante.

« Je pleurais, et elle pleurait : nos yeux, baignés de larmes, se rencontrèrent, et se parlèrent comme ceux des malheureux : elle détourna les siens, s'enveloppa de son voile, et se retira. La nuit suivante, je revins au même lieu. Cette fois elle avait mis plus de vivres sur le tombeau de sa mère : elle avait jugé que j'en avais besoin; et comme les brames empoisonnent souvent leurs mets funé-

raires, pour empêcher les parias de les manger; pour me rassurer sur l'usage des siens, elle n'y avait apporté que des fruits. Je fus touché de cette marque d'humanité; et, pour lui témoigner le respect que je portais à son offrande filiale, au lieu de prendre ses fruits, j'y joignis des fleurs : c'étaient des pavots, qui exprimaient la part que je prenais à sa douleur. La nuit suivante, je vis avec joie qu'elle avait approuvé mon hommage; les pavots étaient arrosés, et elle avait mis un nouveau panier de fruits à quelque distance du tombeau. La pitié et la reconnaissance m'enhardirent. N'osant lui parler comme paria, de peur de la compromettre, j'entrepris, comme homme, de lui exprimer toutes les affections qu'elle faisait naître dans mon âme : suivant l'usage des Indes, j'empruntai, pour me faire entendre le langage des fleurs; j'ajoutai aux pavots des soucis. La nuit d'après, je retrouvai mes pavots et mes soucis baignés d'eau. La nuit suivante, je devins plus hardi; je joignis aux pavots et aux soucis une fleur de foulsapatte, qui sert aux cordonniers à teindre leurs cuirs en noir, comme l'expression d'un amour humble et malheureux. Le lendemain, dès l'aurore, je courus au tombeau; mais j'y vis la foulsapatte desséchée, parce qu'elle n'avait pas été arrosée. J'étais accablé de chagrins; cependant le surlendemain j'y apportai un bouton de rose avec ses épines, comme le sym-

bole de mes espérances mêlées de beaucoup de crainte. Mais quel fut mon désespoir, quand je vis aux premiers rayons du jour, mon bouton de rose loin du tombeau! je crus que je perdrais la raison. Quoi qu'il pût m'en arriver, je résolus de lui parler. La nuit suivante, dès qu'elle parut, je me jetai à ses pieds; mais j'y restai tout interdit en lui présentant ma rose. Elle prit la parole, et me dit :

« Infortuné! tu me parles d'amour, et bientôt je ne serai plus. Il faut, à l'exemple de ma mère, que j'accompagne au bûcher mon époux qui vient de mourir : il était vieux, je l'épousai enfant : adieu; retire-toi, et oublie-moi; dans trois jours je ne serai qu'un peu de cendre. »

En disant ces mots, elle soupira. Pour moi, pénétré de douleur, je lui dis :

« Malheureuse bramine! la nature a rompu les liens que la société vous avait donnés; achevez de rompre la superstition : vous le pouvez, en me prenant pour votre époux.

« Quoi! reprit-elle en pleurant, j'échapperai à la mort pour vivre avec toi dans l'opprobre! Ah! si tu m'aimes, laisse-moi mourir.

— A Dieu ne plaise, m'écriai-je, que je ne vous tire de vos maux que pour vous plonger dans les miens! Chère bramine, fuyons ensemble au fond des forêts; il vaut encore mieux se fier aux tigres

qu'aux hommes. Mais le ciel, dans qui j'espère, ne nous abandonnera pas. Fuyons : l'amour, la nuit, ton malheur, ton innocence, tout nous favorise. Hâtons-nous, veuve infortunée ! déjà ton bûcher se prépare, et ton époux mort t'y appelle. Pauvre liane renversée, appuie-toi sur moi, je serai ton palmier. »

Alors elle jeta, en gémissant, un regard sur le tombeau de sa mère, puis vers le ciel; et laissant tomber une de ses mains dans la mienne, de l'autre elle prit ma rose. Aussitôt je la saisis par le bras, et nous nous mîmes en route. Je jetai son voile dans le Gange, pour faire croire à ses parents qu'elle s'y était noyée. Nous marchâmes pendant plusieurs nuits le long du fleuve, nous cachant le jour dans des rizières. Enfin, nous arrivâmes dans cette contrée que la guerre autrefois a dépeuplée d'habitants. Je pénétrai au fond de ce bois, où j'ai bâti cette cabane, et planté un petit jardin : nous y vivons très-heureux. Je révère ma femme comme le soleil, et je l'aime comme la lune. Dans cette solitude, nous nous tènons lieu de tout : nous étions méprisés du monde ; mais, comme nous nous estimons mutuellement, les louanges que je lui donne, ou celles que j'en reçois, nous paraissent plus douces que les applaudissements d'un peuple. »

En disant ces mots, il regardait son enfant dans

son berceau, et sa femme qui versait des larmes de joie.

Le docteur, en essuyant les siennes, dit à son hôte :

« En vérité, ce qui est en honneur chez les hommes est souvent digne de leur mépris, et ce qui est méprisé d'eux mérite souvent d'en être honoré. Mais Dieu est juste ; vous êtes mille fois plus heureux dans votre obscurité, que le chef des brames de Jagrenat dans toute sa gloire. Il est exposé, ainsi que sa caste, à toutes les révolutions de la fortune ; c'est sur les brames que tombent la plupart des fléaux des guerres civiles et étrangères qui désolent votre beau pays depuis tant de siècles ; c'est à eux qu'on s'adresse pour avoir des contributions forcées, à cause de l'empire qu'ils exercent sur l'opinion des peuples. Mais, ce qu'il y a de plus cruel pour eux, ils sont les premières victimes de leur religion inhumaine. A force de prêcher l'erreur, ils s'en pénètrent eux-mêmes au point de perdre le sentiment de la vérité, de la justice, de l'humanité, de la piété ; ils sont liés des chaînes de la superstition dont ils veulent captiver leurs compatriotes ; ils sont forcés à chaque instant de se laver, de se purifier, et de s'abstenir d'une multitude de jouissances innocentes ; enfin, ce qu'on ne peut dire sans horreur, par une suite de leurs dogmes barbares, ils voient brûler

vives leurs parentes, leurs mères, leurs sœurs et leurs propres filles : ainsi les punit la nature, dont ils ont violé les lois. Pour vous, il vous est permis d'être sincère, bon, juste, hospitalier, pieux ; et vous échappez aux coups de la fortune et aux maux de l'opinion par votre humiliation même. »

Après cette conversation, le paria prit congé de son hôte pour le laisser reposer, et se retira avec sa femme et le berceau de son enfant, dans une petite pièce voisine.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le docteur fut réveillé par le chant des oiseaux nichés dans les branches du figuier d'Inde, et par les voix du paria et de sa femme, qui faisaient ensemble la prière du matin. Il se leva, et fut bien fâché lorsque, le paria et sa femme ouvrant leur porte pour lui souhaiter le bon jour, il vit qu'il n'y avait pas d'autre lit dans la cabane que le lit conjugal, et qu'ils avaient veillé toute la nuit pour le lui céder.

Après qu'ils lui eurent fait le salam, ils se hâtèrent de lui préparer à déjeuner. Pendant ce temps-là, il fut faire un tour dans le jardin : il le trouva, ainsi que la cabane, entouré des arcades du figuier d'Inde, si entrelacées, qu'elles formaient une haie impénétrable même à la vue. Il apercevait seulement au-dessus de leur feuillage les flancs rouges

du rocher qui flanquait le vallon tout autour de lui; il en sortait une petite source qui arrosait ce jardin planté sans ordre. On y voyait pêle-mêle des mangoustans, des orangers, des cocotiers, des litchis, des durions, des manguiers, des jacquiers, des bananiers, et d'autres végétaux tous chargés de fleurs ou de fruits. Leurs troncs mêmes en étaient couverts; le bétel serpentait autour du palmier arec et le poivrier le long de la canne à sucre. L'air était embaumé de leurs parfums. Quoique la plupart des arbres fussent encore dans l'ombre, les premiers rayons de l'aurore éclairaient déjà leurs sommets; on y voyait voltiger des colibris étincelants comme des rubis et des topazes, tandis que des bengalis et des sensasoulé, ou cinq cents voix, cachés sous l'humide feuillée, faisaient entendre sur leurs nids leurs doux concerts. Le docteur se promenait sous ces charmants ombrages, loin des pensées savantes et ambitieuses, lorsque le paria vint l'inviter à déjeuner.

« Votre jardin est délicieux, dit l'Anglais, je ne lui trouve d'autre défauts que d'être trop petit; à votre place, j'y ajouterais un boulingrin, et je l'étendrais dans la forêt.

— Seigneur, lui répondit le paria, moins on tient de place, plus on est à couvert : une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche. »

En disant ces mots ils entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent dans un coin la femme du paria qui allaitait son enfant : elle avait servi le déjeuner. Après un repas silencieux, le docteur se préparant à partir, l'Indien lui dit :

« Mon hôte, les campagnes sont encore inondées des pluies de la nuit, les chemins sont impraticables ; passez ce jour avec nous.

— Je ne le peux, dit le docteur, j'ai trop de monde avec moi.

— Je le vois, reprit le paria, vous avez hâte de quitter le pays des brames pour retourner dans celui des chrétiens, dont la religion fait vivre tous les hommes en frères. »

Le docteur se leva en soupirant. Alors le paria fit un signe à sa femme, qui, les yeux baissés et sans parler, présenta au docteur une corbeille de fleurs et de fruits. Le paria, prenant la parole pour elle, dit à l'Anglais :

« Seigneur, excusez notre pauvreté ; nous n'avons, pour parfumer nos hôtes suivant l'usage de l'Inde, ni ambre gris, ni bois d'aloès ; nous n'avons que des fleurs et des fruits ; mais j'espère que vous ne mépriserez pas cette petite corbeille remplie par les mains de ma femme : il n'y a ni pavots, ni soucis, mais des jasmins, du mougris et des bergamotes, symboles, par la durée de leurs parfums, de notre affection, dont le souvenir nous

restera lors même que nous ne vous verrons plus. »

Le docteur prit la corbeille, et dit au paria :

« Je ne saurais trop reconnaître votre hospitalité, et vous témoigner toute l'estime que je vous porte : acceptez cette montre d'or; elle est de Greenham, le plus fameux horloger de Londres, on ne la remonte qu'une fois par an. »

Le paria lui répondit :

« Seigneur, nous n'avons pas besoin de montre : nous en avons une qui va toujours, et qui ne se dérange jamais; c'est le soleil.

— Ma montre sonne les heures, ajouta le docteur.

— Nos oiseaux les chantent, repartit le paria.

— Au moins, dit le docteur, recevez ces cordons de corail pour faire des colliers rouges à votre femme et à votre enfant.

— Ma femme et mon enfant, répondit l'Indien ne manqueront jamais de colliers rouges tant que notre jardin produira des pois d'angole.

— Acceptez donc, dit le docteur, ces pistolets pour vous défendre des voleurs dans votre solitude.

— La pauvreté, dit le paria, est un rempart qui éloigne de nous les voleurs; l'argent dont vos armes sont garnies, suffirait pour les attirer. Au nom de Dieu qui nous protége, et de qui nous attendons

notre récompense, ne nous enlevez pas le prix de notre hospitalité.

— Cependant, reprit l'Anglais, je désirerais que vous conservassiez quelque chose de moi.

— Eh bien, mon hôte, répondit le paria, puisque vous le voulez, j'oserai vous proposer un échange; donnez-moi votre pipe, et recevez la mienne : lorsque je fumerai dans la vôtre, je me rappellerai qu'un pandect européen n'a pas dédaigné d'accepter l'hospitalité chez un pauvre paria. »

Aussitôt le docteur lui présenta sa pipe de cuir d'Angleterre, dont l'embouchure était d'ambre jaune, et reçut en retour celle du paria, dont le tuyau était de bambou, et le fourreau de terre cuite.

Ensuite il appela ses gens qui étaient tous morfondus de leur mauvaise nuit passée; et après avoir embrassé le paria, il monta dans son palanquin. La femme du paria, qui pleurait, resta sur la porte de la cabane, tenant son enfant dans ses bras; mais son mari accompagna le docteur jusqu'à la sortie du bois, en le comblant de bénédictions.

« Que Dieu soit votre récompense, lui disait-il, pour votre bonté envers les malheureux! que je lui sois en sacrifice pour vous! qu'il vous ramène heureusement en Angleterre, ce pays de savants et d'amis, qui cherchent la vérité par tout le monde pour le bonheur des hommes! »

Le docteur lui répondit :

« J'ai parcouru la moitié du globe, et je n'ai vu partout que l'erreur et la discorde : je n'ai trouvé la vérité et le bonheur que dans votre cabane. »

En disant ces mots, ils se séparèrent l'un de l'autre en versant des larmes. Le docteur était déjà bien loin dans la campagne, qu'il voyait encore le bon paria au pied d'un arbre, qui lui faisait signe des mains pour lui dire adieu.

Le docteur, de retour à Calcutta, s'embarqua pour Chandernagor, d'où il fit voile pour l'Angleterre. Arrivé à Londres, il remit les quatre-vingt-dix ballots de ses manuscrits au président de la société royale, qui les déposa au muséum britannique où les savants et les journalistes s'occupent encore aujourd'hui à en faire des traductions, des éloges, des diatribes, des critiques et des pamphlets. Quant au docteur, il garda pour lui les trois réponses du paria sur la vérité. Il fumait souvent dans sa pipe, et quand on le questionnait sur ce qu'il avait appris de plus utile dans ses voyages, il répondait :

« Il faut chercher la vérité avec un cœur simple ;

on ne la trouve que dans la nature; on ne doit la dire qu'aux gens de bien. »

A quoi il ajoutait :

« On n'est heureux qu'avec une bonne femme. »

LA PIERRE D'ABRAHAM

OU

LE PÈLERINAGE A SAINTE-ANNE D'AURAY

LA PIERRE D'ABRAHAM [1].

A l'extrémité de vastes campagnes, dont une partie est labourée et l'autre est en jachère, s'élève un grand château où aboutissent plusieurs avenues: sur le devant, à gauche, est une portion de forêt au milieu de laquelle on voit un défriché, et au milieu de ce défriché une cabane entourée de vergers et de petites cultures : l'entrée du sentier qui y conduit, est fermée par une barrière appuyée au tronc de deux saules. Une haie vive et fleurie enclôt

1. Ce conte, que l'auteur affectionnait particulièrement et qui cependant n'a été publié qu'après sa mort, a été composé vers la fin du règne de Louis XVI.

cette habitation : un petit ruisseau l'arrose, et coule le long de la forêt qui fuit en perspective vers l'orient. On distingue au loin, de ce côté-là, à la lueur de l'aube matinale, le cours d'un fleuve qui serpente dans la plaine, et les clochers d'une grande ville à l'horizon. On entend le ramage des oiseaux dans le bois, et le chant d'un coq dans la métairie.

MONDOR, *en riche déshabillé du matin.*

On périrait d'ennui à la campagne, si on n'y voyait ses amis. Qu'on se récrie tant qu'on voudra sur les beautés de la nature, pour moi je n'y trouve rien que de déplaisant. Voulez-vous vous promener pendant le jour, le soleil vous brûle, ou la poussière vous aveugle ; le soir et le matin, les herbes sont humides ; en tout temps, les pierres des chemins vous brisent les pieds. Mais pourquoi se promener, après tout? pour voir les fleurs des champs qui ne ressemblent à rien ; pour entendre des oiseaux qui chantent sans savoir ce qu'ils disent : et tout cela naît pour mourir, et meurt pour renaître. La vie de la nature n'est, comme celle de l'homme, qu'un cercle perpétuel d'inconséquences, de faiblesses et de misères. Le philosophe de mon château m'a fort bien prouvé que toutes ces prétendues merveilles n'étaient que des combinaisons de la matière et du hasard, sans objets, sans plan, et surtout sans bonté : aussi il ne se soucie guère

de les voir, à quelque heure du jour que ce soit. Il ne se lève qu'à midi, et il ne se promène que le soir dans mon parc, avec les femmes.

Cependant personne ne connaît mieux la nature que lui; c'est un de ces hommes rares qui expliquent tout par la force de leur génie. Il m'a donné dernièrement les moyens de quadrupler mon revenu avec des sels, des nitres, et je ne sais quoi diable encore. Le revenu! le revenu!....voilà l'essentiel. Cette plaine me rapporte, année commune, douze mille boisseaux de blé; et ces collines là-bas, cinq cents pièces de vin : voilà ce qui mérite d'être vu, tout le reste n'est rien. Ce sont les poëtes qui ont divinisé nos campagnes. Pour moi, je ne vois dans nos forêts, au lieu d'hamadryades, que des cordes de bois; dans les champs de la blonde Cérès, que des sacs de blé; et dans les prés où dansent les nymphes, que des bottes de foin. Il en est de même du reste de la nature. Où nos bonnes gens voient-ils donc un Dieu? Oh! j'ai eu grand soin de bannir son idée de mon château, encore plus que de mes domaines; c'est une imagination qui vous effraye nuit et jour. Vous ne pouvez ni ouvrir la bouche de peur de mentir, ni prêter l'oreille de peur d'entendre calomnier, ni ouvrir les yeux de peur d'être surpris par quelque convoitise, ni faire un pas, sans craindre d'écraser un voisin : vous êtes aux fers de la tête aux pieds. Dieu merci! je me suis

mis au large, et j'y ai mis tout mon monde. Personne ne croit en Dieu, chez moi, ni mes amis, ni ma femme, ni ma fille, ni même mes laquais. Ayez de la décence, répété-je tous les jours à mes gens; respectez-vous à cause du public, à cause de vous-mêmes, aimez l'ordre; aimez la vertu pour votre propre bonheur; mais d'ailleurs vivez comme vous l'entendrez.

Si l'on pouvait leur persuader qu'il y a un Dieu en n'y croyant pas soi-même, on serait bien à son aise. La religion d'autrui assure notre tranquillité : aussi bien des gens tâchent de l'insinuer à leur voisin, mais personne n'en veut pour soi. Dans le fond, on ne persuade aux autres que ce dont on est soi-même persuadé. Aussi le monde n'a-t-il plus maintenant de discrétion. Par exemple, je veux me borner à ne voir chez moi que quelques bons et anciens amis, comme le comte d'Olban et le chevalier d'Autières, qui sont des gens aimables et pleins de probité; et il m'en arrive chaque jour une foule de nouveaux, qui me sont insupportables. Ils me prennent la main, ils m'embrassent, ils m'appellent leur cher ami, et ils ne m'ont jamais vu. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que parmi ces bons amis-là, il y a des gens que je hais de tout mon cœur, des gens qui viennent à ma table épier ce que je dis : tout cela me tracasse, et me mange. Il y a à présent, de compte fait, douze

carrosses étrangers sous mes remises, vingt valets étrangers sous mes mansardes, et dans mes écuries trente chevaux qui ne sont pas à moi.

Ce n'est cependant qu'en menant une pareille vie, que je soutiens mon crédit. Aujourd'hui, point de réputation dans le monde sans une bonne table; partant plus de considération. A la vérité, quand je parle chez moi, tout le monde se tait, on m'élève aux nues; plus d'une fois de beaux esprits ont pris sur leurs tablettes, avec leurs crayons, note de ce que je disais : mais quand Madame parle, c'est à mon tour à me taire. Il faut avouer, au fond, qu'elle parle bien : elle met des grâces et de l'esprit à tout ce qu'elle dit. Je ne connais point de philosophe qui ait une aussi bonne tête. C'est elle qui possède les grands principes, et qui est conséquente dans ses raisonnements et dans sa conduite; ce qui est fort rare parmi les femmes; elle pousse même sa sévérité sur l'honneur un peu trop loin. Hélas! son opinion a contribué à la mort de mon fils. Il était à la fleur de son âge, et déjà fort avancé au service par mon crédit et par mon argent. Il n'avait pas encore vu le feu, quoique nous fussions à la fin de la guerre; c'est au milieu de ses amis qu'il a trouvé l'ennemi. L'honneur!... l'honneur!... lui répète souvent sa mère. Pour la cause la plus futile, mon fils se bat avec son ami, mon fils est tué!... encore, je suis obligé de dévorer mon chagrin devant ma

femme. Il est mort avec honneur, dit-elle; et moi je ne vis plus que dans l'amertume : depuis ce temps-là, je ne dors plus. J'ai voulu, cette nuit, profiter de mon insomnie et de la clarté de la lune pour parcourir mon bien. La fortune, dit-on, adoucit le regret de toutes les pertes; pour moi, il me semble qu'elle ne fait qu'accroître celui de la mienne : à qui laisserai-je tout ceci? (*Il soupire.*)

Enfin, me voici arrivé au bout de mon domaine. Jamais je n'aurais fait autant de chemin à pied sur le parquet le plus uni ; mais on ne se fatigue pas en marchant sur ses terres. Voici donc la forêt du Roi! ah! les beaux arbres! J'allais en écorner un angle, lorsque un quidam s'est venu établir vis-à-vis de moi. Il s'est campé là comme une borne au milieu de mon chemin. Ce sera sans doute par le crédit de quelque garde de la forêt : mais je le ferai bientôt déguerpir avec ce grand mot, *le bien public.* Ce mot-là m'a déjà valu cinquante mille écus de rente.

Voici encore un autre trait de la Providence : on dit que l'homme qui s'est planté là, a bien servi son pays. Le voilà logé au milieu des bois, comme un ours ; il ne voit personne ; il vit dans la pauvreté et la crapule avec une commère et des marmaillons d'enfants. Comment ces gens-là peuvent-ils soutenir, dans la solitude et la misère, le poids de l'existence, qu'on traîne avec tant de peine au milieu

des honneurs, de la fortune et du monde? De quoi peuvent-ils s'entretenir dans un éternel tête-à-tête, sans livres, sans société, sans amis, et sans doute sans argent? Comment supportent-ils l'affreuse idée de l'avenir qui s'avance pas à pas, et de la vieillesse, qui nous mène, par un chemin de douleur, à un néant d'où nous ne ressortirons jamais? Hélas! si je n'étais distrait perpétuellement de ces idées, je deviendrais fou; ma philosophie est de m'oublier. Après tout, pourquoi m'occuper du sort de ces misérables? La société ne doit rien à qui ne lui a rien apporté. Que ces gens-là ne se vendent-ils, comme l'a fort bien dit un écrivain de nos amis en parlant des pauvres, dont le nombre augmente tous les jours dans le royaume? ils seront bien obligés d'en venir là tôt ou tard. Mais celui-ci m'inquiète plus que les autres; il est dans mon voisinage.

Il faut que je débusque cet aventurier de son repaire; je vais lui tendre un piége. Je lui proposerai de me vendre un bouquet de bois qu'il a enclos dans sa haie; je lui en offrirai un bon prix: l'or le tentera; il abattra ses arbres sans la permission de la Maîtrise des eaux et forêts; on lui fera un bon procès criminel. Mes amis crieront de leur côté qu'il a dégradé la forêt du roi, que c'est un aventurier sans feu ni lieu; qu'il se forme là un nid de voleurs, de contrebandiers dans la forêt du roi. Je glisserai quelques pots de vin; j'aurai le

bois et le fonds pour rien. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! Il passera pour un coquin, et moi pour un homme de bien. Il sera même fort heureux s'il en est quitte pour la prison. (*Il rit encore.*) Ah! ah! ah! Sainte puissance de l'or, vous êtes la seule divinité qui gouvernez ce monde! Mais contentons-nous de son bien, sans lui faire de mal; je lui donnerai même de quoi faire sa route, et je vous réponds que cet acte de bienfaisance sera prôné dans Paris. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! Mais si c'était en effet un voleur? Je suis seul.... il est grand matin.... il y a loin d'ici au château. .. retournons-nous-en, ce sera le parti le plus sage; j'agirai toujours bien par autrui. Mais non, puisque nous voilà arrivé, jugeons de l'état des choses par nos propres yeux : il n'est tel que l'œil de l'acquéreur. Avançons le long de la haie, nous verrons notre acquisition de près, et notre homme de loin. On connaît, dit-on, les gens à la physionomie; moi je les connais à l'habit : s'il est mal vêtu, c'est un coquin. Cachons-nous entre ces épaisses broussailles; je l'observerai à mon aise à travers les branches... Comme je suis déchiré par ces ronces! mais voyez donc leurs crocs recourbés comme des hameçons! elles ont arraché toutes mes dentelles! Que maudite soit ma promenade du matin! j'ai les jambes et les mains en sang. Asseyons-nous donc ici, puisque nous y voilà! Je lirai, en attendant que mon homme paraisse, le Système de

la Nature; c'est un excellent livre dont madame Mondor fait beaucoup de cas. A la vérité, je n'y entends rien; mais tous les ouvrages des hommes de génie sont profonds et obscurs.... Chut! chut! je vois sortir de la fumée de la cabane, et j'entends même un peu de bruit. Nos gens sont levés; l'indigence est un grand réveille-matin. Pleurez, pleurez, misérables, séquestrés des gens de bien par votre misère! Commencez votre journée, à l'ordinaire, par des malédictions.

(On voit descendre de l'étage supérieur de la cabane, par un escalier de bois qui s'appuie en dehors sur un vieux cerisier sauvage en fleur, un père de famille avec son épouse; ils sont suivis d'Antoinette, leur fille, qui porte un vase à traire le lait. Pendant que le père et la mère s'avancent du côté de la barrière, la jeune fille s'enfonce dans le verger.

Mondor est caché sur le bord de la haie.)

ANTOINETTE *chante sur un air fort gai:*

Tout du long du bois....
Tout du long du bois....

(Elle s'interrompt pour appeler son frère:)

Henri! mon frère Henri! quoi! vous n'êtes pas levé, et les oiseaux chantent! Venez avec moi cueillir des fraises, pendant que je trairai mes chèvres,

car je n'ose aller seule le long du bois. (*Elle chante :*)

Tout du long du bois....
Tout du long du bois....

(*Puis d'un ton triste :*) Henri? où êtes-vous donc, Henri?

LE PÈRE, *à sa femme.*

A la gaieté d'Antoinette, à son chapeau d'écorce de tilleul, et au vase qu'elle porte sous le bras, on la prendrait pour la naïade de ce ruisseau; mais on voit bien, à sa timidité, qu'elle n'est qu'une bergère. Chère épouse, à son âge vous lui ressembliez tout à fait, quoique vous fussiez élevée au milieu des espérances d'une grande fortune.

LA MÈRE.

Si elle trouve un jour un époux qui vous ressemble, aucune fortune ne sera comparable à la sienne.

LE PÈRE.

Tendre amie, où voulez-vous que nous fassions aujourd'hui la prière du matin? Sera-ce au pied de ces vieux sapins qui vous rappellent le souvenir de votre patrie, ou sous ces pommiers en fleurs, à la vue des biens que nous promet pour l'automne la bonté du ciel? Choisissez de ces gazons verts, ou bien de ces retraites sombres où les oiseaux, à peine réveillés par les premiers rayons du jour, saluent l'aurore de leurs chansons.

LA MÈRE.

Nous prierons où vous voudrez; par tout où je suis avec vous, le sentiment d'une providence m'accompagne.

LE PÈRE.

Appelons nos enfants.... Antoinette!... Henri!... Antoinette!

ANTOINETTE, *accourant et d'un air inquiet.*

Mon papa, je ne trouve point mon frère! Je l'ai cherché dans la maison, autour de la maison, dans le verger, et jusque sur le bord de la forêt. Favori même, notre chien, n'y est pas. (*Elle appelle :*) Henri!... mon frère Henri!

LA MÈRE.

Mon fils est sorti; et où peut-il être allé si matin? J'ai cru cette nuit l'entendre se lever bien avant le jour; le bruit même qu'il a fait, en se levant, m'a réveillée au milieu d'un songe : il me semblait qu'il tuait un hibou qui faisait son nid dans la haie. Mon ami, vous ne croyez pas beaucoup aux songes?

LE PÈRE.

Chère épouse! l'enfance a mille projets; chaque jour votre fils en fait de nouveaux pour vous plaire; il sera peut-être allé vous cueillir des fraises dans la forêt : vous l'allez voir revenir dans un moment. Quant aux songes, ils ne sont pas toujours trompeurs : le vôtre cache quelque chose de

mystérieux. Le ciel, je l'ai éprouvé plus d'une fois, aime à se communiquer à vous, à cause de vos vertus.

ANTOINETTE.

Maman, vous aurez quelque bonne nouvelle, car j'ai vu, hier au soir, une étincelle bien brillante dans la lampe. Mon papa, vous vous moquerez de moi.

LE PÈRE.

Non, ma chère fille! les rois lisent quelquefois leur destinée dans des comètes, et les bergères dans leurs lampes, également bien. Toute la nature est aux ordres de la Providence : ne soyons point inquiets; faisons ensemble notre prière accoutumée.

(Ils s'agenouillent sur l'herbe, à l'ombre d'un des saules de la barrière, et ils prient en silence.)

MONDOR, *caché.*

Voilà comment sont faites toutes les femmes. La mienne, qui ne croit pas en Dieu, croit à toutes ces sottises-là. Mais.... si j'allais être, moi, le hibou de la haie! si on allait m'assommer ici! Il arrive quelquefois des choses plus étranges.... Oh! non, il n'y a rien à craindre. En vérité, ces bonnes gens sont plus contents que je ne le croyais. On est bien heureux d'avoir de la religion! ils sont inquiets; ils prient, et les voilà tranquilles. Il n'y a rien à faire ici pour moi : je ne veux pas cher-

cher à leur nuire. Je pourrais bien me retirer, mais je veux trouver l'occasion de faire leur connaissance; d'ailleurs je suis curieux de savoir ce qu'est devenu leur fils : un enfant élevé là, tout seul, et courant la nuit! L'homme est naturellement porté au mal.

LE PÈRE, *achevant sa prière tout haut.*

O mon Dieu! donnez-nous aujourd'hui la volonté et le pouvoir de faire du bien; que vos bienfaits nous servent d'exemple! vous avez ouvert la main, et vos bénédictions se sont répandues sur la terre, sur les animaux, sur les plantes et sur vos moindres créatures. N'oubliez pas l'homme, qui est la plus noble et la plus malheureuse portion de votre ouvrage; répandez-les sur le roi mon bienfaiteur, sur ma patrie dont il est le père, sur tout ce qui vous invoque dans l'univers, sur cette portion ignorée de ma famille, sur mes chers enfants, et sur ma digne épouse, qui est la compagne et la consolation de ma vie. (*Ils se lèvent tous, et il embrasse sa femme.*)

ANTOINETTE, *venant se remettre à genoux devant son père et sa mère.*

Chers parents! donnez-moi dans ce jour votre bénédiction accoutumée.

LE PÈRE.

Fleur de mai! que la gaieté de ce mois, qui te ressemble, se répande dans ton âme : que les plai-

sirs purs, que les vertus accompagnent tes projets, tes espérances; qu'elles embellissent toutes les perspectives de ta vie, comme les fleurs émaillent ces gazons et ces vergers! Sois en tout semblable à ta mère!

LA MÈRE.

Que la bénédiction de ton père s'accomplisse sur toi et ton frère tous les jours de votre vie; et quand tous deux vous éprouverez quelques peines, que le doux travail, la religion et l'amitié de vos parents viennent les charmer! Puissions-nous faire un jour ton bonheur, comme tu fais dès à présent le nôtre! Mais, où est donc Henri?

(Antoinette émue s'essuie les yeux : elle baise la main de son père et celle de sa mère en les appuyant contre son cœur. Ceux-ci l'embrassent, et pendant cette scène muette,)

MONDOR, *toujours caché.*

Baiser les mains de son père et de sa mère, leur demander leur bénédiction.... Il faut que ces gens-ci soient des Allemands; voilà une cérémonie qui n'est plus d'usage chez nous, il y a longtemps. Ni ma femme ni ma fille ne voudraient en entendre parler; cependant elle est attendrissante.... elle me fait pleurer, je crois.... effectivement.... effectivement. Il faut en convenir, dans une maison où il y a de la religion, un père de famille vit comme un dieu.

LE PÈRE, *à sa femme.*

Où voulez-vous aujourd'hui qu'Antoinette nous serve le déjeuner ?

LA MÈRE.

Mon ami, si vous le trouvez bon, restons ici sous ces saules, à l'entrée de la barrière, d'où l'on découvre la plaine par où je verrai revenir mon fils. Antoinette, apporte-moi mon ouvrage avant de préparer le déjeuner.

ANTOINETTE.

Voulez-vous filer, maman? ou bien vous apporterai-je le métier où vous avez commencé une toile? à moins que vous n'aimiez mieux celui qui vous sert à broder.

LA MÈRE.

Je ne brode que quand j'ai l'esprit tranquille. Donne-moi mes aiguilles et mes laines, j'achèverai les bas de ton frère.

LE PÈRE, *à Antoinette, qui s'en va à la maison.*

Ma chère fille, tu m'apporteras aussi cette corbeille d'osier que j'ai commencée.

LE PÈRE, *à sa femme.*

Je veux finir cette corbeille près de vous. Vous êtes toujours remplie de goût. Le point de vue de ce lieu est, à cette heure, le plus intéressant de tout le paysage : voyez comme la forêt fuit en perspective du côté de l'orient, et comme l'aurore dore d'argent et de vermillon les sommets de ces

vieux hêtres lointains, tandis que le reste de leur feuillage est encore dans l'ombre. Voilà la Seine qui serpente là-bas dans les vertes campagnes; vous croiriez que ses eaux, qui réfléchissent la couleur matinale des cieux, sont de pourpre. Mais rien n'égale la magnificence de Paris à l'horizon. Voyez ses grands clochers, encore à demi entourés des brouillards de la nuit, qui se dessinent au milieu des gerbes de lumière que répand l'aurore; vous diriez que cette superbe capitale, à demi couverte de nuages, s'élève de la terre vers les cieux, ou qu'elle descend des cieux pour régner sur la terre. Voilà des tours dont on n'aperçoit que le sommet; en voilà d'autres dont on ne voit que la base, et dont le couronnement se confond avec les nuages. Voici celles de Saint-Sulpice avec son noble portail. Cette masse blanche, qu'éclaire un rayon de soleil sur la partie la plus haute de la ville, est le péristyle charmant de l'église imparfaite de Sainte-Geneviève, douce patronne des vertus innocentes. Ces deux grosses tours rembrunies, sont celles de Notre-Dame. Ce dôme, à la fois élégant et auguste, qui s'élève en forme d'œuf, est celui des Invalides : c'est là que Louis XIV donna un asile à la vertu militaire. O ville immense! dans mes malheurs, je n'ai trouvé de repos que dans tes murs. A combien d'infortunés tu donnes des retraites! Vous auriez pu y passer une partie de la mauvaise

saison avec votre fille. Je vous aurais loué une petite chambre aux environs du Louvre; vous lui auriez fait voir les promenades, les fêtes publiques, le monde, enfin. L'âme s'agrandit par le spectacle d'un grand peuple, et à la vue des temples, et des monuments des rois.

LA MÈRE.

Paris, sans doute, peut offrir des consolations et des asiles aux malheureux; mais ce spectacle d'un grand peuple, ces édifices, ces palais, ces chefs-d'œuvre des arts nous jettent bien souvent dans la mélancolie, par le sentiment de notre misère, ou dans le fanatisme des plaisirs, par de dangereuses illusions. J'ai connu le monde; croyez qu'une femme peut trouver hors de lui un moyen plus assuré d'être heureuse. Le soin de sa famille suffit pour occuper tour à tour sa prévoyance, sa mémoire, son jugement, ses goûts et toutes les facultés de son âme; ce seul objet est capable de la remplir.

LE PÈRE.

La sagesse et l'amour s'expriment à la fois par votre bouche. Digne épouse! tendre mère! j'ai craint longtemps que vous n'apportassiez avec vous le souvenir du monde dans la solitude, et les regrets de la fortune dans le sein de la pauvreté. Mais votre santé, autrefois si délicate, qui se fortifie de jour en jour, me rassure. Pendant que le

temps nous entraîne vers la vieillesse, votre jeunesse se renouvelle : vous remontez le fleuve de la vie.

LA MÈRE.

Les vaines images du monde sont bien loin de moi. La vie champêtre, le calme de l'âme, et plus que tous ces biens, votre tendre et constante amitié ont renouvelé mes jours. Depuis que je me suis rapprochée entièrement de la nature et de la religion, je sens mon bonheur croître chaque jour. Vous ajoutez sans cesse, ainsi que mes chers enfants, quelque chose à ma félicité.

LE PÈRE.

Je craignais seulement que ce séjour ne vous déplût l'hiver, car la nature semble morte dans cette saison. Les glaces pendent aux branches des arbres, la terre est détrempée de pluie, l'eau des ruisseaux toute jaune, l'air humide et froid, et le ciel couleur de plomb; les nuits sont longues et agitées de tempêtes, les arbres de la forêt gémissent autour de nous, et quelquefois leurs sommets se brisent et tombent avec fracas; la plupart des oiseaux de nos bocages s'enfuient en d'autres contrées, ceux qui restent autour de notre habitation semblent effrayés et gardent le silence.

LA MÈRE.

J'ai passé ici tous les hivers avec délices : vous m'avez appris à sentir les beautés mélancoliques de

cette saison; ce ne sont pas les plus vives, mais ce sont les plus touchantes. L'herbe humide conserve, le long des sentiers, une verdure plus éclatante que pendant l'été : à la vérité il y a peu de fleurs, si ce n'est quelque scabieuse tardive, ou quelque humble marguerite; mais dans certains jours de gelée, quand les frimas de la nuit s'attachent aux arbres, leurs rameaux tout blancs semblent le matin fleuris comme au printemps. Les mousses brillent alors sur les troncs gris des arbres, ou sur les flancs bruns des roches, d'une verdure plus belle que celle des gazons. Si la plupart des oiseaux s'éloignent de nous dans cette saison rigoureuse, ceux qui restent sont plus familiers. Le pivert vole en silence sous les arbres de la forêt, et s'annonce de temps en temps par des cris éclatants; il visite souvent les arbres de nos vergers et grimpe tout le long de leurs troncs pour les nettoyer d'insectes. La mésange inquiète parcourt leurs plus petits rameaux, et cherche à glaner quelque fruit oublié. Le rouge-gorge solitaire se perche sur nos murailles, et bien souvent sur ma fenêtre; j'aime à entendre ses chansons mélancoliques, moins brillantes, mais aussi touchantes que celles du rossignol. Quand tout est couvert de neige, cet aimable oiseau vient se réfugier avec la perdrix jusque dans la maison, demandant à l'homme une part des biens de la terre, sur laquelle le ciel ne

leur a rien laissé à recueillir. J'ai pris souvent plaisir à voir mes enfants leur jeter des morceaux de pain.

A la vérité les soirées d'hiver sont longues; mais mon travail et celui de mes enfants, joint à vos lectures ou à vos conversations, me les rend bien courtes et bien agréables : vous me transportez dans d'autres climats.

Pendant le temps même du sommeil, quand la lampe est éteinte, je jouis encore mieux de mon asile, et du désordre de la saison. J'aime à entendre le bruit de la pluie qui tombe à verse sur le toit, et celui des chênes et des hêtres que le vent agite au loin autour de nous; leurs murmures sourds m'invitent au repos : le danger éloigné redouble ma sécurité. Je pense que je n'ai rien à craindre, dans une cabane bien solide, du tumulte que j'entends au loin, et que tout ce que j'ai de cher au monde, mes enfants et mon époux sont autour de moi; un doux et profond sommeil s'empare alors de mes sens, en bénissant le ciel de mon bonheur.

LE PÈRE.

Mais quand je suis obligé de m'absenter pendant le jour, vous devez vous ennuyer; et peut-être avez-vous peur, étant seule avec deux enfants au milieu d'un bois.

LA MÈRE.

Ce bois appartient au roi; l'ordre et la police y

sont bien tenus. D'ailleurs la maison, comme vous me l'avez fait observer, est si forte dans sa simplicité, et si bien disposée, qu'une personne seule s'y défendrait contre une troupe de brigands. Mais que viendraient-ils chercher ici? il n'y a ni richesses ni argent.

(Antoinette apporte la corbeille d'osier de son père, et le panier à ouvrage de sa mère; elle les place auprès d'eux en les saluant respectueusement, ensuite elle s'en retourne à la maison. En allant et venant, elle paraît inquiète; elle regarde de tous côtés pendant cette scène muette.)

MONDOR, *toujours caché.*

Je sens ma conscience qui se réveille; je me garderai bien de nuire à ces honnêtes gens-là. Avec tout cela ils sont heureux, et les gens les plus heureux que j'aie vus de ma vie. Je veux les faire peindre tels que je les vois là : la mère tricotant des bas, et le père faisant une corbeille à l'ombre d'un saule; la petite barrière et le sentier de verdure, au bout duquel on aperçoit une cabane couverte de chaume et de mousse. Je ne veux pas qu'on y oublie l'escalier appuyé sur un vieux cerisier fleuri, et Antoinette aux yeux bleus qui en descend, avec son chapeau d'écorce, ses cheveux blonds et son pot au lait sous le bras. Je ferai mettre ce tableau dans ma chambre à coucher; il me donnera, dans mes insomnies, des idées de repos,

d'innocence et de bonheur, que je ne trouve nulle part.

LA MÈRE.

Ce lieu est enchanté.

LE PÈRE.

Je veux l'embellir pour vous tous les jours de ma vie. Je planterai, au nord de la maison, un lierre qui grimpera sur l'escalier, et viendra entourer vos fenêtres de son feuillage. Les oiseaux d'hiver, que vous aimez parce qu'ils sont malheureux, viendront s'y réfugier; vous y entendrez chanter votre ami, le rouge-gorge. Je planterai de l'autre côté, au midi, une vigne qui formera un berceau au-dessus de la porte; j'y élèverai au-dessous un banc de gazon : nos enfants s'y reposeront un jour, et s'y entretiendront de nous lorsque nous ne serons plus. Sur la faîtière du toit, je mettrai des ognons d'iris, dont la fleur vous plaît; sa couleur qui imite celle de l'arc-en-ciel, ses feuilles en lames d'un beau vert de mer, accompagneront bien les longues marbrures de mousse qui se détachent, comme des lisières de velours vert, sur le chaume fauve de la couverture. Quel autre genre d'embellissement désirez-vous ici?

LA MÈRE.

Je n'en ai jamais désiré dans vos ouvrages; je n'aurais jamais cru que ce lieu en fût encore susceptible.

LE PÈRE.

J'aurais bien pu entourer cette possession d'un mur, mais j'ai préféré une haie vive. Chaque année dégrade un mur, et fortifie une haie; chaque année, un mur consomme des pierres et une haie produit du bois. D'ailleurs, une haie est une décoration. Une belle haie présente seule le spectacle d'un beau jardin. Voyez ces pruniers sauvages, dont les fruits naissants sont semblables à des olives. Ces sureaux voisins parfument l'air de leurs bouquets de fleurs en ombelles; ces houx opposent leur vert lustré et leurs grains écarlates aux nuages blancs des fleurs de l'aubépine; l'églantier jette çà et là ses guirlandes de roses, relevées d'un vert tendre. La ronce même n'est pas sans beauté; elle accroche d'un arbrisseau à l'autre ses longs sarments garnis de girandoles couleur de chair, et elle se roule autour des troncs des arbres de la forêt qui sont renfermés dans la haie, et qui s'élèvent de distance en distance, comme autant de colonnes qui la fortifient. Mille petits oiseaux trouvent à la fois de la nourriture et des abris sous ces différents feuillages. Chaque espèce a son étage : en bas sont les merles, les fauvettes, les tarins; plus haut, les rossignols; et au faîte de ces vieux ormes, nous entendons murmurer la tourterelle, et nous voyons voltiger la grive qui y bâtit son nid. La nature a jeté, depuis le sommet de la

forêt jusque sur ces gazons, des rideaux de toutes sortes de verdures et de fleurs, pour mettre les nids des oiseaux à l'abri. Vous en faisiez autant, lorsque vous couvriez d'un voile de taffetas vert, brodé de vos mains, le berceau de nos enfants.

LA MÈRE.

Oh oui! cette forêt et cette haie sont les vrais berceaux des oiseaux. Il n'y a point de mère aussi attentive que la nature.

LE PÈRE.

Vous entouriez le berceau de vos enfants de barrières d'osier, de peur que quelque choc ne troublât leur repos. La nature a de même garni d'épines la partie inférieure de celui-ci, afin d'en écarter les ennemis. Il n'y a dans ce climat que les arbrisseaux qui ont des épines; les grands arbres n'en ont point : les oiseaux qui y nichent sont défendus par leur élévation. Cependant, beaucoup d'espèces de grands arbres des pays chauds en ont, afin que les oiseaux puissent y faire leurs nids en sûreté; car il y a dans ces pays-là plusieurs espèces de quadrupèdes qui savent grimper, et qui viendraient manger leurs œufs.

LA MÈRE.

O Providence! qui pourrait méconnaître vos soins variés par toute la terre, suivant le besoin de vos faibles créatures?

LE PÈRE.

La Providence ramène au plaisir où à l'utilité de l'homme toutes les attentions qui sont éparses pour le reste des êtres. Par exemple, j'ai parcouru beaucoup de pays au nord et au midi, et je n'ai jamais vu d'arbrisseaux épineux, ni de petits oiseaux de bocage, que dans les lieux habités par l'homme, ou dans ceux du moins qui l'avaient été : je n'en ai jamais trouvé dans l'épaisseur des forêts du Nord, quoique j'y aie fait au moins cinq ou six cents lieues. Quand je voyageais dans les forêts solitaires de la Finlande, et que j'apercevais des moineaux, j'étais sûr de n'être pas loin d'un village. Les petits oiseaux récréent l'homme par leur vol, leur chant et leur plumage; ils sont utiles à ses cultures; ils mangent au printemps les insectes qui dévoreraient ses fruits en été.

LA MÈRE.

Quelque charme que le spectacle de la nature offre à mes sens, il disparaît avec les saisons; mais celui que l'observation présente à l'esprit, entre dans mon âme, et y reste toute l'année. Quoique je sois bien ignorante, vous m'avez ravie cet hiver en me faisant voir sur des cartes les dispositions admirables que l'Auteur de la nature a données aux montagnes, aux fleuves, aux îles, et même aux roches. Vous m'avez encore fait plus de plaisir en

me montrant les relations que les plantes ont avec les éléments.

Vous m'avez aussi fait observer les contrastes charmants de couleur et de forme, entre quelques oiseaux et les buissons où ils font leurs nids. Le geai, avec ses ailes piquetées d'azur, me paraît plus beau sur le chêne dont il mange les glands, que sur tout autre arbre; j'aime à voir le roitelet établir son nid dans la cavité moussue de guelque gros rocher, comme s'il craignait que les arbres et la terre n'en pussent supporter les fondements. Chaque arbre, avec ses oiseaux, ses papillons et ses mouches, est un petit monde. Mais ce que je voudrais apprendre, ce sont les relations du pommier avec les divers animaux : cet arbre est si beau dans le pays de ma mère!

LE PÈRE.

Les véritables relations du pommier me sont inconnues pour la plupart. Il en a avec des oiseaux sédentaires, comme la mésange d'un bleu d'ardoise et au collier blanc, qui contraste en automne très-agréablement avec ses fruits jaunes et rouges, qu'elle entame avec ses griffes et son petit bec pointu; il en a avec plusieurs espèces d'oiseaux voyageurs, qui arrivent dans le temps que les pommes sont en maturité; avec des quadrupèdes, comme le hérisson, qui quitte les roches pendant la nuit, et vient les recueillir lorsqu'elles tombent à

terre; avec des poissons, l'orsqu'elles roulent, entraînées par les pluies, jusqu'aux rivières, et de là, dans le sein des mers. Les pommes se conservent fort longtemps dans l'eau, et on les rencontre, comme les cocos des Indes, à de grandes distances du rivage. Dans le nombre des poissons qui peuvent s'en nourrir, je soupçonne une espèce de crabe des côtes de Normandie, auquel la nature a donné deux pattes armées de lancettes pour les entamer; et un autre poisson du Nord, qu'on ne trouve que vers la fin de l'automne sur les mêmes côtes, et qui vient frayer autour de ces fruits lorsqu'ils entrent en dissolution. Le pommier a encore une multitude d'autres relations avec toutes sortes d'insectes, comme une grande mouche à tête rouge et au corselet rayé de noir et de blanc, qui y dépose ses œufs; avec des papillons qui voltigent autour de ses fleurs, et servent eux-mêmes de nourriture à plusieurs espèces d'oiseaux du printemps qui font leurs nids dans ce bel arbre. Mais pour le bien connaître, il faudrait l'étudier sur les rivages de la mer, et sous l'haleine des vents d'ouest. Je n'ai donc que des anecdotes à vous raconter à son sujet, et non pas une histoire. Gardons-les pour la mauvaise saison : jouissons au printemps, et raisonnons en hiver. Il est plus doux de parler des fleurs auprès du feu, et des zéphyrs quand Borée ravage les champs.

Quelque éloge que vous fassiez des plaisirs que la raison nous donne, ceux du sentiment me touchent encore davantage. Les ouvrages de la nature sont remplis d'harmonies ravissantes, mais celles que vous avez avec eux m'inspirent un intérêt plus tendre. Quel charme ne répandez-vous pas vous-même dans cette solitude, lorsque vous vous y promenez en tenant vos enfants par la main! Il n'y a point de prairie qui me paraisse aussi verte et aussi douce que la pelouse où vous reposez; l'arbre qui vous ombrage me semble plus majestueux que le reste de la forêt. J'ai un plaisir inexprimable à vous voir cueillir pour vos enfants les fruits que j'ai cultivés moi-même, et sourire aux vains efforts qu'ils font pour atteindre aux branches des arbres fruitiers que j'ai plantés à leur naissance. Plus d'une fois vous m'avez alarmé, lorsque je vous ai vue, vers le soir, agitée d'une douce mélancolie, sortir seule du verger, et vous promener parmi les peupliers et les sapins de la forêt. Vous vous croyez alors bien cachée sous leurs ombrages; mais quand les rayons du soleil couchant viennent teindre de safran et de vermillon le dessous de leurs feuilles, et bronzer jusqu'aux mousses de leurs racines, je vous aperçois alors tout environnée de lumière. Plus d'une fois, je vous ai vue à genoux, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel. Ah! que vous m'avez troublé dans cette attitude! Je crai-

gnais que vous ne nourrissiez quelque chagrin qui me fût inconnu. Est-ce qu'elle regrette l'Ukraine, me disais-je en moi-même? Peut-être elle prie Dieu pour ses parents! Ah! il aurait mieux valu, pour mon bonheur, que j'eusse regretté la France dans son pays, que de la voir désirer son pays dans le mien. Mais vous me rassurez quand j'entends votre voix se joindre au chant des oiseaux qui saluent l'astre du jour par leurs dernières chansons. Vos accents mélodieux, vos paroles, tous les échos qui les répètent au loin, les nuages dorés du soleil couchant, la pompe magnifique des cieux, me remplissent des affections sublimes que vous ressentez, et me transportent par des charmes ineffables dans ces régions éternelles où il n'y aura plus ni inquiétudes, ni regrets. Que ne chantez-vous de même à cette heure que les plantes boivent la rosée du matin, et qu'elles exhalent leurs doux parfums vers les cieux?

LA MÈRE.

Ah! si vous m'avez aperçue quelquefois à genoux dans la forêt, ce n'était point pour me plaindre au ciel de mon sort, mais bien plutôt pour l'en remercier. Vous eussiez fait avec mes enfants mon bonheur dans un désert, et je suis avec vous dans un lieu de délices. Mais comment voulez-vous que je chante maintenant? je suis inquiète, mon fils ne revient point.

LE PÈRE.

Tendre mère, tranquillisez-vous; il ne tardera pas à revenir. Les enfants, vous le savez, aiment tout ce qui les met en mouvement; ils ne peuvent rester en place.

MONDOR, *toujours caché.*

Il est incroyable que des gens mariés puissent s'aimer à ce point-là : c'est peut-être parce qu'ils vivent seuls. On est trop dissipé dans le monde; les amitiés n'y tiennent à rien; il n'y a que les haines qui y sont durables. Ils ont de la religion, ils sont heureux! Je voudrais pour beaucoup que mon philosophe fût ici, et même ma femme et ma fille; je serais curieux d'entendre ce qu'ils penseraient de tout ce que je vois et j'entends là. Cette petite maison est l'asile du bonheur : la mère n'a qu'une seule inquiétude, c'est l'absence de son fils, qui est peut-être à polissonner à quatre pas d'ici. Ma femme, hélas! n'est pas si sensible : mais elle se pique de force d'esprit.

LE PÈRE, *à sa femme.*

Si vous aimiez à vous dissiper, nous irions quelquefois nous promener aux environs. Je ne connais point de vue plus magnifique que celle qui est au midi de la forêt; il y a là une pelouse élevée d'où l'on découvre au loin un grand cercle de coteaux couverts de châteaux, de parcs et de villages; la Seine, qui passe au pied de cette pelouse, traverse

à perte de vue les plaines qui vous séparent de l'horizon, et paraît au milieu de leurs vertes campagnes comme un long serpent d'azur. On voit sur les replis multipliés de son canal, des barques qui remontent à Paris, traînées par de grands attelages de chevaux; et d'autres qui en descendent, chargées de trains d'artillerie, ou de recrues de soldats qui font retentir les rivages du bruit de leurs trompettes et de leurs tambours. De superbes avenues d'ormes traversent ces vastes plaines, et vont en se divergeant à mesure qu'elles s'éloignent de la capitale. Quoiqu'on n'y aperçoive qu'une petite portion des nombreux rayons qui en partent, on y reconnaît la route d'Espagne, celle de l'Italie, celle de l'Angleterre, et celles qui mènent aux ports de mer d'où l'on s'embarque pour l'Amérique ou pour les Indes orientales; une foule d'autres conduisent à de riches abbayes ou à des châteaux, et se confondent par leur majesté avec celles qui font communiquer les empires. On y aperçoit sans cesse de grands troupeaux de bœufs, et de longues files de chariots qui s'avancent lentement vers Paris, et lui apportent l'abondance des extrémités du royaume. Des carrosses à quatre et à six chevaux y roulent jour et nuit; les cris des hommes, les hennissements des chevaux, les mugissements des bestiaux, le bruit des roues de toutes ces voitures, forment dans les airs des murmures semblables à ceux des

flots sur les bords de la mer. Derrière la pelouse d'où vous apercevez cette multitude d'objets, sont les avenues royales qui mènent à Versailles à travers la forêt. Rien n'est plus imposant que leur pompe sauvage; il n'y a point d'arcs de triomphe de marbre qui égalent la majesté de leurs berceaux de verdure. Dans le lemps de la chasse, vous y voyez aborder des meutes de chiens accouplés deux à deux, des piqueurs, des gardes du roi, des officiers de la fauconnerie, de brillants équipages, et souvent le roi lui même, suivi d'une partie de sa cour. En vous tenant à un des carrefours de la fcrêt, vous auriez le plaisir d'y voir passer et repasser dix fois le prince et son auguste cortége, sans sortir de votre place. Ce noble spectacle pourrait vous amuser.

LA MÈRE.

La présence du roi anime tous les lieux où il se montre : semblable au soleil, il répand autour de lui un esprit de vie; mais trop d'éclat l'environne pour mes faibles yeux : j'aime les retraites paisibles et ignorées.

LE PÈRE.

Eh bien! je veux vous en faire connaître une encore plus solitaire que celle que nous habitons; elle est au nord de la forêt. C'est un bassin de dunes sablonneuses, qui a mille pas de large à peu près; il est entouré de roches et de collines couvertes

d'arbres, qui s'élèvent les unes derrière les autres en amphithéâtre. On n'aperçoit aux environs d'autres ouvrages de la main des hommes, qu'une petite chapelle qui est sur la crête d'une des collines les plus élevées; on croirait de loin qu'elle est bâtie sur le sommet des arbres. J'ai été plusieurs fois m'y promener. Le chemin en est difficile; on y parvient par un sentier caillouteux qui va toujours en montant, et qui vous mène au pied d'un petit plateau de roche rouge, sur lequel elle est construite. Du pied de ce plateau sort une fontaine dont l'eau est très-claire, et qui est ombragée par un bouquet de hêtres et de châtaigniers. La première fois que j'y arrivai, je fus supris de voir sur l'écorce de ces arbres des caractères qu'il me fut impossible de déchiffrer : la plupart étaient fort anciens, et ils portaient tous les dates des années où ils avaient été gravés. Je montai sur le plateau sur lequel est bâtie la chapelle, par un sentier pratiqué dans le roc, et tout couvert de mousse. Cette chapelle est fort ancienne; elle est voûtée en dalles de pierre, et il y a sur le fronton, au-dessous de son petit clocher, une inscription en lettres gothiques, qu'on ne peut plus lire; elle ne reçoit le jour que par une petite fenêtre en arc de cloître, et par la porte qui est à barreaux. J'aperçus par ces barreaux, sur un autel, une statue de la Vierge, qui tenait l'enfant Jésus dans un de ses bras, et dans l'autre

une grosse quenouillée de lin; je vis aussi à travers les barreaux de la chapelle, sur le pavé, quantité de liards tout couverts de vert-de-gris; je fis ma prière dévotement, et je m'en retournai, cherchant en moi-même ce que pouvaient signifier les caractères écrits sur l'écorce des arbres autour de la fontaine, et la quenouillée de lin qui était entre les bras de la bonne Vierge. Jamais antiquaire n'a été plus curieux d'interpréter la légende d'une médaille étrusque, ou quelque symbole inconnu d'une statue de Diane.

Enfin, y étant retourné une autre fois dès l'aurore, de jeunes filles qui lavaient du linge à la fontaine satisfirent ma curiosité. La plus âgée d'entre elles, qui n'avait pas vingt ans, me dit :

« Monsieur, cette chapelle est dédiée à Notre-Dame-des-Bois; elle est desservie par nous autres filles des hameaux voisins. Celle d'entre nous qui doit se marier, est tenue de filer la quenouillée de lin qui est au côté de la bonne Vierge, et d'y en remettre une autre de semblable poids, pour la fille qui doit se marier après elle. Avec les fils de ces quenouillées, on fait une toile, et de l'argent de cette toile, ainsi que de celui que les passants jettent par dévotion sur le pavé de la chapelle, nous aidons les pauvres veuves et les orphelins de nos hameaux. On dit ici une messe tous les ans à la

Nativité; et les veilles, ainsi que les jours de fête de la Vierge, les filles s'y assemblent l'après-midi, sonnent la cloche, parent la bonne Vierge de robes blanches et de bouquets de fleurs, et chantent des hymnes en son honneur. Les filles et les garçons qui sont promis l'un à l'autre, écrivent leurs noms ensemble sur l'écorce des hêtres autour de la fontaine de Notre-Dame, afin d'être heureux en mariage; et ceux et celles qui ne savent point écrire, y mettent seulement leurs marques. »

Voilà ce que me raconta une des jeunes filles qui lavaient du linge à la fontaine de Notre-Dame-des-Bois. Je conjecturai, par le nombre et l'ancienneté de ces marques, que peu de paysans autrefois savaient écrire. Certainement il y a beaucoup de types et de symboles révérés sur les monuments des Romains et dans nos histoires, qui n'ont pas des origines si respectables.

LA MÈRE.

Ah! il faut que nous allions un jour nous promener à Notre-Dame-des-Bois avec nos enfants; nous y porterons à manger; nous y dînerons sur l'herbe, auprès de la fontaine.

LE PÈRE.

Ma chère amie, le chemin est rude pour y arriver; mais la solitude dont je voulais d'abord vous parler, n'est qu'à moitié chemin. C'est, comme je vous l'ai dit, une espèce de lande, moitié terre,

moitié sable, entourée de roches et de collines couvertes d'arbres, au-dessus desquelles on aperçoit la petite chapelle de Notre-Dame-des-Bois. On y voit çà et là les ouvertures de quelques petits vallons, tapissées de pelouses du plus beau vert. Jamais la bêche n'a remué le terrain de ce lieu solitaire. Des pyramides pourprées de digitales, des touffes jaunes de mélilot parfumé, de girandoles de verbascum, des tapis violets de serpolet, des réseaux tremblants d'anémona-némorosa et de fraisiers, et une foule de plantes champêtres s'entre-mêlent aux lisières vertes de la forêt, aux flancs des roches, et se répandent en longs rayons jusque dans l'intérieur du bassin; il n'y a que l'embouchure des vallons et les croupes des collines qui soient couvertes d'une herbe fine. Vers une des extrémités du bassin, est une grande flaque d'eau bordée de joncs et de roseaux. La commodité de cette eau et la tranquillité du lieu, y attirent, dans toutes les saisons, des oiseaux étrangers et des animaux sauvages qui viennent y vivre en liberté. L'écureuil roux à la queue panachée, s'y joue sur le feuillage toujours vert des sapins; le lapin couleur de sable, y trotte parmi le thym et le serpolet; mais au moindre bruit, il se blottit à l'entrée de son trou : le râle aux longues jambes, y court sous l'ombre des genêts jaunes, et on l'apercevrait à peine, s'il ne faisait entendre de temps en temps son cri, semblable au

coassement d'une grenouille; le coq de bruyère, avec ses plumes d'un noir de velours, son chaperon écarlate, et son cou d'un vert lustré, se confond avec le pourpre des bruyères lointaines; mais il se promène souvent sur la mousse, à l'ombre des pins, dont il mange les pommes. Quelquefois, il étend en rond sa belle queue, il abaisse ses ailes, il allonge son cou; il va et vient sans cesse sur le tronc d'un pin, et il donne à sa voix une forte explosion, suivie d'un bruit semblable à celui d'une faux qu'on aiguise : vous diriez d'un faneur qui se prépare à faucher toutes les herbes du canton. Il n'y a point dans ce lieu de plante qui ne donne des asiles et des fruits hospitaliers à quelque espèce d'animal. Les grives voyageuses y reconnaissent en automne le genévrier du Nord : elles viennent par troupes se percher sur ses branches, pour en récolter les graines. Le vanneau solitaire plane au-dessus de la flaque d'eau, en jetant des cris aigus; et la grue descend du haut des airs, pour se reposer au milieu de ses roseaux. Les échos des roches répètent les cris de tous ces oiseaux, et les font retentir dans les vallons circonvoisins. Aux jeux et à la tranquillité de ces animaux, vous diriez qu'ils vivent sous la protection de Notre-Dame-des-Bois. Il est bien rare qu'on voie là des hommes, si ce ne sont quelques bergers des hameaux voisins, qui, vers la fin de l'été, y amènent paître leurs troupeaux. Souvent

un cerf des Ardennes, venu de forêt en forêt des frontières de l'Allemagne, vient, après de longs détours, y chercher une retraite inconnue aux meutes altérées de son sang; il renaît à la vie dans ces lieux ignorés des chasseurs; il fuit le bruit des cors, et il s'arrête au son des chalumeaux. Il regarde les bergers sur les collines voisines; il s'approche d'eux, il soupire; il oublie que ce sont des hommes, parce qu'ils ne font plus entendre les mêmes voix.

C'est dans ces lieux que je vous montrerai les objets qui m'occupaient loin de vous; je vous dirai : Ces joncs agités le long des eaux, me rappelaient les côtes de la Finlande toujours battues des vents; ces genévriers et ces sapins, les forêts de votre patrie; ces primevères et ces violettes, les fleurs dont vous aimiez à vous parer, et jusqu'au son de la petite cloche de Notre-Dame-des-Bois, en me rappelant dans cette solitude le nom de Marie, me rappelaient votre nom et votre souvenir. Je vous redemandais aux forêts, aux prairies, aux oiseaux voyageurs, aux vents et à l'aurore naissante; mais c'était vous, ô mon Dieu! à qui je devais redemander mon bonheur : vous seul êtes, sur la terre, l'asile de l'homme malheureux. Délicieuses campagnes, et vous plus touchantes encore, forêts inhabitées, roches moussues, douces fontaines, solitudes profondes, où l'on vit loin des hommes trompeurs et mé-

chants, où le temps nous entraîne d'une course innocente, sans malfaisance, sans crainte et sans remords, ah! qu'il est doux de vivre dans vos retraites ignorées, et d'entendre vos divins langages! Vous nous annoncez par mille voix le Dieu qui vous donna l'être : vos lointains nous parlent de son immensité; le cours de vos eaux, de son éternité; vos hautes montagnes, de son pouvoir; vos moissons, vos vergers, vos fleurs, de sa bonté; vos sauvages habitants de sa Providence; et il ne vous a placé dans les cieux, soleil qui éclairez ces ravissants objets, que pour y élever nos yeux et nos espérances!

LA MÈRE, *d'un ton attendri.*

Toutes les fois que vous me parlez de la nature, vous me jetez dans le ravissement.

MONDOR, *toujours caché.*

Mon Système de la Nature ne dit pas un mot de tout cela. Certainement une Providence gouverne la nature. (*Il regarde son livre et le jette loin de lui.*) Va, je ne te veux plus voir, tu éteins à la fois l'intelligence et le sentiment.

LE PÈRE.

Tout ce que je vous ai fait apercevoir, n'est que le coup d'œil d'un homme sujet à l'erreur. Nous ne voyons que la moindre partie des ouvrages de Dieu; et si toutes les observations des hommes étaient rassemblées sur cette partie, nous n'en

aurions encore qu'un faible aperçu, lors même que chacun d'eux observerait avec autant de sagacité que Galien, Newton, Leweenhoeck, Linnæus. Mais quelque imparfaites que fussent encore nos lumières, l'esprit le plus fort ne pourrait en soutenir l'ensemble; il en serait ébloui, comme l'œil par l'éclat du soleil dans un jour serein.

Dieu nous a environnés des nuages de l'ignorance pour notre bonheur; il nous a mis à une distance infinie de sa gloire, afin que nous n'en fussions pas anéantis. La simple vue de ses ouvrages suffit pour le faire connaître, quand même nous n'en aurions ni la jouissance ni l'intelligence. Il ne prend d'autres titres que celui de son existence propre. Tout passe, et il est seul *celui qui est*. Quand il a daigné se communiquer aux hommes, il ne s'est point annoncé sous les noms que les Platons et les sages de tous les temps lui ont donnés à l'envi, de grand géomètre, de souverain architecte, de Dieu du jour, d'âme universelle du monde. Il est cela, et il est des millions de fois plus que tout cela. Il a des qualités pour lesquelles nos esprits n'ont point de pensée, ni nos langues d'expression. S'il laisse échapper de temps en temps quelque étincelle de sa lumière au milieu de notre nuit profonde, alors les arts éclosent sur la terre, les sciences fleurissent, les découvertes paraissent de toutes parts; les peuples sont dans l'admiration.

Cependant les hommes de génie qui les éclairent et qui les étonnent, n'ont allumé leur flambeau qu'à un petit rayon de son intelligence : laissons-leur poursuivre cette gloire. Dieu a mis à la portée de tous les hommes des biens plus utiles et plus sublimes que les talents : ce sont les vertus; tâchons d'en faire notre lot. Hommes aveugles et passagers, nous n'avons point été introduits dans cette grande scène de la nature pour assister aux conseils de son auteur, mais pour nous entr'aider et nous secourir. Nous sommes sur la terre pour la cultiver et non pour la connaître.... Quels agréments puis-je ajouter pour vous à ceux de cette solitude?

LA MÈRE.

Il ne m'y reste rien à souhaiter, sinon que la bonté du ciel ne m'y laisse pas vivre après vous.

LE PÈRE.

Vous savez que près de votre bosquet de sapins, il y a un espace vide entouré de grands arbres qui en forment comme un salon de verdure.

LA MÈRE.

Oui, mais cet espace est si rempli de broussailles, d'épines noires et de troncs d'arbres pourris, qu'on ne peut en approcher.

LE PÈRE.

N'avez-vous pas remarqué, au milieu de ce chaos, un jeune chêne qui atteint à la hauteur des grands

arbres qui l'environnent, et qui partage déjà sa tête en plusieurs rameaux ?

LA MÈRE.

Oui, il est plein de vigueur, et il est entouré d'un chèvrefeuille chargé de fleurs, qui s'élève jusqu'à sa cime.

LE PÈRE.

J'écarterai les mauvaises plantes tout autour de ce jeune arbre, et je placerai au milieu de son chèvrefeuille les bustes du roi et de la reine. Nous l'appellerons le chêne de la patrie : il servira de monument à nos descendants. Le jour de la fête du roi, nous rassemblerons sous son ombre les pauvres enfants du hameau voisin, et ceux des étrangers qui viennent glaner ici dans le temps de la moisson. Nous leurs donnerons un repas champêtre, et nous les ferons danser toute la soirée autour de ce jeune arbre, en chantant des chansons à la louange du roi.

LA MÈRE.

Et moi, à cause de la reine, qui fait le bonheur de notre prince, je suspendrai au chèvrefeuille l'étoffe de laine blanche que j'ai filée cet hiver ; et à la fin de la fête, j'en ferai présent à celle des filles que vous aurez trouvée la plus aimable.

MONDOR, *toujours caché, pendant que la mère rêve un peu.*

Ils font des projets de bienfaisance dans le sein

de la pauvreté! O charmes de la vertu, vous subjuguez mon cœur!

LA MÈRE.

Si nous faisions de cette étoffe une loterie pour les filles seulement, et si nous y joignions de petits paniers de fruits, des bouquets, des pots pleins de laitage, chaque convive pourrait avoir son lot et s'en retournerait content.

LE PÈRE.

A merveille! Votre don n'humiliera point celle qui le recevra, et ces enfants attacheront à vos aumônes le prix qu'on attache aux présents.

LA MÈRE.

Ce jour-là, je ferai porter à Henri et à Antoinette des chapeaux de bluets, de coquelicots et d'épis de blé; ils seront le roi et la reine du bal. Il faut accoutumer nos enfants à vivre avec les malheureux, afin qu'ils apprennent de bonne heure que ce sont des hommes.

(Antoinette apporte sur sa tête un large panier couvert d'un linge blanc.)

ANTOINETTE.

Papa et maman, voici le déjeuner.

LA MÈRE.

Place-le sur l'herbe, mon enfant.

ANTOINETTE *arrange le déjeuner sur l'herbe.*

Voilà un fromage à la crème tout frais, et des gâteaux sortant du four; voilà du beurre nouveau,

et de belles pommes de l'année passée; voici des fraises précoces que j'ai trouvées mûres, le long de la maison, du côté où le soleil donne à midi : les gâteaux sont un peu brûlés. Voici, maman, pour votre dîner, un petit panier de champignons que j'ai cueillis au pied d'un rocher, au milieu d'un lit de mousse : ils sont bons à manger, car ils sont couleur de rose, et ils ont une fort bonne odeur. Voici encore des écrevisses toutes vives, que j'ai pêchées sur le bord du ruisseau : j'ai eu beaucoup de peine à les prendre; il m'a fallu des pincettes; il y en a une qui m'a bien mordue : j'en ai encore le doigt tout rouge.

LE PÈRE.

Elles sont bien grosses. On n'en sert pas de plus belles sur la table des princes.

LA MÈRE, *à Antoinette.*

Tu veux me faire faire bonne chère aujourd'hui, et je n'ai point d'appétit.

ANTOINETTE.

Cela étant, maman, comme mon papa ne s'en soucie pas, je les remettrai dans le ruisseau.

LA MÈRE.

Non, mon enfant, mets-les plutôt dans une petite corbeille avec du cresson de fontaine; tu les donneras à cette pauvre femme malade, à qui on a ordonné des bouillons pour purifier le sang.

LE PÈRE, *à Antoinette.*

Assieds-toi-là, ma fille, et mangeons.

LA MÈRE, *à Antoinette.*

Ne m'ôte point la vue de la campagne. Tu es tout interdite aujourd'hui de ne point voir ton frère.

ANTOINETTE.

Oh! maman, il ne lui arrivera pas de mal; notre chien est avec lui.

LE PÈRE, *à sa femme et à sa fille.*

Mangez donc. Ne savons-nous pas qu'une Providence gouverne toutes choses? Ferons-nous comme ces vains savants qui ne parlent de la Providence que pour en discourir? Chère épouse, je blâme mon fils de s'éloigner d'ici sans votre consentement et le mien, mais j'aime qu'il s'abandonne de bonne heure à cette puissance surnaturelle. C'est le sentiment de sa protection qui est dans l'homme l'unique source du courage et de la vertu. J'ai éprouvé dans ma vie des inquiétudes bien cruelles et bien vaines pour n'avoir pas conservé cette confiance pure et indépendante des opinions des hommes; car enfin, au milieu de mes malheurs multipliés, j'ai toujours vécu libre, et jamais rien de ce qui m'était nécessaire ne m'a manqué. J'ai vu mes services sans récompenses, et mes actions les plus louables calomniées. Malheureux au dehors et au dedans pour m'être fié aux hommes, je tombai malade de déplaisir; enfin, ne comptant plus sur

les autres ni sur moi-même, je m'abandonnai tout entier à cette Providence qui m'avait sauvé d'une infinité de dangers. Dès que j'eus tourné mon cœur vers elle, elle vint à mon aide. J'étais sans fortune, et je ne connaissais plus de moyen honnête d'en acquérir, lorsqu'une personne qui m'était inconnue, m'obtint du prince des secours dont j'ai subsisté longtemps dans la solitude. J'y jouissais avec délices des contemplations de la nature, et je comptais passer ainsi heureusement le reste de mes jours; mais la retraite de mon respectable patron, ou peut-être des ennemis secrets, me firent perdre l'unique moyen que j'eusse de vivre. Je n'avais plus rien à espérer dans le monde, et je venais par surcroît d'éprouver les maux domestiques les plus cruels, lorsque la Providence mit dans le cœur de notre jeune monarque de faire lui-même des hommes heureux. Il vint à savoir, je ne sais comment, que je l'avais servi en plusieurs occasions périlleuses, sans que j'eusse recueilli d'autre fruit de mes services que des persécutions. Il fit tomber sur moi un de ses bienfaits; il me donna ce bouquet de bois que nous habitons; il combla mes vœux. Je n'avais demandé toute ma vie d'autre bien à la fortune.

LA MÈRE.

Ah! que le prince est digne de notre reconnaissance! puisse-t-il trouver la récompense de son

bienfait dans l'amour de son épouse et de ses enfants !

ANTOINETTE.

Et aussi dans l'amitié de ses frères !

LE PÈRE.

Un bonheur ne vient pas seul. Il me fallait dans cette solitude une compagne douce, indulgente, sensible, pieuse, assez éclairée pour connaître le monde, et assez sage pour le mépriser. Il fallait qu'elle eût été bien malheureuse, et que son cœur brisé, cherchant un appui, se joignît au mien, comme une main dans le malheur se joint à une autre main. Je me rappelais souvent que lorsque je servais dans le Nord, la Providence me l'avait offerte en vous ; mais séduit alors par de vaines idées de gloire, attiré vers ma patrie par les besoins de mon cœur, je joignais aux autres regrets de ma vie celui d'avoir eu mon bonheur entre les mains et de l'avoir laissé échapper. Vos propres revers vous ramenèrent à moi, plus malheureuse et plus intéressante. J'ai trouvé en vous toutes les convenances que je pouvais désirer ; votre humeur douce et aimante a calmé ma mélancolie ; mes jours sont filés d'or et de soie depuis qu'ils sont mêlés aux vôtres : ne les troublons point par de vaines inquiétudes. Oui, j'aimerais mieux ne vivre qu'un jour dans la pauvreté en me fiant entièrement à la Providence, que de vivre un siècle dans l'opulence

en me reposant sur mes propres lumières ; je passerais au moins dans la vie quelques instants purs et sans trouble.

MONDOR, *toujours caché.*

Le roi les a logés là. Le roi fait du bien sans qu'on le sache. Voyez à quoi j'allais m'exposer!

LA MÈRE.

Oui, la Providence gouverne toutes choses. Souvent, par le malheur, elle nous conduit au bonheur : cher époux, vous en êtes pour moi une preuve toujours nouvelle. Mais excusez ma faiblesse : je suis femme, et je suis mère.

LE PÈRE.

Votre fils ne doit-il pas mourir un jour? Que serait-ce donc si on vous le rapportait aujourd'hui....

LA MÈRE.

O Dieu! éloignez de nous un pareil événement! mais j'aimerais encore mieux que l'on me rapportât mon fils mort que de le savoir libertin. Ne trouvez-vous pas étrange qu'il fasse la nuit de pareilles excursions, à son âge? Que deviendront ses mœurs? Vous le savez, les familles forment les hommes avec bien de la peine; et les sociétés les corrompent dans un moment.

LE PÈRE.

Mais nous ne savons pas s'il est en mauvaise compagnie.

LE PÈRE, *à Antoinette.*

Ton frère n'a-t-il pas coutume de s'écarter quelquefois de la maison? Dis-nous-le, si tu le sais; à moins que tu n'aies promis le secret à ton frère.

ANTOINETTE.

O mon papa! mon frère n'a point de secrets pour moi, qu'il voulût cacher à vous ou à maman. Je ne l'ai vu s'éloigner d'ici tout seul que deux fois. La première, il me fit bien peur. Vous n'étiez pas à la maison. Il crut voir passer un loup le long de la forêt; il courut prendre votre fusil, et poursuivit cet animal, mais de bien près : par bonheur ce n'était point un loup, c'était un grand chien de berger.

Une autre fois comme il déjeunait avec moi dans cet endroit même, il s'écarta bien loin dans la plaine pour voir ce qu'y faisait une pauvre femme qu'il avait vue passer devant nous, portant dans ses bras un enfant à la mamelle. Elle paraissait occupée à fouiller la terre avec ses mains; il la trouva cherchant pour vivre de petits navets sauvages, qu'elle mangeait tout crus : il lui donna son déjeuner.

LA MÈRE.

Ah! la charmante action! Pourquoi ne nous amena-t-il pas cette pauvre mère à la maison?... Mais.... qui est-ce qui vient à nous? c'est une demoiselle. Oh! mon Dieu! elle est à peine vêtue; elle paraît bien fatiguée; elle semble hésiter si elle

s'approchera de nous. Appelons-la, mon ami; n'est-ce pas? (*Le père y consent d'un mouvement de la tête*). Mademoiselle! mademoiselle!

(En ce moment on voit paraître une pauvre demoiselle vêtue d'une vieille robe de soie en lambeaux, et en mantelet noir tout déchiré. Elle tient d'une main une petite canne, et de l'autre un chapelet. Elle s'approche de la barrière en faisant beaucoup de révérences.)

LA DEMOISELLE.

Je vous salue, monsieur et madame, et vous aussi ma noble demoiselle. Dites-moi, je vous prie, s'il y a quelque auberge près d'ici; je me sens le cœur faible; je voudrais trouver un peu de pain bis et de lait, pour de l'argent.

LA MÈRE.

Mademoiselle, je ne sais point s'il y a des auberges aux environs. J'ai ouï dire qu'il y en avait près de ce grand château que vous voyez là-bas; mais faites-nous le plaisir de vous rafraîchir avec nous; asseyez-vous là.... là, s'il vous plaît, auprès de mon mari.

LA DEMOISELLE *s'assied en faisant beaucoup de cérémonies.*

Madame, vous êtes bien bonne; je me reposerai donc un petit moment ici, avec votre permission; car je suis bien fatiguée. Je m'en vais en pèlerinage à la bonne sainte Anne d'Auray, qui est bien

renommée partout. Je suis partie avant-hier au matin, de Paris; j'ai toujours marché depuis ce temps-là; je ne sais pas combien j'ai fait de lieues.

LE PÈRE.

Mademoiselle, vous avez fait cinq lieues. Et dans quelle province, s'il vous plaît, est la bonne sainte Anne d'Auray?

LA DEMOISELLE.

Elle est, monsieur, dans mon pays, en Bretagne. Oh! mon Dieu! je n'ai fait que cinq lieues en deux jours, et je ne peux plus marcher.

LE PÈRE, *à Antoinette.*

Ma fille, apportez-nous une bouteille de vin vieux.

LA MÈRE.

Mangez, je vous prie, mademoiselle; prenez des forces; quelques verres de vin vous rétabliront.

LE PÈRE.

Le vin est le bâton du voyageur.

LA DEMOISELLE.

Ah! monsieur, j'en ai été privée si longtemps, que ma tête ni mon estomac ne peuvent plus le supporter.

LE PÈRE.

Pour que le vin fasse du bien, il ne faut pas en user tous les jours; il faut le prendre, non comme un aliment, mais comme un cordial.

LA MÈRE, *à son mari, à part.*

J'aurais bien le temps, d'ici à la Saint-Louis, de

faire une autre pièce d'étoffe : n'est-ce pas, mon ami ?

(Le père applaudit d'un mouvement de tête et d'un sourire. La mère parle à l'oreille d'Antoinette qui se lève avec empressement, et court à la maison. Pendant l'absence d'Antoinette, le père et la mère servent à manger à cette demoiselle étrangère, qui, à chaque politesse qu'elle reçoit d'eux, fait beaucoup de remercîments muets de la tête et des mains.)

MONDOR, *toujours caché.*

Quelle étrange créature est celle-là ! elle porte sur elle tout l'attirail de la misère : ces bonnes gens l'accueillent, sans la connaître, avec toute sorte d'humanité.

LE PÈRE, *à la demoiselle.*

Mais pourquoi, mademoiselle, vous exposez-vous avec une santé si faible, à aller si loin ?

LA DEMOISELLE.

Ah ! monsieur, si vous saviez combien de gens ont été tirés de peine par cette bonne patronne de mon pays, par la bonne sainte Anne d'Auray !

LE PÈRE.

A Dieu ne plaise que j'ébranle le roseau sur lequel le faible s'appuie ! Votre bonne patronne est sans doute toute-puissante ; mais vous allez la chercher bien loin, et la Providence est partout.

(Antoinette apporte une corbeille, qu'elle met

aux pieds de sa mère. Celle-ci en tire une pièce d'étoffe de laine blanche, qu'elle présente à l'étrangère, en lui disant :)

LA MÈRE.

Mademoiselle, les personnes délicates comme vous, qui n'ont pas coutume de voyager à pied, oublient souvent des précautions nécessaires dans le voyage. Les jours sont chauds, mais les matinées et les soirées sont encore fraîches ; voici une étoffe à la fois légère et chaude, qui pourra vous être utile sous votre robe. Je vous prie de l'accepter ; je l'ai filée et tissue moi-même ; c'est une bagatelle qui ne me coûte rien ; c'est mon ouvrage.

ANTOINETTE, *à sa mère.*

Maman, permettez que je présente aussi à mademoiselle ce chapeau de paille que j'ai fait en me jouant.

(La mère ayant témoigné son contentement d'un signe de tête et en souriant, Antoinette présente ce chapeau à l'étrangère, en lui disant :)

Mademoiselle, faites-moi, je vous prie, l'amitié d'accepter ce chapeau ; il vous mettra à l'abri du soleil, et même de la pluie.

LA DEMOISELLE, *pleurant.*

Bonnes gens de Dieu !... Les étrangers me secourent, et mes parents m'abandonnent ! Monsieur et madame.... et vous, ma noble demoiselle.... je voudrais être assez forte pour vous servir comme

servante, toute ma vie; mais les maladies, les chagrins m'ont trop affaiblie. Telle que vous me voyez madame, je suis une fille de condition d'une ancienne famille de Bretagne; je suis.... (*pleurant et sanglotant*) une pauvre créature bien misérable!

LA MÈRE, *à la demoiselle.*

Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous; nous ne faisons pour vous que ce que vous feriez pour nous en pareil cas. Nous ne pouvons rien; mais si vous vous étiez arrêtée à ce château là-bas, vous auriez été mieux reçue : c'est la demeure d'un homme riche; c'est le château de M. Mondor.

LA DEMOISELLE, *effrayée, veut se lever.*

C'est le château de M. Mondor! oh! je m'en vais tout à l'heure, madame, je m'en vais. Si le seigneur de ce château savait que je suis ici, il me ferait enfermer pour le reste de ma vie.

LE PÈRE.

Rassurez-vous, mademoiselle, vous n'avez rien à craindre ici.

MONDOR, *toujours caché.*

Que veut dire cette créature-là? elle parle de moi, et je ne l'ai jamais vue : elle a perdu l'esprit.

LA MÈRE, *à la demoiselle, qui pleure.*

Apaisez-vous, ma chère demoiselle, la Providence vous tirera d'embarras. Vous pouvez reposer ici en

sûreté pendant plusieurs jours ; personne ne vous y inquiétera : vous êtes ici sur le terrain du roi.

LA DEMOISELLE.

Sur le terrain du roi ? oh ! je m'en irai tout à l'heure, ma respectable dame, car on me ferait arrêter au nom du roi ; vous en jugerez vous-même. Quelque misérable que je paraisse, je suis la cousine du seigneur de ce château, mais cousine germaine, fille du frère de son père : nous avons été élevés ensemble. Lorsque mon cousin fut devenu un peu grand, on trouva l'occasion de l'envoyer à Paris, où, je ne sais comment, il est parvenu à faire une fortune immense. Mon père, qui était son oncle, en conçut pour moi de grandes espérances, d'abord à cause de notre parenté, et ensuite à cause de l'amitié qui nous avait unis dans le premier âge. Il me mit donc au couvent à Rennes, et il m'y donna des maîtres de toute espèce, dans la persuasion qu'il rejaillirait un jour sur moi quelque chose de la fortune de mon cousin, et qu'il fallait m'en rendre digne par mon éducation. Cette éducation consomma une grande partie de mon petit patrimoine ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que quand je sortis du couvent, ce qui n'arriva qu'à la mort de mon père, je savais un peu de tout, et je n'étais propre à rien. Je n'étais pas jolie, comme vous voyez ; cependant il se présenta un gentilhomme qui s'offrit de m'épouser pourvu que mon cousin

de Paris voulût lui faire avoir un bon emploi. J'écrivis à ce sujet plusieurs fois à mon cousin. Mais mon parent, qui avait oublié depuis longtemps sa famille, refusa de s'employer pour mon prétendu; et celui-ci, à son tour, m'abandonna lorsqu'il me vit sans crédit et sans dot.

Dans le chagrin de son cruel abandon, je perdis quelque temps la raison. Je quittai mon pays; ensuite, après avoir erré longtemps de parents en parents, repoussée par chacun d'eux tour à tour, je rassemblai les petits débris de ma fortune pour venir solliciter à Paris la pitié de mon cousin.

Le raison m'était tout à fait revenue; néanmoins, quand je me présentai à son hôtel, il refusa de me voir; il me fit dire par son portier de n'y jamais reparaître. Mes moyens furent bientôt épuisés. Ne sachant aucun métier, je ne trouvai d'autre ressource pour vivre, que de chercher à être femme de chambre. Que de larmes je me serais épargnées, si j'avais su faire seulement un chapeau de paille! mais j'étais encore loin de mon compte. Il me fallait des recommandations pour être femme de chambre. Je crus que le nom de mon cousin, auquel on avait sacrifié mon patrimoine, pourrait au moins me donner du pain dans la servitude : je m'annonçai donc auprès de plusieurs femmes de qualité comme la cousine germaine de M. Mondor. Mais dès que sa femme, qui est très-fière, sut que

je me disais de ses parentes pour être femme de chambre, elle devint furieuse ; elle me fit dire que si je m'annonçais encore à ce titre, elle me ferait enfermer comme folle. Je passais ma vie dans les larmes, dans un cabinet obscur d'un hôtel garni où j'ai vécu trois hivers sans feu, vendant pour subsister, pièce à pièce, mes robes et mon linge. Enfin, n'ayant plus rien en ma disposition, sans aide, sans crédit, et ne sachant où donner de la tête, avant de retourner dans mon pays, j'ai résolu de faire un pèlerinage à la bonne sainte Anne d'Auray si je ne meurs pas en chemin.

LA MÈRE.

Ayez bonne espérance, pauvre infortunée! essuyez vos larmes. La Providence, à laquelle vous vous fiez, ne vous abandonnera pas.

LA DEMOISELLE.

Avant de quitter pour toujours ce pays, sachant que M. Mondor était à son château, j'ai voulu faire une dernière tentative auprès de lui ; d'ailleurs son château était presque sur ma route. J'y suis donc arrivée hier au soir. J'ai vu un grand nombre d'équipages et beaucoup de mouvement dans les cours, comme en un jour de fête, ou, pour mieux dire, comme tous les jours ; car mon cousin est fort riche et fort honorable. Je me suis présentée toute tremblante à la grille ; je craignais encore que les chiens de la basse-cour ne me déchirassent, car ils

aboyaient beaucoup après moi. Enfin, un laquais est venu et m'a empêché d'aller plus loin, en me demandant rudement ce que je voulais. Je lui ai répondu avec beaucoup de douceur que je voulais parler à monsieur Mondor, et je lui ai dit que j'étais sa cousine. Il est allé avertir Madame, et bientôt après il est venu me dire de sa part :

« Retirez-vous, aventurière qui prenez un nom qui ne vous appartient pas ! Sortez avant la nuit de dessus les terres de monseigneur, sous peine d'être enfermée. »

Je me suis retirée, saisie d'effroi, à l'extrémité du village chez un pauvre paysan où j'ai passé la nuit à pleurer, couchée sur la paille ; et dès la petite pointe du jour, je me suis mise en route pour perdre de vue ce terrible château. Comment ! j'ai marché si longtemps, et c'est encore là lui ! je m'en croyais bien loin. Oh ! je m'en vais, madame, ils me feraient enfermer.

LA MÈRE.

Reposez-vous et mangez tranquillement. Prenez ce panier de gâteaux et de fruits ; ils vous feront plaisir sur la route. Je suis fâchée que vous ne buviez pas de vin. Pauvre demoiselle ! fiez-vous à Dieu de tout votre cœur.

LE PÈRE.

Quand les maux sont à leur comble, ils touchent

à leur fin. Les Persans disent en proverbe, que le plus étroit du défilé est à l'entrée de la plaine.

ANTOINETTE, *attendrie.*

Maman, j'ai un grand mouchoir de cou qui ne m'est pas utile; si j'osais, je prendrais la liberté de l'offrir à mademoiselle.

LA DEMOISELLE, *en soupirant.*

Oh! non, mademoiselle, je ne souffrirai pas que vous vous dépouilliez de vos hardes pour m'en revêtir. Ah! puisque des gens de bien entrent avec tant de bonté dans mes peines, il faut que Dieu m'ait prise en pitié. Oui, anges du ciel, vous me donnez plus de consolation aujourd'hui, que je n'en ai éprouvé depuis dix ans.

ANTOINETTE, *se lève en sursaut.*

Ah! maman, voilà Favori, et voilà mon frère qui le suit.

(Elle veut sortir pour aller au-devant de son frère, puis elle revient sur ses pas et se rassied auprès de sa mère.)

Ah! voilà Henri, mon pauvre Henri!

LA MÈRE, *d'un air joyeux.*

Ah! Dieu soit loué.... Allons, allons, chère demoiselle, tout ira bien.

(Une émotion douce s'empare du père, de la mère et de la sœur, et leur fait garder le silence.)

MONDOR, *toujours caché.*

Elle a raison; c'est ma misérable cousine. Elle

m'a écrit lettres sur lettres ; ma femme m'a toujours empêché de lui faire du bien. Voilà cependant une chose bien étrange ! ces bonnes gens que je voulais dépouiller, font l'aumône à ma parente ; mais ce n'est pas une aumône, ils y mettent plus de délicatesse et de bienséance que je n'en ai mis souvent à faire des cadeaux. Pauvre créature ! ah ! je vais lui faire tenir des secours en secret ; je la tirerai de sa situation sans que ma femme en sache rien.... Mais l'enfant de la maison approche, il vient de mon côté ; s'il m'apercevait ici, il me prendrait pour un homme qui écoute aux portes ; je suis bien embarrassé.... J'avais envie de faire connaissance avec ces honnêtes gens-là, mais ils auront maintenant mauvaise opinion de moi, depuis que ma cousine s'est plainte de ma dureté.... Après tout, je peux garder l'incognito avec eux : ils ne m'ont jamais vu, et ma cousine, depuis l'enfance, aura sûrement oublié mes traits, comme j'ai oublié les siens. Allons, allons, du courage : allons. (*Il s'avance vers le père de famille.*)

Je vous salue, heureux voisins ; je demeure ici aux environs. En faisant ce matin une promenade sur mes terres, la beauté de votre situation m'a attiré de votre côté. Ce château là-bas semble bâti exprès pour vous donner de la vue.

LE PÈRE.

Asseyez-vous, je vous prie, respectable étranger,

et prenez part avec nous à ce repas frugal. (*Mondor s'assied sur l'herbe auprès de sa cousine.*) Ce château s'aperçoit en effet de fort loin. Il s'annonce avec beaucoup de majesté. Si celui qui en est le maître fait du bien, les malheureux doivent en bénir les combles, de tous les villages de l'horizon ; mais ce n'est pas sa vue qui nous attire ici. Nous avons, je vous assure, de plus douces perspectives, sans sortir de cette petite habitation. (*Il regarde son épouse et sa fille.*)

MONDOR.

Oh! je vous crois. La fortune ne donne pas toujours ce qu'elle semble promettre, même aux yeux ; et je ne sais qui est le mieux partagé de ce côté-là, du seigneur d'un château qui a une cabane pour point de vue, ou de l'habitant d'une cabane qui a un château en perspective. La différence qui est dans leur paysage, pourrait bien être encore dans leur condition.

(Henri arrive tout essoufflé. Il porte sur sa tête une grosse pierre couverte de mousse ; il la pose à terre aux pieds de sa mère, et se mettant à genoux devant son père, il lui dit :)

Mon père, donnez-moi aujourd'hui votre bénédiction.

LE PÈRE, *d'un ton sérieux.*

Monsieur, je l'ai donnée ce matin.

(Henri veut prendre la main de son père pour

la baiser, celui-ci la retire; Henri s'écrie en pleurant :)

« Mon père, vous me retirez votre main! vous ne me l'avez jamais refusée.

ANTOINETTE, *les larmes aux yeux et d'un ton suppliant :*

Mon père! mon père! ah! mon papa!

LA MÈRE, *à Antoinette.*

Tu te trouves mal!...

ANTOINETTE, *d'une voix oppressée.*

Ah! mon papa!

LE PÈRE, *à Henri.*

Je ne vous pardonne pas l'inquiétude que vous avez donnée ce matin à votre mère. Vous voyez l'état où vous mettez votre sœur.

HENRI, *fondant en larmes.*

Que je suis malheureux! Mon père, écoutez-moi, je vous prie. Maman se plaignait, il y a quelques jours, qu'étant assise à l'ombre de ce saule, ses pieds reposaient dans l'herbe tout humide de rosée. Je me rappelai qu'en me promenant avec vous à la carrière de pierres de meulière qui est à une lieue d'ici, j'avais vu des pierres couvertes de mousse. J'ai pensé que j'en pouvais trouver dans le nombre, une qui serait propre à faire un marchepied pour reposer les pieds de maman; j'ai rêvé pendant plusieurs nuits au moyen de l'aller chercher sans qu'on s'aperçût de mon absence,

car je craignais que vous ne vous opposassiez à mon dessein. Cette nuit, je me suis réveillé au chant du coq, et j'ai trouvé la clarté de la lune si grande, que j'ai cru le moment favorable pour aller chercher ma pierre. Je comptais être de retour ici assez tôt pour que personne ne s'aperçût de mon départ.

LE PÈRE.

Mon fils, il faut se méfier de soi-même à tout âge; mais au vôtre, vous ne devez pas faire un pas sans consulter vos parents. Si vous les aimez, votre bonheur doit être de faire leur volonté : on pèche également en restant en deçà, ou en allant au delà. Mais vous n'avez manqué à la prudence que par un excès de l'amour filial. Embrassez-moi, mon fils; que le ciel vous éclaire, et qu'il vous conduise dans tout ce que vous entreprendrez! Sans ses lumières, un bon cœur est aveugle. Viens m'embrasser, et va t'asseoir auprès de ta mère.

LA MÈRE, *avec émotion.*

Essuie tes larmes, que je t'embrasse, mon cher fils! que Dieu te bénisse, et ne te fasse jamais rencontrer l'imprudence et le repentir dans le chemin de la vertu! Comment as-tu osé t'exposer pendant la nuit, tout seul, près d'une carrière, pour m'apporter une grosse pierre, généreux et imprudent enfant!...

ANTOINETTE, *à Henri, en l'embrassant et en pleurant.*

Que je t'embrasse donc aussi, dis, méchant!

HENRI, *assis auprès de sa mère.*

Chers parents, je ne vous donnerai plus d'inquiétude à l'avenir. Ah! si vous saviez ce qui m'est arrivé, vous me gronderiez bien davantage!

LA MÈRE.

Oh! non, non, tu ne seras plus grondé. Te voilà revenu, tu es justifié. Raconte-nous ce qui t'est arrivé.

HENRI.

Je suis descendu d'abord par la fenêtre de ma chambre, de peur de laisser en sortant la porte de la maison ouverte, et pour ne pas faire de bruit. Le chien qui faisait sa ronde dans le verger m'ayant aperçu, est venu me reconnaître, puis il a remué sa queue, et il m'a suivi; j'ai passé par-dessus la barrière, il en a fait autant; j'ai voulu le chasser, il s'est obstiné à me suivre. Quand nous avons été dans la plaine, j'ai fort bien reconnu le chemin qui mène à la carrière à travers les terres; j'en ai suivi les ornières jusqu'à ce que j'y sois arrivé : alors j'ai distingué à merveille les pierres qui avaient de la mousse d'avec celles qui n'en avaient pas. Je voyais même les chardons qui croissaient sur le bord tout autour, et qui, en me piquant, m'avertissaient de ne pas tant m'approcher; je voyais aussi les grandes ombres que la clarté de la

Que le ciel vous éclaire et qu'il vous conduise dans tout ce que vous entreprendrez. (Page 397.)

lune faisait paraître au fond du précipice. Cependant je n'apercevais rien aux environs, qu'un petit clocher dont l'ardoise luisait à travers le brouillard. Tout était fort tranquille, si ce n'est qu'on entendait les bruits des criquets, et de temps en temps les cris des hiboux qui volaient au-dessus de la carrière, au haut de laquelle ils font leurs nids. Je me suis donc mis à déterrer une grosse pierre avec mes mains et mon couteau, et pendant que je m'efforçais d'en venir à bout, Favori flairait la terre et tournait tout autour de moi, comme s'il eût voulu faire la garde.

LA MÈRE.

Dépêche-toi donc, tu m'effrayes.

HENRI.

Cette pierre était si grosse, que je n'ai jamais pu la soulever de terre. Pendant que j'en cherchais une plus petite, Favori a aboyé; je lui ai fait signe avec la main de se taire, et il s'est tu. J'ai prêté l'oreille bien attentivement, et voilà que j'entends au loin un bruit comme celui d'un carrosse qui roule, et de plusieurs chevaux qui galopent. J'ai bientôt aperçu un équipage à six chevaux, précédé de quatre cavaliers qui allaient à toute bride à travers les champs; ils venaient tout droit de mon côté. Quand ils ont été à la portée de ma voix, je me suis écrié de toutes mes forces : « Arrêtez, arrêtez.... prenez garde à vous.... vous allez vous

précipiter dans la carrière. » A mes cris, les cavaliers et le cocher ont retenu leurs chevaux; alors je me suis approché d'eux pour leur montrer le chemin; mais, croirez-vous ce que je vais vous dire? Ces cavaliers, que je distinguais fort bien à la clarté de la lune, avaient des visages comme les faces de ces démons qui portent les gouttières de notre église. Favori s'est mis à aboyer après eux, et s'est caché de peur, derrière moi.

LA MÈRE.

Achève donc; tu me transis de frayeur.

ANTOINETTE.

Ah! mon pauvre frère!

HENRI.

O mon papa! ô maman! j'ai eu grand'peur. Je me suis dit : Dieu veut me punir d'être sorti de la maison aujourd'hui, sans avoir reçu votre bénédiction; je lui en ai demandé pardon de tout mon cœur; je me suis recommandé à lui; j'ai fait le signe de la croix, et je me suis avancé vers ces cavaliers hardiment, quoique je tremblasse bien fort. Ils étaient armés de pistolets : un d'eux m'a dit d'une voix rude :

« Montre-nous le chemin. »

Je leur ai fait signe de me suivre; je les ai conduits par un long détour au delà de la carrière, et je les ai remis sur la grande route. Le carrosse a eu beaucoup de peine à en traverser le fossé, car il

était bien lourd. Quand il a été sur le grand chemin, une des personnes qui étaient dedans, laquelle avait le visage noir comme du charbon, m'a dit par la portière :

« Mon petit ami, je vous prie de porter cette lettre au château de Mondor, et de ne l'y remettre que ce soir. »

Sa voix était douce comme la voix d'une femme. J'ai pris sa lettre, et je lui ai promis de la remettre ce soir.

LE PÈRE.

Mon fils, vous avez rencontré des gens masqués : cette aventure cache quelque intrigue. Il ne faudra pas manquer de porter vous-même, ce soir, cette lettre au château de Mondor. Quand on se charge d'une commission, il faut la remplir dans toutes ses circonstances.

MONDOR, *agité de différents mouvements, se lève de sa place et se rassied.*

Mon hôte, je vais me promener pendant quelques moments ; je ne peux rester longtemps assis, je suis sujet à des maux de nerfs.

LE PÈRE.

Rien n'est meilleur en effet que l'exercice pour les maux de nerfs ; la solitude y est bonne aussi. Si vous voulez vous reposer un instant dans la maison, seul auprès du feu, vos vapeurs se calmeront.

MONDOR.

Non, non, bien obligé; ne faites pas attention à moi : l'attention d'autrui redouble mon mal.

(Il va et vient en se promenant hors la barrière la main appuyée sur le front, et prêtant l'oreille à la conversation.)

LE PÈRE.

Continuez, mon fils.

HENRI.

Je suis revenu à la carrière chercher une autre pierre : il était déjà grand jour. J'y ai trouvé des paysans rassemblés qui y jouaient à un vilain jeu. Ils avaient suspendu par le cou une oie en vie, et pendant que cette pauvre bête se débattait en allongeant les pattes et en agitant les ailes, ils tâchaient de loin de lui rompre le cou à coups de bâton. Un petit Savoyard qui allait à Paris, s'est approché d'eux pour les regarder; un moment après, des écoliers qui allaient à l'école, sont venus aussi les considérer. Un d'eux ayant aperçu ce petit Savoyard, s'est mis à dire en le montrant du doigt :

« Voilà notre oie ! »

Aussitôt tous se sont écriés :

« Voilà notre oie! voilà notre oie ! »

Ils l'ont entouré, et se sont mis à lui jeter des pierres. Les paysans les regardaient faire, et se mettaient à rire : je suis accouru au secours de ce

pauvre malheureux; mais ces écoliers étaient en si grand nombre, et leurs pierres me sifflaient d'une telle roideur aux oreilles, que j'aurais sans doute été bien blessé si le maître d'école ne fût venu à passer. Dès qu'ils l'ont aperçu, ils sont restés bien tranquilles; mais il les avait vus de son côté, et il a dit qu'il les fouetterait pour çà. En vérité, mon papa, ils sont bien méchants; pendant que je demandais grâce pour eux au maître d'école, il y en avait derrière lui qui me tiraient la langue et qui me montraient le poing.

LE PÈRE.

Mon fils, vous vous êtes très-bien conduit; c'est une action divine, d'aller au secours des misérables et de pardonner à ses ennemis.

HENRI.

Le maître m'a fait bien des compliments; il m'appellait son petit ange.... Mais, mon père, une chose m'a fait bien de la peine; c'est que quand ce petit Savoyard m'a vu dans le danger où je m'étais mis pour l'en tirer, il m'a laissé et s'est enfui.

LE PÈRE.

Mon fils, voilà à quoi vous devez vous attendre quand vous ferez du bien aux hommes; mais loin de vous en affliger, vous devez vous en réjouir. Si les hommes l'oublient, Dieu s'en souviendra; il n'y a pas un seul acte de vertu de perdu pour lui, sur

une terre où il n'y a pas laissé perdre une seule goutte d'eau.

MONDOR, *fort agité, va et vient pendant cette conversation : il dit à part :*

Un carrosse, des masques, des cavaliers armés au milieu de la nuit! une femme déguisée, et une lettre à mon adresse! Quelle catastrophe est arrivée chez moi ? Il faut que je m'en retourne tout à l'heure.... Mais si j'attends à ce soir à recevoir cette lettre, je redoublerai mon inquiétude.... Dès que mes gens me verront arriver au château, n'accourront-ils pas tous pour me raconter ce qui s'est passé dans mon absence ? Oui; mais les raisons secrètes, les motifs, les principaux points de cette manœuvre-là, il ne faut pas les demander à des laquais, surtout à des laquais aussi indifférents sur mes intérêts que les miens. Je ne le saurai que ce soir par cette lettre qui m'est adressée : je mourrai mille fois d'impatience d'ici à ce temps-là.... D'un autre côté, si je me fais connaître à ces honnêtes gens, que vont-ils penser de moi ? Ferai-je l'aveu de mes duretés devant des étrangers, en présence même de ma pauvre cousine qui en a été la victime ? Allons, retournons au château.... Mais attendre jusqu'à ce soir ! je vivrai jusqu'à ce soir dans les tourments ; chaque instant me paraîtra un siècle : l'appréhension du mal est plus redoutable que le mal même. Allons, on ne cesse de

tomber que quand on est dans le fond de l'abîme : achetons la certitude de notre malheur par un peu de confusion. (*Il se rapproche de la barrière et dit tout haut :*) Mon respectable voisin, je suis le seigneur du château que vous voyez là-bas; c'est à moi qu'est adressée la lettre que votre fils a reçue cette nuit : je m'appelle Mondor.

(Toute la compagnie est saisie d'étonnement. Henri le regarde fixement; la mère rougit et baisse les yeux ; Antoinette effrayée joint ses deux mains, et se presse contre sa mère ; la demoiselle étrangère laisse tomber ses deux bras, et considère Mondor les yeux et la bouche ouverte.)

LE PÈRE.

Vous paraissez, monsieur, un homme digne de foi ; mais mettez-vous à ma place. L'envoi de cette lettre, comme vous l'avez entendu vous-même, a été accompagnée de circonstances extraordinaires; elle paraît très-importante : puis-je la remettre entre vos mains sans vous connaître? (*A l'étrangère :*) Mademoiselle, reconnaissez-vous monsieur pour votre cousin?

LA DEMOISELLE.

Oh! mon cousin ne va point seul et à pied ; il ne sort jamais qu'en carrosse. Oh! sûrement, monsieur, vous n'êtes pas mon cousin.

LE PÈRE, *à Mondor.*

Cela étant, monsieur, trouvez bon que je vous

refuse cette lettre pour la conserver à monsieur Mondor.

MONDOR, *au père.*

J'approuve, monsieur, vos précautions : cette lettre en effet est importante, et je vous suis inconnu. Quel coup de la Providence! il faut que j'emploie, pour me faire reconnaître par des étrangers, le témoignage de la même personne que j'ai si longtemps méconnue dans ma famille. (*A l'étrangère :*) Mademoiselle, vous vous appelez Anne Mondor ; vous demeurez à Paris depuis trois ans à l'hôtel de Bourbon, rue de la Madeleine, où vous avez vécu bien malheureuse par ma dureté : vous en êtes partie depuis trois jours, à pied et sans argent.

LA DEMOISELLE, *en soupirant.*

Oh! mes malheurs ont été si longs et si multipliés, qu'ils peuvent bien être connus par d'autres que par mes parents. Non, monsieur, vous n'êtes pas de ma famille ; vous devenez tout d'un coup trop compatissant.

MONDOR.

Ma pauvre cousine ! tu es la fille de Christophe Mondor, de Quimperlé, le septième frère de mon père, Antoine Mondor ; nous descendons d'un Mondor, sénéchal de Vitré sous Charles IX ; je m'appelle Pierre Mondor, le temps et les affaires m'ont vieilli : me connais-tu à présent ?

LA DEMOISELLE.

Hélas! oui, monseigneur, vous êtes mon cousin. (*Elle se trouve mal.*)

ANTOINETTE, *effrayée pleure et s'écrie :*

Ah ! mon Dieu, elle est morte !

LA MÈRE, *à sa fille.*

Prenez de l'eau, jetez-lui-en sur le visage ; frappez-lui dans les mains.... allons, elle revient à elle ; ce n'est rien.... ce n'est rien. Mademoiselle, appuyez-vous la tête contre moi.

ANTOINETTE.

Je vais vous donner un peu d'air frais avec le mouvement de mon chapeau. Respirez ces fleurs de lavande. Pauvre demoiselle!

LE PÈRE.

Prenez ce verre de vin.

LA DEMOISELLE.

Monsieur, pour vous obéir. (*Elle le prend d'une main tremblante, et après y avoir trempé les lèvres, elle le remet sur le gazon.*) Je ne saurais le boire en entier; mais je me sens mieux. (*A son cousin :*) Monseigneur, je vais me retirer de dessus vos terres ; je m'en vais tout à l'heure ; prenez patience.

MONDOR.

N'aie point peur, chère et malheureuse cousine ! attends un moment que j'aie lu ma lettre ; tu seras

contente de moi : tu verras ce que je veux faire pour toi.

LA DEMOISELLE.

Monseigneur! vous me rendez la vie. O bienheureuse sainte Anne!

LE PÈRE, *prend la lettre des mains de son fils, et la présentant à Mondor, il lui dit :*

Monsieur, à la frayeur de votre cousine, je ne doute pas que vous ne soyez le seigneur de ce château; et à la pitié que vous lui témoignez, que vous ne soyez son cousin. Cette lettre est à vous. (*Mondor la prend, et se retire à l'écart pour la lire.*)

ANNE MONDOR.

Ah mon Dieu! je ne sais si je rêve ou si je veille..... je me sens beaucoup mieux. Madame, comment! vous aviez tant d'inquiétude pour votre enfant, et vous vous occupiez de mes malheurs! C'est un beau garçon, il ressemble à sa sœur et à vous, madame, comme deux gouttes d'eau.... Mais, madame! nous sommes ici sur le terrain du roi, n'est-ce pas?

LA MÈRE.

Oui, oui, vous y êtes en sûreté; soyez tranquille. (*A sa fille :*) Antoinette, fais donc déjeuner ton frère.

ANTOINETTE, *à son frère.*

Voilà un mouchoir blanc; viens que je t'essuie le front; tu es tout en nage. Tiens, voilà ton déjeu-

ner, mon pauvre Henri ; tu es cause que j'ai laissé brûler les gâteaux.

HENRI.

Tu n'as pas touché au tien.

ANTOINETTE.

J'avais perdu l'appétit, ainsi que maman.

HENRI.

Je ne donnerai plus d'inquiétude ; je ne m'écarterai plus jamais.

ANTOINETTE.

Si je t'avais vu avec ces gens masqués, sur le bord d'une carrière, au clair de la lune, je serais morte de peur. Tu as un bon ange qui te garde, comme Tobie.

HENRI.

Je suis plus heureux que Tobie ; il n'avait qu'un bon père et une bonne mère, et moi j'ai encore une bonne sœur. J'ai pensé t'apporter un roitelet.

ANTOINETTE.

Ah ! que tu m'aurais fait de plaisir !

HENRI.

Où l'aurais-tu mis ?

ANTOINETTE.

Je l'aurais mis dans la cage où j'avais un linot.

HENRI.

Il aurait passé à travers les barreaux.

ANTOINETTE.

Je les aurais garnis avec des brins de jonc.

HENRI.

Eh bien! je n'ai jamais pu le prendre. J'ai eu vingt fois la main dessus; il semblait se moquer de moi. Je l'ai trouvé sur les pierres de la carrière. Tantôt il sautait de l'une à l'autre, tantôt il passait dessous par des fentes où je n'aurais pas glissé mon doigt.

ANTOINETTE.

Oh! il en vient souvent ici; ils aiment notre maison, ils lui portent bonheur.

MONDOR, *se rapproche avec toutes les marques de l'indignation et de la surprise.*

Soyez touchés de mes malheurs, sensibles et compatissants voisins. J'avais une femme et une fille, et je n'en ai plus; elles sont parties cette nuit après m'avoir volé. Oh! je suis bien puni par où j'ai péché. Écoutez, je vous prie, ce que m'écrit ma digne épouse :

« MONSIEUR,

« J'ai été fidèle aux lois de l'hymen tant que nous avons été liés par des intérêts communs. Aujourd'hui vous êtes vieux, et je suis encore jeune; vous devenez dur, et je suis sensible : nous ne nous convenons plus. Rompons des nœuds que désavoue la nature; j'agis conséquemment à ses principes, et aux vôtres. Il n'y a d'autre Dieu dans l'univers que le plaisir. Le plaisir est la souveraine loi de tous les êtres sensibles. Comme il ne peut plus désor-

mais se rencontrer dans notre union, je vais le chercher dans d'autres climats. Je me paye de ma dot par mes diamants et par les vôtres, et de celle de ma fille, qui m'accompagne, par les cent mille écus en or que vous réserviez à de nouvelles acquisitions. Quant à l'opinion publique, si elle me blâme, je ne m'en soucie guère. Je ne manquerai pas de prôneurs, tant que je ne manquerai pas d'argent. Ne soyez pas inquiet de notre sort ni du lieu où nous allons vivre : deux de vos meilleurs amis, le comte d'Olban et le chevalier d'Autières, nous accompagnent avec quatre de vos gens les plus affidés. La patrie est bien là où l'on est bien.» (*Mondor déchire la lettre.*) « Maximes d'enfer! malédiction sur les infâmes et les perfides!

« Mes chers voisins, je ne vous le cèle pas, j'étais venu ici dans l'intention d'accroître mon domaine aux dépens du vôtre. J'étais assis, un livre à la main, au bord de cette haie, d'où j'ai entendu vos touchants entretiens. Vous avez rallumé dans mon esprit un rayon de cette raison universelle qui gouverne toutes choses; vous m'avez rappelé à la vertu par la sainteté de vos mœurs, et par le calme de vos jours; j'ai vu dans une heure plus de félicité chez vous, que je n'en ai goûté dans mon château pendant toute ma vie. J'ai entendu vos projets, femme respectable, ainsi que les vôtres, digne père de famille. Je vous fais présent de cette por-

tion de terre qui est devant vous. Satisfaites vos âmes bienfaisantes; faites-y élever un temple qui serve d'asile aux infortunés : j'en ferai les frais. Apprenez-moi à bien user de la fortune et à mettre à profit ce temps rapide qui s'écoule sans retour et si inutilement dans le monde, au milieu des frivolités, des soucis et des amertumes. Je ne vous demande en récompense que la permission de venir quelquefois soulager mes ennuis par le spectacle de votre bonheur.

LE PÈRE.

Mon voisin, je ne saurais accepter votre offre généreuse : un bienfait de cette nature est une chaîne trop pesante; la reconnaissance l'attache au cœur de l'obligé, tandis qu'elle ne tient qu'à la main du bienfaiteur.

MONDOR.

Vous avez raison. Eh bien! trouvez bon que je fasse les frais de la fête du roi, dont je vous ai entendu former le plan. Madame veut y joindre une loterie pour de pauvres enfants ; j'en fournirai les lots, de la même nature que son lot principal. Je ferai faire des habits convenables à leur âge, et ils danseront, vêtus de neuf, autour des bustes du roi et de la reine ; je traiterai de la même manière leurs pères et leurs mères dans la cour de mon château. Vous ordonnerez votre fête comme vous

l'entendrez, et, si vous me le permettez, je m'y présenterai sans la moindre prétention.

LE PÈRE.

Chère épouse, cet arrangement vous plaît-il?

LA MÈRE.

Il me plaira s'il vous agrée.

MONDOR.

Oh ! je veux employer le reste de ma vie à faire du bien. J'interdirai d'abord dans mes terres les jeux féroces de nos paysans : ils s'accoutument à être cruels envers les hommes par leurs cruautés envers les animaux. Je placerai un autre maître d'école dans le village : je veux y changer entièrement l'éducation des enfants. En vérité, on ne rend les hommes bons qu'en rendant les enfants heureux. Je placerai à la tête de cette école, monsieur Gauthier, vicaire du village voisin. C'est un homme simple, plein de religion, et doux envers les enfants comme Jésus-Christ.

LA MÈRE, *à son mari.*

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Gauthier, mon ami?

LE PÈRE.

C'est un abbé qui ressemble, au premier coup d'œil, à un prêtre italien; il est de petite taille et assez replet; il porte des cheveux noirs fort courts et sans poudre; sa soutane est rapetassée en plus d'un endroit. Il lui est souvent arrivé de retourner

chez lui, le soir, sans le linge dont il s'était vêtu le matin. Il est toujours courant à pied de hameaux en hameaux; il cache sous un extérieur fort simple beaucoup de connaissance des hommes. Sa charité inquiète le promène dans les lieux les plus écartés. Quand je m'établis ici, il y vint d'abord : il m'offrit, sans me connaître, tous les services qui dépendaient de lui. Je lui fis part de mes plans et de mes moyens; il m'écouta avec beaucoup d'attention, ensuite il prit congé de moi et me dit en me serrant la main : « Si je n'étais pas prêtre, je voudrais vivre comme vous; mais je me dois aux autres. »

LA MÈRE.

Je voudrais bien le connaître.

LE PÈRE.

On ne le voit jamais que chez les malheureux. Si le feu prenait à notre maison, vous le verriez bientôt accourir pour aider à l'éteindre.

MONDOR.

Oui, je mettrai monsieur Gauthier en état de faire du bien à plus d'un infortuné. Après cela, je diviserai une partie de cette plaine en un grand nombre de petites propriétés, que je distribuerai, moyennant une médiocre redevance, à beaucoup de journaliers, qui n'ont aucune possession; et tous les ans, je leur donnerai une fête où vous présiderez l'un et l'autre.

LE PÈRE.

Ah! je la verrai avec bien de la joie.

MONDOR.

Oh! oui, je ne veux plus vivre que pour faire du bien! Allons, ma pauvre cousine, viens demeurer avec moi! sèche tes larmes! viens, tu prendras soin de ma maison; tu n'y manqueras désormais de rien; tu me consoleras.

HENRI.

Mon papa, voilà un livre que j'ai trouvé en arrivant tout près d'ici. Il a pour titre : *Système de la Nature*; il doit être bien curieux.

LE PÈRE.

Mon fils, méfiez-vous encore plus des livres inconnus que des hommes que vous ne connaissez pas.

MONDOR.

Oh! celui-ci est une production d'une cruelle et absurde philosophie; c'est une vaine déclamation qui détruit à la fois dans l'homme l'intelligence et le sentiment. Rendez-le-moi, mon fils : il ne sera jamais capable de vous donner des lumières; il n'est propre qu'à corrompre votre innocence. (*A sa cousine :*) Allons, viens, ma cousine; prenons congé de cette heureuse famille.

ANNE MONDOR.

Et mon pèlerinage à la bonne sainte Anne?

MONDOR.

Tu mourrais en chemin : nous reviendrons le faire ici à la Saint-Louis. L'acte le plus agréable aux saints, c'est le bien qu'on fait aux malheureux.

LE PÈRE.

Nous vous recevrons de bon cœur, mais il faut venir nous voir auparavant.

MONDOR.

Vous ne sauriez me proposer rien qui me fasse plus de plaisir; mais je jugerai par celui que vous prendrez à venir chez moi, de celui que vous aurez à me recevoir chez vous. Adieu, couple fortuné! adieu, beaux et heureux enfants, douce retraite, asile de l'innocence et de la foi conjugale! adieu!

ANNE MONDOR.

Que la bénédiction de Dieu se répande sur vous! vous avez mis fin à mes peines. Ah! puisque vous le permettez, madame, je viendrai vous revoir bientôt. Que le bon Dieu, que la bonne sainte Anne.... (*Elle pleure.*)

LA MÈRE, *émue.*

Venez bientôt nous revoir, n'y manquez pas au moins. Adieu, ma bonne demoiselle.

ANTOINETTE, *pleurant.*

Adieu, ma chère demoiselle, adieu; soyez maintenant bien heureuse!

LE PÈRE.

Rentrons, mes enfants ; le soleil fatigue les yeux

de votre mère, et la chaleur augmente ; allons travailler à l'ombre des arbres fruitiers dans le verger, sur le bord du ruisseau. Antoinette, remporte tes présents et ceux de ta mère ; ils serviront dans une autre occasion. Allons remercier Dieu de l'heureux commencement de cette journée. Dieu, mes enfants, veut beaucoup de bien aux hommes quand il leur donne l'occasion d'en faire.

LA MÈRE.

Voilà mon songe accompli, et voilà la pierre dont mon fils a tué le hibou niché dans la haie.

Ce pauvre seigneur ! son sort me touche. Le fond de son cœur était bon. Dieu l'a rappelé à lui par le malheur. Quelles grâces n'avons-nous pas à rendre à la Providence ! voyez comme elle nous a ménagé le bonheur d'être utile à sa pauvre cousine, et à lui-même ! Il n'y a que la religion de solide, mes enfants ; tout le reste n'est rien.

LE PÈRE.

Mon fils, dépêche-toi de déjeuner ; tu viendras ensuite essarter avec moi la portion de la forêt où nous devons célébrer, cet été, la fête du roi. Fais-toi, par le travail, un corps robuste, afin de servir un jour ta patrie ; et, à la vue de ces coups de la Providence, fortifie ton âme dans la vertu, afin de la rapporter dans cette retraite paisible, toujours pure et exempte des vaines opinions du monde.

Tu nous liras ce soir à la lampe, la vie d'Epaminondas.

HENRI.

Mon père, qu'est-ce que c'était qu'Épaminondas?

LE PÈRE.

C'était un homme qui disait que la plus grande joie qu'il eût eue dans sa vie, était d'avoir servi sa patrie du vivant de son père et de sa mère.

HENRI.

Ah, mon papa! je voudrais bien vous donner cette joie, quand je devrais mourir à la peine. Trouvez bon maintenant que je place la pierre que j'ai apportée, à l'endroit où maman a coutume de poser les pieds.

ANTOINETTE.

Maman, je sèmerai, autour de la pierre de mon frère, les fleurs que vous aimez le mieux, des violettes, des primevères, des scabieuses et des marguerites.

LA MÈRE.

Ah! je ne reposerai jamais mes pieds sur une pierre qui a foulé si longtemps la tête de mon fils.

LE PÈRE.

Vous avez raison, il en faut faire un autre usage : elle servira d'autel à votre oratoire ; je la placerai

sous vos sapins, au haut d'un petit tertre de gazon, et j'y graverai dessus ce passage de l'Evangile : *Deus potest ex lapidibus istis suscitare filios Abrahæ.* Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PAUL ET VIRGINIE 1

L'ARCADIE 163

LA CHAUMIÈRE INDIENNE 167

LA PIERRE D'ABRAHAM 333

Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

44 - Goethe

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY

RETURN TO ➡ CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1	2	3
HOME USE		
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

JUN 2 1955 LI
REC. ILL. MAY 1

L.D 21-50m-1,'3

YB 500

468189

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY